

RES ANTIQUITATIS

JOURNAL OF ANCIENT HISTORY



2022
2ND SERIES | VOLUME 4

Periodicity

Annual

Editor-in-chief

Francisco Caramelo (CHAM, Universidade NOVA de Lisboa)

Editors

André Patrício | Universidade Nova de Lisboa

Guilherme Borges Pires | Universidade Nova de Lisboa

José Carlos Quaresma | Universidade Nova de Lisboa

Editorial Board

Ana Isabel Buescu (Universidade NOVA de Lisboa), Antonio Ruiz Castellanos (Universidad de Cádiz), Brigitte Lion (Université François Rabelais/Tours), Dejannirah Couto (École Pratique des Hautes Études), Dolors Folch (Universitat Pompeu Fabra), Jack Sasson (Vanderbilt University), Jessica Hallet (Universidade NOVA de Lisboa), José Augusto Ramos (Universidade de Lisboa), José Remesal Rodríguez (Universitat de Barcelona), José Ribeiro Ferreira (Universidade de Coimbra), José Virgilio Garcia Trabazo (Universidade de Santiago de Compostela), John Baines (University of Oxford), Juan Luis Montero Fenollós (Universidade de Coruña), Leonor Santa Bárbara (Universidade NOVA de Lisboa), Luís Filipe Thomaz (Universidade Católica Portuguesa), Maria Helena Trindade Lopes (Universidade NOVA de Lisboa), Mario Liverani (Sapienza Università di Roma), Michel al-Maqdissi (Direction Générale des Antiquités et Musées - Damas, Syrie), Michel Hulin (Université Paris Sorbonne – Paris IV), Nuno Simões Rodrigues (Universidade de Lisboa), Rui Loureiro (Instituto Superior Manuel Teixeira Gomes), Sebastião Tavares de Pinho (Universidade de Coimbra), Simo Parpolo (Helsingin Yliopisto), Stanislava Vavroušková (Univerzita Karlova v Praze), Sylvie Blétry (Université Paul Valéry Montpellier III), Zoltán Biedermann (University of London).

Referees (2021-2022)

Adriana Freire Nogueira (Universidade do Algarve), Amílcar Guerra (UNIARQ / Universidade de Lisboa), Anderson Zalewski Vargas (Universidade Federal do Rio Grande do Sul), Annik Wuethrich (Institut für Ägyptologie und Koptologie), Catarina Viegas (UNIARQ / Universidade de Lisboa), Christine Zurbach (Universidade de Évora), Davor Antonucci (Sapienza Università di Roma), Hermenegildo Fernandes (CH / Universidade de Lisboa), Isabel Drumond Braga (Universidade de Lisboa), Ignácio Marquez (Consejo Superior de Investigaciones Científicas), Jadwiga Iwaszczuk (Institute of Mediterranean and Oriental Cultures, Polish Academy of Sciences), João Luís Fontes (IEM / Universidade NOVA de Lisboa), Jordi Vidal (Universitat Autònoma de Barcelona), José Augusto Ramos (CH / Universidade de Lisboa), José Damião Rodrigues (CH / Universidade de Lisboa), José Luis López Castro (Universidad de Almería), Josué Berlesi (Universidade Federal do Sul e Sudeste do Pará), Juan Luis Montero Fenollos (Universidade da Coruña), Juan Pablo Vita (Consejo Superior de Investigaciones Científicas), Katia Pozzer (Universidade Federal do Rio Grande do Sul), Maria de Fátima Rosa (Universidade de Lisboa), Maria Augusta Lima Cruz (Universidade do Minho), Nigel Strudwick (University of Cambridge), Nuno Simões Rodrigues (CH / Universidade de Lisboa), Paula Ribeiro Lobo (IHA / Universidade NOVA de Lisboa), Paulo Jorge Fernandes (IHC / Universidade NOVA de Lisboa), Paulo Filipe Monteiro (ICNOVA / Universidade NOVA de Lisboa), Pedro Urbano (IHC / Universidade NOVA de Lisboa), Rogério Sousa (CH / Universidade de Lisboa), Telo Canhão (CH / Universidade de Lisboa), Vítor Rodrigues (CH / Universidade de Lisboa).

Indexation

RES is abstracted or indexed in the following international bibliographic databases:

CIRC | Humanities Source | Humanities Abstracts | Latindex (Catálogo v1) | MIAR | SHERPA/RoMEO

Editor

CHAM – Centro de Humanidades / CHAM – Centre for the Humanities
Faculdade de Ciências Sociais e Humanas da
Universidade NOVA de Lisboa | Universidade dos Açores
Av. de Berna, 26-C | 1069-061 Lisboa | Portugal
cham@fcsh.unl.pt | www.cham.fcsh.unl.pt

Design (Cover)

Carla Veloso (CHAM, Universidade NOVA de Lisboa)

Designways

Funding

This work had the support of CHAM (NOVA FCSH / UAc), through the strategies projects sponsored by FCT – Fundação para a Ciência e a Tecnologia, I.P. — UID/HIS/04666/2013, UID/HIS/04666/2019, UIDB/04666/2020 (<https://doi.org/10.54499/UIDB/04666/2020>) and UIDP/04666/2020 (<https://doi.org/10.54499/UIDP/04666/2020>).

Copyright

© The Authors, 2020. This is a work distributed under the terms of the Creative Commons Attribution 4.0 International Licence (<https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/>), which permits unrestricted reuse, distribution, and reproduction in any medium, provided the original work is properly cited.

The statements made and the rights to use the images are the sole responsibility of the authors.

Editorial

The editorial of this *Res Antiquitatis* could not fail to mention and mourn the death of Jean-Claude Margueron, that enormous and outstanding figure in Near Eastern Archeology, connected to several of the most relevant archaeosites of that geography, of which Mari stands out, where he worked around fifty years and directed for twenty-five.

Studies on Archeology and History of the Near and Middle East in Portugal owe him immensely for having been and continue to be an inspiring figure. I especially remember the occasions when he was in Portugal and when crowded auditoriums absorbed each of his words, fill with meaning. From each of his words, which were a pleasure to hear, transpired wisdom and emotion. He knew and talked about Mari, about its architecture and its urbanism, indeed in three dimensions.

Jean-Claude Margueron impressed any audience for being the intellectual reference that he was, but also for being someone who constantly questioned himself, who questioned us, who challenged us and who led us to critically think about each new problem he identified.

He called us, the Portuguese and Spanish colleagues, passionate about his Mesopotamia, his “Iberian friends”. We must, therefore, continue to honor his memory and continue *Res Antiquitatis*, a journal dedicated to the various antiquities and their reception, in permanent dialogue with Jean-Claude Margueron.

The editor-in-chief

Francisco Caramelo¹

¹ CHAM, NOVA FCSH / UAc

Jean-Claude Margueron, mort d'un archéologue humaniste

Michel Al-Maqdissi

Musée du Louvre - Département des Antiquités Orientales

J.-Cl. Margueron est décédé le Jeudi Saint (6 avril 2023), à l'âge de 88 ans, des suites d'une maladie qui a limité son activité scientifique pendant plusieurs mois.

Né le 25 octobre 1934 à Madrid, il débute sa brillante carrière de scientifique en 1964 au CNRS, en tant que chercheur associé puis il va s'engager dans l'archéologie du Proche-Orient.

Ancien pensionnaire à l'Institut Français d'Archéologie de Beyrouth (1965-1969), il soutient en 1978 une thèse d'État qui devient quelques années plus tard une publication de référence sur l'architecture des palais mésopotamiens de l'âge du Bronze (t. CVII de la BAH)¹.

De retour en France, il devient professeur d'archéologie à l'Université de Strasbourg (1969-1985), puis Directeur d'Études à la IV^{ème} section de l'École Pratique des Hautes Études jusqu'à sa retraite en 2005.

Il sillonne à partir de 1969 les ruines de plusieurs régions du monde syro-mésopotamien où il réalise des fouilles sur les plus fameuses métropoles anciennes : Tell Senkerah/*Larsa* en basse Mésopotamie (1969-1971), Meskéné/*Emar* (1972-1978), Tell Hariri/*Mari* (1979-2004) sur la moyenne vallée de l'Euphrate syrien et Ras Shamra/*Ougarit* (1974-1976) sur la côte orientale de la Méditerranée.

Grâce à ses fouilles à Mari, la métropole phare, il a prouvé que la ville présente depuis sa fondation au début du III^{ème} millénaire av. J.-C. un schéma urbain très pensé et très élaboré. Les douze siècles de son existence se situent selon lui « au moment où l'apparition de la cité et de la vie urbaine s'accompagne d'une réorganisation du monde social et économique du domaine syro-mésopotamien »².

Mais ces fouilles ne sont pas ses uniques réalisations : il développe une méthode de recherche critique sur l'architecture et l'urbanisme du Proche-Orient ancien en se basant sur l'analyse du processus de la naissance des villes et de la grande architecture dès la première révolution urbaine au milieu du IV^{ème} millénaire av. J.-C.

Les résultats obtenus vont l'inciter à approfondir ses réflexions sur la nature du développement de la forme urbaine de la ville orientale. Les résultats analysés dans un volume monumental apportent une approche nouvelle, qui prouve que la pensée urbanistique est le fruit d'une méditation de l'homme syro-mésopotamien, « d'une volonté

¹ *Recherches sur les palais mésopotamiens de l'âge du Bronze*, Paris, P. Geuthner, 1982 (= BAH CVII).

² *Mari, Métropole de l'Euphrate au III^e et au début du II^e millénaire av. J.-C.*, Paris, Picard-ERC, 2004, 550.

et non le produit d'une simple contrainte économique » et « conduit à la reconnaître comme une pensée remarquable sur ce que doit être la ville »³.

Dans cette synthèse qui rassemble les principales conclusions de ces « Notes d'archéologie et d'architecture orientales » publiées dans *Syria*⁴, il révèle de divers dysfonctionnements de l'interprétation des données stratigraphiques et architecturales dans plusieurs études publiées.

En cherchant à dresser une analyse critique portée sur ces interprétations, il divulgue une méthode susceptible de produire une nouvelle démarche critique pour notre discipline.

Cette manière de pensée entend ainsi introduire le lecteur dans une nouvelle dimension qui permet de passer du simple commentaire à une véritable lecture critique savante.

C'est par le biais de son expérience sur le terrain reposant sur sa parfaite connaissance des problématiques de l'architecture ancienne qu'il va percer dans son séminaire hebdomadaire à l'ÉPHE les secrets des architectes syro-mésopotamiens.

Ses anciens élèves se souviennent de sa capacité hors norme à résumer ses visions synthétiques sur des questions épineuses autour de la création ou de la re-création des villes, et particulièrement ses analyses de deux phénomènes majeurs dans l'existence d'une ville orientale : d'une part l'utilisation de matériaux absorbants dans l'infrastructure des bâtiments et des rues (infrastructures compartimentées et chaussées absorbantes) afin de régulariser l'évacuation de l'eau, d'autre part le sillon destructeur, responsable de la disparition des grands monuments par l'attaque et l'usure des bases de murs en terre.

C'est dans ce contexte qu'il développe ses recherches pour mettre en lumière l'existence de deux principales formes urbaines, la première qui domine le III^{ème} millénaire av. J.-C. avec les villes circulaires et la deuxième plus tardive au II^{ème} millénaire av. J.-C. avec la ville orthogonale.

L'analyse de cette première expérience urbaine de l'humanité va accompagner Margueron durant les trois dernières décennies de sa carrière. Elle correspond à une suite de réflexions en parfaite harmonie qui sont devenues une référence majeure aussi bien en archéologie que dans toutes les disciplines de l'Orient Ancien.

Pour Margueron, cette expérience basée sur une pratique millénaire est un discours scientifique sur la grandeur multidisciplinaire de ces réalisations anciennes. Elle rend caduque toute tentative de réduire à une seule dimension le processus d'apprentissage et de développement des sociétés antiques.

En d'autres termes, mettre en lumière les connaissances multiples des syro-mésopotamiens à partir de la pratique vécue est un objectif que la carrière de Margueron illustre parfaitement.

³ *Cités invisibles, la naissance de l'urbanisme au Proche-Orient ancien*, Paris, Geuthner, 2013, 661.

⁴ NAAO, 1-2, *Syria*, LX, (1983), NAAO, 3, *Syria*, LX, (1983) : 225-231 ; NAAO, 4, *Syria*, LXII, (1985) : 1-29 ; NAAO, 5-6, *Syria*, LXIII, (1986) : 257-303 ; NAAO, 7-8, *Syria*, LXXII, (1995) : 55-103 ; NAAO, 9, *Syria*, LXXIV, (1997) : 15-32 ; NAAO, 10, *Syria*, LXXVI, (1999) : 10-55 ; NAAO, 11-12, *Syria*, LXXXII, (2005) : 63-138 ; NAAO, 13, *Syria*, LXXXIII, (2006) : 195-228 ; NAAO, 14, *Syria*, LXXXIV, (2007), 69-106 ; NAAO, 15, *Syria*, LXXXV, (2008) : 175-221 ; NAAO, 16, *Syria*, LXXXIX, (2012) 59-84 ; NAAO, 17, *Syria*, XCI, (2014) : 127-172.

Nourri d'une telle tradition, ce « goût spécial » de la science va nous donner à nous les archéologues un sentiment de fierté. Avec Margueron, les ruines deviennent le lieu parfait pour mener une réflexion sur le sens de l'archéologie comme acte d'humanisme. Un humanisme dans lequel l'identité de l'homme de l'antiquité se manifeste dans sa complexité et son achèvement idéal.

Margueron était un véritable pionnier, doté d'une capacité de synthèse étonnante. C'était aussi un homme habité d'une profonde vision de l'architecture du Proche-Orient ancien. À l'instar des grands archéologues, il a conclu sa carrière par une étude imposante sur le palais royal d'Ougarit en montrant dans une analyse profonde ses différentes phases de développement. Il rejoint ainsi ceux qui considèrent que ce bâtiment est le plus emblématique de l'architecture de la Méditerranée orientale à l'âge du Bronze.

La diversité de l'œuvre de Margueron illustre son action continue à la recherche d'un idéal que l'archéologie elle-même lui inspirait. Il a toujours eu les attitudes scientifiques les plus généreuses et il est la parfaite application de ce que disait Renan il y a un siècle et demi : « qu'aucun droit n'est supérieur à celui de l'esprit humain cherchant la vérité ».



Fig. 1. Jean-Claude Margueron à Madrid le 30 novembre 2009 lors de la Rencontre Syro-Franco-Ibérique d'Archéologie © M. Al-Maqdissi

Appropriations of the Past: Mesopotamia as Definer of Identities

Beatriz C. Freitas

CHAM, Faculdade de Ciências Sociais e Humanas, FCSH, Universidade NOVA de Lisboa,
1069-061 Lisboa

Introduction

Within the scope of the study of Antiquity, it becomes increasingly relevant to understand its reception over time. The present study addresses how Mesopotamia was used in various discourses, particularly through visual sources.

To this end, the methodology used was bibliographical research together with the analysis of visual records where Mesopotamian motifs and elements are recovered. The main objective is to understand how its historical rescue affected and helped to formulate national and imperial identities.

In this sense, the article starts from a very succinct contextualization of Mesopotamia, focusing on the main characterizing aspects of this civilization.

It then explores the 19th century, where European and North American powers excavated ancient Mesopotamian cities. Here I intend to underline the way in which archaeological finds were appropriated and used to establish a reality opposite to that which was experienced in Europe and America, in order for these powers to reaffirm their own identity. In a first approach, I will analyse some examples that propagated a constructed image of the Ancient Near East associated with a place of violence and transgression.

Finally, in the 20th century, the emergence of new states in the Near East, particularly Iraq, is addressed. In order to consolidate and legitimize its historical identity, this state claims a pre-Islamic past, going back to the beginnings of Mesopotamia. This is especially important, as I will have the opportunity to explain, since this construction of a national identity is also denied.

Archaeology in Iraq was used as a tool to promote national unity, building, step by step, an ideological narrative to portray the state as a continuous review of its past. It is in this context that the self-proclaimed Islamic State emerges as a reactionary movement against nationalist definitions.

This group seeks to re-establish the caliphate as a political institution that would rule according to Islamic law, where Allah has total sovereignty over the universe. The Islamic State presents itself as the heir of the Rashidun caliphs¹, arguing that all power structures that distance themselves or interfere with the practice of Islam should be removed.

Islamic thought views images and allegiance to any institution that claims a separate authority from Allah as idolatry (*shirk*)². Bearing in mind that Iraq, as a secular state, demonstrates obedience to the law, the Islamic State identifies it as loyal to a doctrine other

¹ Jones 2018, 52.

² Jones 2018, 31.

than divine. In addition, the recovery of artefacts and archaeological sites is considered a form of idolatry, which ultimately justifies its destruction.

According to this formulation, archaeological sites, museums, and their pieces must be decimated because, when they are restored, safeguarded and/or displayed, they are sacralised. The destruction of the heritage of the Ancient Near East by the Islamic State is closely related to the recovery of these remains to promote a national cultural identity, which is absolutely denied by this group.

Therefore, to understand the reuse of the past, in this specific case of Mesopotamia, as a definer of identities, it becomes necessary to reflect on the concept of “identity”. Precisely because it is an embracing term, it becomes relevant to the study in question. By encompassing multiple meanings, it allows approaching various types of identity construction and discussing them, as I hope to make clear at the end of this article.

By using the notion “identity” I am referring not only to a product, to an identifiable condition of a symbolic nature, but also to the process that allows self-identification and identification. This process is always relational and situational³, in the sense that for there to be a definition of the “self” it is necessary to establish differences with alterity.

One of the consequences of territorial and colonial expansions is the crisis of the “self” before other forms of life, realities, and organizational systems. Therefore, the marking of difference is not made from neutral binary oppositions. In other words, there is always a power relationship between the two opposite poles, where normally the dominant pole is the one that includes the other within its operational field⁴.

This category of identity will be particularly visible in the approach of the 19th century when the cities of Mesopotamia were rediscovered. Through examples of works of art, whose themes are related to the culture uncovered by archaeological excavations, I intend to demonstrate that they are social representations.

This type of representations are not copies of reality or the ideal, on the contrary, they correspond to the process by which the relationship between the world and things is established. This means that they reflect the attribution of the position that people occupy in society⁵.

In the European and North American context, it was important to make a difference to the “Oriental world” because it symbolically led to the eradication of attitudes considered uncivilized. Paradoxically, this differentiation was also the reason for attraction to this culture, precisely because it was something strange, new.

In a second moment, regarding the independence of Iraq, the concept of identity will be addressed in a broader perspective that includes self-understanding, emotionally charged with national ideas.

³ Reguillo 2002, 63; Brubaker 2019; Cooper 2019, 287.

⁴ Hall 2010, 420.

⁵ Sêga 2000, 129.

Here, social representations are also present. However, they aim to explain relevant aspects of reality, define the group's identity, guide social practices, and justify the actions of individuals⁶.

In the Iraqi context, in the 20th century, personalities such as 'Abd al-Karīm Qāsim and Saddam Hussein, built an identity. In political terms, they persuaded the population to believe that they were a unit. They gave them a sense of belonging to a delimited and distinct group, alienating them from a pan-Arab policy⁷ led by Egypt. By demonstrating that internal differences did not matter for the purpose at hand – an Iraqi nationality – the rulers appropriated a symbolic force.

The constitution of responses to this Iraqi identity, like the formation of the Islamic State, is also the creation of an identity. In this case, it must be understood as a social identity, which results from complex interactions between social representations and individual representations⁸.

Although in a different way, the claimed and reinforced identities, both in Europe/North America and in Iraq, mirror the power of the ruling class. This class by itself does not create identities. It creates them because it has the material and symbolic resources to impose these categories⁹. The common element to all these identity narratives is the role, importance, and impact of the “other” in the definition of the “self”.

Mesopotamia in context

“Mesopotamia,” the Greek expression meaning “between the rivers”¹⁰, alluded to the geographical description of the civilization that developed around the Tigris and Euphrates rivers. In spatial terms, the territories adjacent to these rivers constituted the entire Mesopotamian region. Today it would roughly correspond to Iraq and include parts of Syria, Turkey, and Iran.

Taking into account the territorial extension, Mesopotamia had areas with different geocultural characteristics. To the south there was steppe and desert. To the north and east were mountain ranges. The south-center contained an alluvial region, highly fertile, which became an attractive focus for communities to settle since the Neolithic period.

As its designation indicated, the rivers and their main tributaries were a source of life. They allowed the irrigation of the land and consequently the fertility of the soil, provided native fauna and flora, resulting in a prominent role for agriculture and livestock. The navigability of the rivers also made possible contact and trade both internal (between north and south) and external.

Northern and southern Mesopotamia had their own distinct conditions. The northern territories depended mainly on rainfall for crops and had mounds for grazing. In turn, the

⁶ Wachelke 2007; Camargo 2007, 380.

⁷ To learn more about Pan-Arabism see Mohsen [https://www.britannica.com/topic/Arab-integration]; The Editors of Encyclopaedia Britannica [https://www.britannica.com/topic/Pan-Arabism].

⁸ Wachelke 2007; Camargo 2007, 387.

⁹ Brubaker 2019; Cooper 2019, 289.

¹⁰ Reade 2011, 6.

regions further south were characterized by some coastal swamps and intense canals and irrigation systems to supply the plantations¹¹.

On the one hand, the geographical characteristics of Mesopotamia led to the development of communities. In the fourth millennium BC the first cities were erected, utensils which were fundamental in agriculture such as the wheel and the plow were invented, and there was the emergence of writing¹².

On the other hand, this stability was interrupted by several moments of tension. Not only external conflicts, with the east (Elam) and the west (Syria); as well as internal disputes between cities in the north and south of Mesopotamia¹³.

Although to a large extent it was dependent on agriculture, Mesopotamia had access routes to acquire deficit materials in its territory, namely precious metals, stone, and wood. In the same way that Mesopotamia established contacts and trade routes with the outside, the permeability of its natural borders¹⁴ facilitated the threat of external forces.

The Mesopotamian city-states were self-sufficient, so they rivalled each other. These disagreements were based on the distribution of water, maintenance of canals, disrespecting borders, among other aspects. Attempts to control irrigation systems and agricultural land favoured a supra-urban logic.

In this sense, there was recognition of the power of a superior authority that varied according to the level of resources it possessed. These authorities led more or less extensive regional instances in a unified manner¹⁵. However, in pursuit of this sovereignty, rival cities upset this balance. For this reason, the political history of Mesopotamia was marked by constant wars and small moments of unification¹⁶.

While there have been several territorial unifications¹⁷, the most significant in terms of durability and greater territorial extension only occurred in the first millennium BC. First with the so-called Neo-Assyrian Empire and later with the hegemony of the city of Babylon. It was precisely these two great political powers, Assyria, and Babylon, that were the target of nationalist appropriation in the modern world, as I will have the opportunity to demonstrate.

¹¹ Reade 2011, 10.

¹² Mesopotamia would come to be portrayed as the cradle of civilization due to its technological advances. It would even be understood as a source of ideas that were at the base of the biblical world and classical Greece. On the topic of the emergence of writing see Reade 2011, 35-37.

¹³ For example, conflicts between Sumer (to the south) and Akkad (to the north) in the third millennium BC and in the second and first millennia BC conflicts between Babylonia (to the south) and Assyria (to the north), see Sanmartín; Serrano 1998, 12.

¹⁴ The Euphrates provided access to Syria, the Mediterranean Levant, and western Anatolia, while the Tigris provided passage to the rest of Anatolia, the Caucasus region, and the Iranian plateau. Sanmartín; Serrano 1998, 12; Reade 2011, 6.

¹⁵ Sanmartín; Serrano 1998, 137-138.

¹⁶ See Oppenheim 1977, 31-73; Sanmartín; Serrano 1998, 9-178 for a more developed framework on the history of Mesopotamia.

¹⁷ I am referring particularly to the Akkadian Period (c. 2340-2150 BC), where Sargon starred in the first Mesopotamian unification and the subsequent Period of Ur III (c. 2150-2000 BC), with the hegemony headed by the city of Ur. Nevertheless, there had already been moments characterized by the pretence of territorial unification, for example with Lugalzagesi, around 2400 BC.

In temporal terms, the history of Mesopotamia had a very vast chronology, from the fourth millennium BC until 539 BC. This year marked the end of Mesopotamia's political independence with Persian rule¹⁸. For some time, this civilization was “lost” in history because the language was no longer understood and spoken and because the material used for ceramics, architecture and as a support for writing was highly perishable, which made this civilization inaccessible directly.

Nonetheless, Mesopotamia was never completely forgotten since there were indirect sources of contact. From the outset, the biblical account, since when the monotheistic religion began to take its first steps, in the sixth century BC, there was a strong Assyrian and, later, Babylonian dominance. This means that there was always contact between the Biblical World and Mesopotamia. There were Greek texts, as well as Persian documents that addressed contacts and conflicts that occurred in the first millennium BC. There were also chronicles of travellers, Arab sources and Latin, Byzantine, and Syrian writers¹⁹. Some travellers produced travel diaries, given that during the Middle Ages, the Modern Age, and the Contemporary Age, many of them passed through this territory. The latter sources wrote mainly about the last periods of the Ancient Near East.

Rediscovering Mesopotamia in the 19th century

Until the 19th century, the knowledge that remained of the populations of the Ancient Near East was based on the traditional image of Assyrian as a barbaric and violent people, thirsty for conquest and domination by all peoples. The biblical narratives provided a theological interpretation of Assyria's fall, interpreting its almost sudden collapse as a divine reprisal²⁰ for the way in which they conquered and treated the kingdoms of Israel and Judah.

Likewise, in classical texts, although they conveyed a more ambiguous image, which maintained a certain admiration for political and architectural conquests, the Assyrians were equated with the bellicose of Persians, a people that throughout history terrorized the Greeks, reinforcing the brutality and decadence of their rulers²¹.

During the 19th century, much of the Near East belonged to the Ottoman Turkish Empire (c.1299-1922), which at its peak gained exclusive access to the Black Sea and incorporated territories from Anatolia and the Caucasus to North Africa, Syria, Arabia and Iraq²². Nevertheless, merchants, diplomats and adventurers occasionally travelled to these territories.

The growing curiosity about the Near East stemmed from the expansion of political interests in the region by the empires of Great Britain and France. This was already visible in the brief occupation of Napoleon in Egypt (c. 1798-1801), which resulted in the publication of the twenty-four volumes of the *Déscription de l'Égypte* (1809-29)²³. Work

¹⁸ Oppenheim 1977, 65.

¹⁹ Sammartín 1998; Serrano 1998, 37.

²⁰ Bohrer 1998, 337.

²¹ Frahm 2006, 74-77.

²² Department of Ancient Near Eastern Art,
[<http://www.metmuseum.org/toah/hd/rdas/rdas.htm>].

²³ Daniel 2006, [<http://www.metmuseum.org/toah/hd/treg/treg.htm>].

where the conquered land, the people and their history were documented, and local topography and architecture were illustrated. Main interests in the Near East included resource extraction and access to routes to the Holy Land and India, comprising the land route through ancient Mesopotamia and the sea route through the Suez Canal²⁴.

With the success of the Napoleonic campaign, there was a growing concern on the part of Great Britain to maintain and control the land and river routes to India²⁵. In this sense, the 19th century was characterized by the French and British dispute over the territories of the Near East, that sought not only to control this strategic area and to exert diplomatic and commercial influence, but also to explore the region archaeologically.

The first excavations were not motivated by the archaeological artefacts themselves, but by the location, mapping and confirmation of sites mentioned in the Bible. From 1842, Paul-Émile Botta began archaeological excavations in Khorsabad and, between 1845 and 1851, Austen Henry Layard excavated Nimrud²⁶ - two important Assyrian capitals, currently located in Iraq, discovered by a French and a British team respectively.

The deciphering of cuneiform writing also occurred in the middle of the 19th century when a series of scholars, from comparisons between Persian documents, were able to read what was recorded in ancient Persian on the *Behistun Rock*²⁷. A trilingual document with the same inscription in Babylonian, Elamite, and ancient Persian. This deciphering attributed to Henry Rawlinson allowed direct access to Mesopotamia, not depending on links and connections with the Bible for the first time.

Slowly, the deciphering of texts recovered from archives of cuneiform tablets provoked a contradictory feeling. Some corroborated the historicity of kings of Judah like Hezekiah; however, others questioned the reliability of the biblical account of history²⁸. As was the case of tablet XI of the *Epic of Gilgameš*²⁹ where was described a story of the flood, providing a parallel with Noah's Ark.

²⁴ Emberling 2010, 15.

²⁵ Bohrer 1998, 341.

²⁶ Department of Ancient Near Eastern Art,

[http://www.metmuseum.org/toah/hd/rdas/hd_rdas.htm].

²⁷ Within the scope of the *Behistun Rock* see Olmstead 1938, 392-416; Thompson [s.d], 467-476; Malbran-Labat 1994; Khlopin 1974, 15-20.

²⁸ Frahm 2006, 78-82.

²⁹ The *Epic of Gilgameš* is a literary text that narrates the adventures in search of immortality lived by the mythical king of Uruk, Gilgameš. This is the main character who names the modern title of this narrative. In antiquity, this text would have other names, depending on the narrative version. Most of the time, the title would be the words that open the epic. The tablets found by Layard in 1849, in what became known as the Ashurbanipal Library, correspond to the normative version of the epic. That is, the version without significant changes where Gilgameš's deeds are gathered in a single narrative, dating from the 18th century BC. The *Epic of Gilgameš* is one of the most important texts as it becomes a reference and model of identity for southern Mesopotamia. In addition, these stories endure in time and cross borders, for example, we find a Hittite version adapted to its context. Gilgameš becomes the preferred protagonist of literature, also appearing in hymns. The Epic's longevity seems to be associated with the fact that it can be read as a gradual development path for Humanity. It has its foundation in independent tales from the third millennium BC and a strong oral tradition. On tablet XI, the meeting between Gilgameš and Ut-napištin, a man who achieved immortality after surviving the flood, is described. Bearing in mind that the Bible was the historical source, par excellence, of the European world and one of the driving motives for archaeological

In fact, the first archaeological discoveries seemed to confirm the reputation of Assyrian insensitivity. The textual and visual sources demonstrated that the military dimension was one of the essential pillars of governance. The military theme included the destruction of lands, plundering and exploitation of populations and the humiliation of other leaders in different registers.

The excavations headed by Botta resulted in the first exhibition of Assyrian pieces in France, at the Louvre Museum, in 1847, which was attended by King Louis-Philippe, and the publication in five volumes - *Monument de Ninive* - of the archaeological finds³⁰. This publication was accessible to a very limited audience.

On the contrary, in Great Britain, Assyrian discoveries were disseminated in several publications that reach audiences of various social classes - from the high sphere of society with *Athenaeum Magazine* to the popular *Penny Magazine*³¹. This difference partly reflected the different supports of both: Botta obtained government contributions, establishing close political ties, while Layard had little direct support from the British Museum or any other sponsor providing the widest dissemination of his findings.

The fact that the Assyrian pieces were brought to Europe confirmed nationalist beliefs and attitudes, this was particularly visible in the correspondence exchanged between those responsible for the archaeological excavations. For example, in a letter from Rawlinson to Layard one could read: "It pains me grievously to see the French monopolize the field, for the fruits of Botta's labors, already achieved and still in progress, are not things to pass away in a day but will constitute a nation's glory in future ages.³²" At the same time, the acquisition of these pieces interfered with the aesthetic doctrine established until then. Despite divergent opinions and multiple criticisms regarding the validity of Assyrian remains as art, these were exhibited in specific rooms and received with great admiration. It is worth highlighting the interest in the royal figures and in the winged geniuses whose abundant beards resembled the spectators of the time³³. When integrating Assyrian artifacts into museums, the newspaper *L'Illustration* in France associated Louis-Philippe's reign with Assyrian royalty³⁴. In the same way, in Great Britain, these works were exhibited in conformity with the Victorian idea of empire where the order reigned, and its acquisition revealed British superiority³⁵.

excavations in the territories that formed Mesopotamia, it becomes evident that the decipherment of this tablet caused a great impact. In 1872, with George Smith's decipherment, for the first time, the biblical account is called into question.

³⁰ Bohrer 1998, 344.

³¹ Bohrer 1998, p.345.

³² To learn more about this issue, see Bohrer 1998.

³³ This characteristic of Assyrian iconography proved to be relevant in European art of the 19th century, becoming known as the "Assyrian profile". Gustave Courbet was one of the artists who used this attribute, for example in his painting *L'Atelier du peintre* (1854-55) his self-portrait has a prominent beard that Courbet himself claims to be his head in an Assyrian profile. This does not mean that there was a deep interest in Assyrian art. This only reveals the artist's self-education and demonstrates a way to popularize Assyria. Regarding the points of contact between Assyrian sculpture and Courbet's work, read Alexander 1965, 447-452.

³⁴ Bohrer 1998, 344.

³⁵ Brereton 2018, 286-313.

In addition to the appropriation of Assyrian monumental art reflecting the imperial ambitions that France and Great Britain had in this period, in artistic terms³⁶, Assyria's European reception was part of a process of identification through opposition. In parallel with studies on the Near East³⁷, a romantic interpretation of this region in literature, art and thought coexisted.

The "Orientalism"³⁸ constructed cultural, visual, and spatial mythologies and stereotypes that were linked to the geopolitical ideologies of governments and institutions. Thus, most 19th century orientalist paintings functioned as propaganda for imperialism and, at the same time, portrayed the Near East as an uncivilized world, delayed and reigned by barbarism³⁹.

A relatively recurring theme in European art was the fall of the Assyrian Empire. This event was portrayed in the play *Sardanapalus, a Tragedy* by Lord Byron, which will have been inspired by the Greek description of Diodorus Siculus. According to the latter, Sardanapalus⁴⁰ was an Assyrian king oblivious to royal responsibilities, characterized as narcissistic, vain, and effeminate. It was said to have exceeded its predecessors in laziness and luxury⁴¹.

A prophecy said that his city would be safe as long as the Euphrates did not turn against it. One day, however, because of heavy rains the river flooded its territory. Sardanapalus, foreseeing the imminent fall of his city and the looting of all his goods, closed himself in a room in his palace where he gathered his belongings, including his eunuchs and concubines, and settled everything on fire, being himself consumed by the flames.

³⁶ It is important to mention that the image of Assyria and, by extension, of the Ancient Near East is being adapted and re-adapted according to the archaeological discoveries. In Europe, cultural appropriation trends included a consumerist "taste" of products originating in these territories (fabrics, carpets, robes, etc.) and, simultaneously, pieces of "Assyrian style" (porcelain with *lamassus*, jewellery with various themes of palace reliefs are developed such as the lion hunt and the consequent libation, among others). As the flow of new monumental finds diminished, so did public interest, ultimately this fashion did not last much longer than a generation. Read Brereton 2018, 304-311.

³⁷ See the development of scientific knowledge about the Near East in Karttunen 2004.

³⁸ I allude to Said's definition of Orientalism, where European political ideologies generalized and distorted the realities lived in North Africa, the Near/Middle East and Asia. According to Said, this concept was created with the aim of subjugating and controlling these regions. Please read Said 1979. It is important to emphasize that the notion of "Orient" no longer refers to a geographic space, synonymous with East. This term came to report to various regions and, of course, different cultures considered inferior.

³⁹ Demerdash, [<https://smarthistory.org/orientalism/>]; Meagher, [http://www.metmuseum.org/toah/hd/euor/hd_euor.htm].

⁴⁰ Sardanapalus was not a real character. His name is believed to derive from a distortion of Ashurbanipal, an Assyrian king (c. 668-631 BC), however, Sardanapalus appears to have resulted from an amalgamation of three kings. It is important to note that a king involved in orgies and cruelties would be an abomination in Assyria, since royalty was a sacred institution. The king was chosen by the gods, to act on their behalf, making him their representative on the earth plane and having as main function to follow the divine designs and wills. To learn more about the Assyrian ideology, see Parpola 1999 and Frankfort 1978.

⁴¹ Nochlin 1989, 42; Bohrer 1998, 338.



Fig. 1. Eugène Delacroix, *La Mort de Sardanapale* (1827). Oil on canvas, 392cm x 496cm. Currently in the Musée du Louvre – R.F.2346. Source: Wikimedia Commons⁴². Public Domain.

This was the story that underlies the painting by Eugène Delacroix *La Mort de Sardanapale* (fig.1), where the king calmly observed the murder of his concubines. Reclining on a bed, Sardanapalus was both judge and executioner, actor, and spectator. His palace was invaded by destruction and anarchy, a profusion of bodies, objects and animals translated the disorder, at the same time that there was a strong tension and eroticism transmitted by the treatment of colour.

Linda Nochlin described Delacroix's work as a space of fantasy in which the artist's own erotic and sadistic desires were projected, not only through the European man's power over the Arab man, but also through the masculine dominance over the women's bodies⁴³. Clearly, with the exception of the title, nothing referred to Assyria, only to a broad and general idea of the Near East.

Even with archaeological discoveries, Assyria's conception in art always reflected a binary relationship between Europe and the Near East, reinforcing the ancient civilization as a picturesque, violent, sensual and, perhaps more significant, condemned place⁴⁴.

For example, the painting *Dream of Sardanapalus* by Ford Madox Brown (fig.2), represented the same theme as Delacroix although it did not correspond to the same episode. Here, several Assyrian elements were visible, from the very beginning the background recalled the interior of a royal palace as it featured a frieze with figures derived from Assyrian reliefs, namely the winged genius with the head of a bird and a *lamassu* flanking the door.

⁴²https://en.wikipedia.org/wiki/The_Death_of_Sardanapalus#/media/File:Ferdinand-Victor-Eug%C3%A8ne_Delacroix,_French_-_The_Death_of_Sardanapalus_-_Google_Art_Project.jpg

⁴³ Nochlin 1989, 41-44.

⁴⁴ Bohrer 1998, 340.

King Sardanapalus presented the “Assyrian profile” and reclined on a couch represented in a similar way to the relief “Banquet Scene” by Ashurbanipal. The earring, necklace and bracelet of Sardanapalus were also characteristically Assyrian, just as the crown covering his armour was a Mesopotamian element exclusively reserved for the king.



Fig. 2. Ford Madox Brown, *The Dream of Sardanapalus* (1871). Watercolor and gouache on paper, 47cm x 55,9cm. Currently in the Delaware Art Museum – 1935-38. Source: Wikimedia Commons⁴⁵. Public Domain.

Brown portrayed a specific moment in Byron's narrative, according to which Sardanapalus came back wounded from a battle - a detail observable in the painting by the king's left forearm being bandaged - and was comforted by his Greek slave Myrhha while he had a dream that prophesies the end of the Assyrian Empire⁴⁶.

Even then with the inclusion of markedly Assyrian visual elements, the representation continued to value human *pathos*, functioning as a distant and distorted mirror in which France and Great Britain affirmed their own identities.

Another relevant painting was the *Babylonian Marriage Market* by Edwin Long, whose theme derived from a description by Herodotus⁴⁷. This artwork presented motifs that lead us back to the Ancient Near East, such as parietal decorations, the relief of the auctioneer's podium, robes, accessories, and the beard of some figures.

This painting depicted women from ancient Babylon who, because they did not have a dowry, were auctioned off as wives. The most beautiful woman was presented first, she was on the podium, while the rest were seated waiting for their turn and organized according to the degree of beauty. The purpose of these tenders was, according to Herodotus, that the

⁴⁵ https://en.wikipedia.org/wiki/File:Dream_of_Sardanapalus_1871_Ford_Madox_Brown.jpg

⁴⁶ Bohrer 1998, 351.

⁴⁷ Bohrer 1998, 351-352.

most beautiful woman could raise enough money to form a dowry for the ugliest woman, represented in the lower right corner and, in this way, everyone could marry.

The *Babylonian Marriage Market* has been interpreted as a stimulus for the discussion of women's rights in Victorian society from the 1800s. Considering that women from the middle and lower classes did not have access to studies, they could not work or support themselves, so they had no choice, the marriage had to happen. In this sense, they continued to be part of a wedding market as in Antiquity⁴⁸.

On the one hand, these paintings depicted an "exotic", racialized and often sexualized culture from a distant land. On the other hand, they presented themselves as an authentic testimony of a specific place and its inhabitants, claiming themselves as a pseudo-ethnographic work⁴⁹. In this essay, I do not intend to distinguish the "authentic" representations of Assyrian culture and artifacts, but rather to understand the process of affirming European identity through the antagonism and binarism expressed in French and British art.

That said, it is important to emphasize that in both works we were confronted with issues of the contemporary world that in reality were never approached within a European context. There was a generalization and misrepresentation of the territories of North Africa, the Near East and Asia in order to project an image of the "other" as uncivilized.

Hence the critical definition of Orientalism by Edward Said as a way of defining and identifying a supposed cultural inferiority. The "Orient" instead of referring to a geographic location, alluded to a cultural and moral connotation, determined by colonialism as a control mechanism, designed to justify and perpetuate European domination⁵⁰.

Iraqi Identity

Iraq's wealth of natural resources exposed it to a number of politic domains, the last of which were the Ottoman and the British⁵¹. After World War I, the Society of Nations negotiated – between France and Britain – a tutelary government for the regions of the Near East that were part of the then disintegrated Ottoman Turkish Empire. Iraq was placed under the British protectorate and its borders were demarcated.

However, until its independence in 1932, Iraq was conducted by several Arab nationalisms that were engaged in the struggle against the colonialism that dominated them. With regard to Iraq, nationalist currents were generally understood to reflect one of the following forms of identity: pan-Arabism, which declared Arab culture, history and language as markers of national identity, fighting for political unity formed by all Arab states; and the so-called territorial patriotic nationalism, which considered the geography, archaeology and history of Iraq (and not of the Arab world) the main characteristics of the national identity.

⁴⁸ Royal Holloway University of London, [<https://www.royalholloway.ac.uk/>].

⁴⁹ Demerdash, [<https://smarthistory.org/orientalism/>].

⁵⁰ Said 1979, 31-49.

⁵¹ Bashkin 2011, 299.

In this second form, the figure of 'Abd al-Karīm Qāsim (1914-1963) stood out, a ruler who came to power through a military coup on July 14, 1958⁵², ending the Hashemite monarchy. Qāsim promoted a particular form of Iraqi nationalism moving away from pan-Arab policies that sought to assimilate Iraq into the United Arab Republic headed by Egypt⁵³. Qāsim's policy was based on three important vectors. At first it celebrated the July revolution as the materialization of the possibility of Iraqi independence and freedom. Then, at a second moment, it highlighted the importance of the people⁵⁴ as a group of persons whose ethnic and linguistic identity was configured within the same homeland. Finally, it rescued Iraq's pre-Islamic past as a source of national pride, which marked the region as a unique entity, culturally and historically distinct from the rest of the Arab world. In addition to supporting archaeological excavations in various locations, including in Babylon, the vision of the state was widely disseminated in museums, public monuments, national holidays, and various media. Consequently, objects and specific motifs of Antiquity acquired national meanings. For example, a new national emblem (fig.4) with the symbol of Utu/Šamaš was introduced, one of the most important deities of the Mesopotamian pantheon. Utu/Šamaš was the sun god, so he was represented with rays coming from his shoulders (fig.3). The rays were recovered for the emblem appearing alternately with the points of a star.



Fig. 3. Details of the emblem of the solar deity on the “Victory Stele of Naram-Sîn (c. 2250 BC).

Limestone, 200cm x 150cm. Found in the city of Susa, currently in the Musée du Louvre – AS

6065 © Beatriz C. Freitas

⁵² The Editors of Encyclopaedia Britannica [<https://www.britannica.com/biography/Abd-al-Karim-Qasim>]; Bashkin 2011, 294-295.

⁵³ Jones 2018, 33.

⁵⁴ See the relevance of this aspect in overcoming political differences in Bashkin 2011, 298.

The cosmic function of this deity was related to justice probably because the sun travelled across the sky daily, which meant that the sun saw and knew everything⁵⁵. For this reason, Utu/Šamaš was considered a god of truth, justice, and law.

Inside the star, there were two Arab inscriptions, the upper one corresponded to the identification of the Republic of Iraq and the lower one was the date of the July 1958 revolution that allowed Qāsim to come to power.

Between the two inscriptions there was the mirrored representation of a scythe which, in addition to being an agricultural attribute associated with prosperity, also symbolized the cycle of crops that were renewed⁵⁶, alluding to the finitude of the previous regime and, consequently, to the hope of a new one, that is, a rebirth that could result in freedom. In turn, the central element of this emblem was a spike, which evoked growth and fertility at the same time that it coincided with the unfolding of all possibilities of being⁵⁷.



Fig. 4. Iraqi National Emblem, used between 1959 and 1965. Source: Wikimedia Commons⁵⁸.
Public domain.

It is also important to emphasize that the predominant shape of this emblem was the circle, where the presence of the cogwheel, leads us to an idea of cycle, restart, and renewal. While the sickle and wheat represented agriculture, the cogwheel referred to industry, the two economic pillars of the country. It was a symbol of the military state that was linked to the destructive power personified by the end of the Hashemite era, concomitant with a moment of establishing peace and justice. The nationalist ideology advocated and defended continuity; however, it was originated in a moment of decisive and unspeakably profound rupture in history⁵⁹.

Qāsim also introduced a new national flag (fig.5). It kept the colours of the Arab world (black, white, and green)⁶⁰ but added an eight-pointed star in the center, reporting to the Mesopotamian deity Inanna/Ištar. The symbol of this goddess was the star, since her astral

⁵⁵ Black 1992; Green 1992, 182-184.

⁵⁶ Chevalier; Gheerbrant; Rodriguez; Guerra (trad.) 2010, 333-334.

⁵⁷ Chevalier; Gheerbrant; Rodriguez; Guerra (trad.) 2010, 302-303.

⁵⁸ This image was released by the author (AnonMoos) to Public Domain.

[https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Emblem_of_Iraq_\(1959-1965\).svg](https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Emblem_of_Iraq_(1959-1965).svg)

⁵⁹ Ernest Gellner cited by Cuno 2008, 130.

⁶⁰ These three colours are closely related to Muhammad, according to tradition the Prophet wore a white turban, the colour of his banner was black and his favourite colour was green. For a more detailed analysis of the evolution of the Iraqi flag over time, read Midura 1978, 4-9.

element was Venus, the morning star, and the evening star⁶¹. Inanna/Ištar was a very important and complex deity, closely linked to governance as one that legitimized the king's power. In this way, an element of legitimization of the authority of Qāsim to govern was instituted.

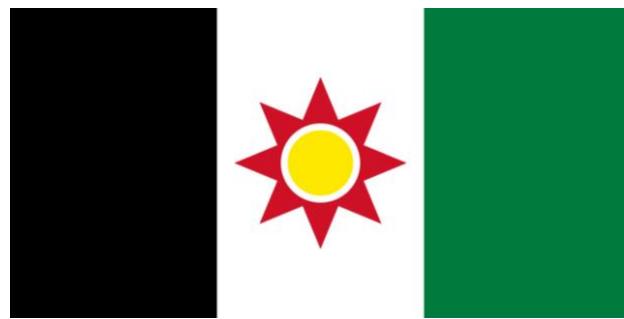


Fig. 5. Iraqi National Flag, used between 1959 and 1963. Source: Wikimedia Commons⁶². Public Domain.

After Qāsim was overthrown in 1963, the next regime followed a pan-Arab course, giving little importance and political attention to the pre-Islamic past. This situation only changed after 1968 when the Ba'ath Party came to power and realized that the most effective way to get around certain political issues (such as the Sunni-Shiite division), was to present modern Iraq as a continuation of its ancient past.

Consequently, interest in archaeology in Iraq was renewed and several museums were built together with the foundation of *Iraqi House of Fashions*, which promoted clothing, poetry, sculpture, dance, and theatre productions inspired by Mesopotamia. Two very expressive examples were the garments presented in 1970. In the first, the model wore a conical hat that evoked the Mesopotamian royal crown. Her skirt displayed a representation of a typically Assyrian head and featured an element that attached to the wrists reminiscent of wings. This was a clear recovery of the mythical and colossal Assyrian figures that adorned the royal palaces (fig.6). The *lamassu* and *apkallu* had an apotropaic function, that is, they were protective elements and for that reason were located on the facades and at the entrance of some rooms of the palace. They coincided with the pieces that were most appreciated in Europe after the first archaeological excavations.

⁶¹ To explore the main facets of this divinity succinctly see Black 1992; Green 1992, 108-109; for a more complete and developed reading see Almeida, 2015; AAVV [<http://oracc.museum.upenn.edu/>].

⁶² This image was released to Public Domain.

[https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Flag_of_Iraq_\(1959%20%931963\).svg](https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Flag_of_Iraq_(1959%20%931963).svg)



Fig. 6. *Lamassu* (c. 865-860 BC). Gypsum, 309cm x 315cm. Northwest Palace of Nimrud, Room B, currently in the British Museum – BM 118872 © Beatriz C. Freitas

In turn, the other model had a horned crown, a symbol of divinity in Mesopotamia. A set of rays emanated from her back, with a connection to the Mesopotamian sun god, which was reinforced by the particular garments that reproduced the so-called *Hammurabi Code*⁶³. In this, the Babylonian king Hammurabi built a discourse of royal legitimization, evident not only in the support, - diorite, a stone considered precious because it did not exist in Mesopotamian territory - in the dimension and textual register that reflected the good exercise of royalty, but also in the iconography itself. The god Utu/Šamaš handed over the symbols of governance - the rod and the measuring line - to the king who showed himself in a prayerful attitude.

This emblematic piece of Mesopotamian civilization was recovered again in the last quarter of the 20th century by Saddam Hussein (1937-2006) who was represented in a painting in Babylon looking at this ancient city alongside Nebuchadnezzar. Saddam Hussein personified one of the leading dictatorial leaders in the Arab world and was one of the most prominent members of the Ba'ath Party.

Their political propaganda was based on the recovery of the Mesopotamian past. To this end, Saddam created a vast program for the construction of archaeological museums and required the repatriation of antiques previously transferred to European museums⁶⁴. In addition, the dissemination of Assyrian iconography in Iraqi daily life, from the banknotes

⁶³ The designation "Hammurabi Code" is limiting, but it was given according to the state of the art at the time the monument was found. At the beginning of the 20th century, there was no knowledge of any other stele with this typology, which made the monument the first legal code. In reality, it is not the first code and, perhaps more relevant than that, the purpose was to legitimize the king. This text was not intended to be consulted by the justice officials, so much so that it was in the center of the city of Sippar as a territorial landmark. We are facing an oedipus of governance where the appropriation of justice occurs as one of the main real functions.

⁶⁴ Cuno 2008, 59. To learn more and understand the problems associated with returning artefacts to the territories where they were excavated, see Rodrigues 2012.

that now included the *Hammurabi Code* or *lamassus*, to images that reproduced the Assyrian iconography, for example, in one poster at the entrance of the ancient city of Nineveh Saddam Hussein replaced the king in a lion hunt, a very common theme in the reliefs of the royal palaces of the Neo-Assyrian Empire.

Hussein had his palace built near the ancient city of Babylon so that his guests could look directly at these ruins and understand the millennial legacy of the ruler. The ancient ruins were repositories of memory, so they helped in the construction of narratives where the greatness of the past had been lost in the modern world and needed to be rescued⁶⁵. In addition, Hussein ordered the reconstruction of the city walls and, like the kings of the Ancient Near East, etched his name on the bricks⁶⁶.

These symbolic resources that were used as a means to legitimize their power and authority were also expressed in Saddam's speeches. An example of which were the celebrations of the first anniversary of the Iraqi invasion in Iran, where a cult of personality was instituted. The slogan was: "Yesterday Nebuchadnezzar, today Saddam Hussein" ⁶⁷.

This meant that a genealogical link⁶⁸ was established that confirmed the relevance of Hussein's power. It was his right to rule and, at the same time, he attested that modern Iraq was the result of a previous civilization that contributed and allowed the development of humanity.

More than a marker of sovereignty, the past had become an ideological justification for the existence of Iraq and archaeological finds were transformed into a tool of state power. It is interesting to note that the preamble to the 2005 Iraq Constitution begins with the words: "(...) *We, the people of Mesopotamia*, the homeland of the apostles and prophets, resting place of the virtuous imams, *cradle of civilization*, crafters of writing, and home of numeration.⁶⁹"

That said, I realize that nations resulted from the political ambitions of a group of people who wanted to take control over a certain territory and population⁷⁰. A nation was not a natural thing, but a construction. Hence the concept of "imaginary communities" formulated by Benedict Anderson, which explained the fact that the nation corresponds to an idea of community and unity created in the mind of each individual, since its members would never know the majority of their peers⁷¹.

National identity provided a powerful means of defining individuals in the world based on a common personality and a distinct culture⁷². If Iraq was a state whose borders were

⁶⁵ Cooper,

[<https://www.bbc.com/culture/article/20180419-saddam-disney-for-a-despot-how-dictators-exploit-ruins>].

⁶⁶ On this topic see Amin [<https://www.ancient.eu/image/9875/>].

⁶⁷ See the speech itself at the 1981 celebrations in Cuno 2008, 59-60.

⁶⁸ In order to understand the implications of this type of manipulation of the past, read Fowler 1987, 239-241.

⁶⁹ Excerpt from the Preamble to the Iraqi Constitution 2005, highlighted by the author; Jones 2018, 36.

⁷⁰ Cuno 2008, 17.

⁷¹ Anderson 2006, 6.

⁷² Anthony Smith cited by Cuno 2008, 132-133.

determined by European colonialists, then in order to personify the resistance to colonialism, 'Abd al-Karīm Qāsim and Saddam Hussein had to present modern Iraq as a continuation of the heritage of past civilizations, so the restoration of collective dignity was achieved through the call for a "golden age".

Final considerations

In a broad sense, archaeology as a provider of various interpretations of the past has been ceaselessly used for imperialist, colonialist and nationalist purposes. In the specific case of Mesopotamian rediscovery, the past was used to symbolize and legitimize a particular ideology.

Nineteenth century Europe, characterized by imperialism, colonialism and mass consumption, conceived an image of the Near East as a place of backwardness, illegality and barbarism in order to define itself. More than delimiting a "us" and "the others", it was intended to justify and validate the subjugation and control over these territories and their populations.

It was precisely this European intention together with the possibility of Iraq being integrated into a political unit headed by Egypt that, as the first states in the Near East appear, demanded a need to formulate a historical identity. Thus, the rulers that constituted the so-called patriotic territorial nationalism reiterated that the history of the Arab nation in Iraq, instead of having its beginning with the advent of Islam, had it in the oldest civilizations that emerged in that territory.

Thereby, Antiquity was recovered as a whole, without differentiating between Mesopotamia, Assyria or Babylon and what at first might seem paradoxical, the recovery of symbols of Mesopotamian deities in an Islamic reality was, in fact, a rehabilitation without religious connotations, that merely looked for the most common and widespread motifs in "primordial" art. The pre-Islamic past was taken up as part of Iraqi history in order to support the claim to national greatness.

In turn, the Islamic State sought to restore political Islam as the ultimate authority⁷³. Because Islam is a practice and not just a belief⁷⁴, obedience to the laws is an acknowledgment of the state's sovereignty and, therefore, a form of idolatry that must be punished.

Often, the destruction of the archaeological heritage by the Islamic State has been interpreted as a merely iconoclastic attitude, however, this group produces images through the dissemination of videos and photographs of that obliteration.

The definition of iconoclasm is the prohibition of making any type of images that represent deities or the human being, based on the belief that they inevitably take on a "life of their own"⁷⁵. For this reason, iconoclastic acts rarely involve the complete destruction of images, usually limited to the mutilation of elements of vividness (such as the head or the eyes)⁷⁶.

⁷³ In this sense, if we wanted to include the Islamic State ideology in some aspect it would correspond to a "pan-Islamism" since they evoke the unity of all Islamic states.

⁷⁴ Jones 2018, 43.

⁷⁵ Mitchell 2005, 16.

⁷⁶ Harmanşah 2015, 176.

Although the Islamic State produces its own images, pre-Islamic archaeological artefacts must not be completely erased, but remain in a state of decay. The disfigurement and vandalization of an image can be as or more potent as its real destruction, since it leaves a mark on the idolater's mind of the serious consequences that attend to idolatry⁷⁷. In other words, that is a "creative destruction", in the sense that a secondary image of annihilation is created from the moment the target image is attacked.

Obviously, the group would deny their videos and photographs as the creation of images, however, there is a selective and, in a way, contradictory understanding of the representation that must be interpreted as a discourse of power⁷⁸. The group's propagandists likened the destruction of ancient artefacts to the destruction of cult statues by Muhammad after the capture of Mecca around 629⁷⁹.

It is not correct to reduce these acts to simple performing activities whose main objective was to eliminate the historical memory and the feeling of belonging of the local communities to which the heritage belongs. It is true that the videos are carefully edited in order to convey a previously thought-out message, however, this interpretation often leads to the assumption that they are aimed at a European audience as a provocation.

Undoubtedly, positions like those of Hugh Eakin - who defends the extension of the doctrine of "responsibility to protect"⁸⁰ to cultural heritage - are used as arguments by the Islamic State. Indeed, if UNESCO applied this measure, the group would use it to underline that the global concern was for heritage, and not for people. Therefore, the reaction to the destruction of ancient *idols* validates their annihilation.

It must be taken into consideration that the narrators of these videos always speak in Arabic, directing their comments explicitly to Muslims. Furthermore, videos posted on the internet on sites such as Facebook or YouTube are quickly removed, which leads us to believe that the target audience are supporters of Islamic State⁸¹.

Another dimension to consider is the monetary and historical value attributed to these archaeological artefacts, which leads to their plunder and sale. The Islamic State considers buried antiquities as a natural resource, like oil, to be used and extracted for the benefit of the people⁸². Having said that it makes sense that several archaeologists from Mosul have claimed that part of the members of the Islamic State know where to find the artefacts, that is, in addition to an ideological vandalization, we are also facing a sophisticated entity for the sale of valuable antiques⁸³.

⁷⁷ See the subchapter that correlates the attack on the twin towers with the concept of creative destruction in Mitchell 2005, 11-27.

⁷⁸ Harmansah 2015, 173.

⁷⁹ Jones 2015a

[<https://hyperallergic.com/188455/what-isis-destroys-why-and-why-we-must-document-it/>].

⁸⁰ This measure is used to justify military intervention in a country to prevent genocide and mass slaughter. See the implications of such an association with heritage in Jones 2015 [<https://hyperallergic.com/200005/in-battle-against-isis-saving-lives-or-ancient-artifacts/>].

⁸¹ Jones 2018, 52.

⁸² Jones 2018, 52.

⁸³ Westcott 2020, 3-6.

By erasing all evidence from the pre-Islamic past and alternative interpretations of Islam, the Islamic State aims at a world where knowledge of any belief system, with the exception of its own interpretation of Islam, is overlooked⁸⁴.

The destruction of property by the Islamic State must be understood in the context of the growing importance given to archaeology in Iraq, which was based on European colonialism and, later, post-colonial Arab nationalism⁸⁵.

I conclude that the control and manipulation of the past or its complete denial are essential to the ideology and purposes of States⁸⁶. Under these circumstances, regardless of whether it is a French, British, Iraqi or Islamic State reality, the regeneration of Antiquity aims to convince its citizens and, ultimately, the world, of its dominion over other territories, of its right to rule, or present their cause as "just".

⁸⁴ Jones 2015a

[<https://hyperallergic.com/188455/what-isis-destroys-why-and-why-we-must-document-it/>].

⁸⁵ For a more detailed analysis of this issue, see De Cesari 2015, 22-26.

⁸⁶ Fowler 1987, 229. To learn more about the relationship established between the past, history and national identities read Woolf 2006.

Bibliography

- Alexander, Robert L. 1954. "Courbet and Assyrian Sculpture." *The Art Bulletin* 47, no. 4 (December): 447-452.
- Almeida, Isabel. 2015. "A construção da figura da Inanna/Ištar na Mesopotâmia: IV-II milénios a.C." PhD thesis in History, Faculdade de Ciências Sociais e Humanas da Universidade Nova de Lisboa.
- Anderson, Benedict. 2006. *Imagined Communities: Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*. London: Verso.
- Bashkin, Orit. 2011. "Hybrid Nationalisms: Waṭanī and Qawmī Visions in Iraq Under 'abd Al-Karim Qasim, 1958–61." *International Journal of Middle East Studies* 43, (2): 293-312.
- Black, Jeremy, and Anthony Green. 1992. *Gods, Demons and Symbols: An Illustrated Dictionary*. London: The British Museum Press.
- Bohrer, Frederick N. 1998. "Inventing Assyria: Exoticism and Reception in Nineteenth Century England and France," *The Art Bulletin* 80, no. 2 (June): 336-356.
- Brereton, Gareth, ed. 2018. *The BP exhibition I am Ashurbanipal king of the world, king of Assyria*. London: Thames & Hudson.
- Brubaker, R., and Cooper, F. 2019. "Para além da "identidade,"" *Antropolítica - Revista Contemporânea De Antropologia* 45: 266-324.
- Chevalier, Jean and Alain Gheerbrant. 2010. *Dicionário dos Símbolos: Mitos, Sonhos, Costumes, Gestos, Formas, Figuras, Cores, Números*. Translated by Cristina Rodriguez, and Artur Guerra, Artur. Lisboa: Teorema.
- Cuno, James, ed. 2009. *Whose Culture? The Promise of Museums and Debate over Antiquities*. New Jersey: Princeton University Press.
- Cuno, James. 2010. *Who Owns Antiquity? Museums and The Battle Over Our Ancient Heritage*. New Jersey: Princeton University Press.
- Cesari, Chiara De. 2015. "Post-Colonial Ruins: Archaeologies of Political Violence and IS," *Anthropology Today* 31: 22-26.
- Emberling, Geoff and Katharyn Hanson, eds. 2008. *Catastrophe! The Looting and Destruction of Iraq's Past*. Chicago: The Oriental Institute of the University of Chicago.
- Emberling, Geoff, ed. 2010. *Pioneers to the Past: American Archaeologists in the Middle East 1919-1920*. Chicago: The Oriental Institute of the University of Chicago.
- Fowler, Don. 1987. "Uses of the past: Archaeology in the Service of the State." *American Antiquity* 52, (2): 229-248.

- Frankfort, Henri. 1978. *Kingship and the Gods: a study of Ancient Near Eastern Religion as the integration of society & nature*. Chicago: University of Chicago Press.
- Frahm, Eckart. 2006. "Images of Assyria in Nineteenth and Twentieth-Century Western Scholarship." In *Orientalism, Assyriology and the Bible*, edited by Steven W. Holloway, 74-94. Sheffield: Sheffield Phoenix Press.
- Hall, Stuart. 2010. "El espectáculo del otro". In *Sin garantías: trayectorias y problemáticas en estudios culturales*, edited by Eduardo Restrepo, Catherine Walsh and Víctor Vich, 419-445. Ecuador: Instituto de estudios sociales y culturales Pensar.
- Harmanşah, Ömür. 2015. "ISIS Heritage and the Spectacles of Destruction in the Global Media." *Near Eastern Archaeology* 78, (3): 170-177.
- Karttunen, Klaus. 2004. "Expansion of Oriental Studies in the Early 19th Century." *Mellamu Symposia* 4: 161-167.
- Khlopin, Igor N. 1974. "About the Behistun inscription." *Orientalia Lovaniensia Periodica* 5: 15-20.
- Jones, Christopher W. 2018. "Understanding ISIS's Destruction of Antiquities as a Rejection of Nationalism." *Journal of Eastern Mediterranean Archaeology and Heritage Studies* 6, no. 1-2: 31-58.
- Malbran-Labat, Florence. 1994. *La version akkadienne de l'inscription trilingue de Darius à Behistun*. Roma: Gruppo Editorial Internazionale.
- Midura, Edmund. 1978. "Flags of the Arab World." *Saudi Aramco World* 29, no. 2 (March/April): 4-9.
- Mitchell, William J. T. 2005. *What do pictures want? The lives and loves of images*. Chicago: The University of Chicago Press.
- Nochlin, Linda. 1989. "The Imaginary Orient." In *The Politics of Vision: Essays on Nineteenth Century Art and Society*, Linda Nochlin, 33-59, New York: Routledge.
- Olmstead, A. T. 1938. "Darius and His Behistun Inscription." *The American Journal of Semitic Languages and Literatures* 55, no. 4 (October): 392-416.
- Oppenheim, Leo. 1977. *Ancient Mesopotamia: A Portrait of a Dead Civilization*. Chicago: The University of Chicago Press.
- Parpola, Simo. 1999. "Sons of God - The ideology of Assyrian Kingship." *Archaeology Odyssey Archives* 2, no. 5 (December): 16-27.
- Reade, Julian. 2011. *Mesopotamia*. London: The British Museum Press.
- Reguillo, Rossana. 2002. "El Otro Antropológico: Poder y Representación en una contemporaneidad sobresaltada." *Ànalisis: quaderns de comunicació i cultura* 29: 63-79.

- Rodrigues, Jorge. 2012. “O Património Cultural e a mortalidade dos objectos: as escolhas incontornáveis.” In *Gestão Integrada do Território: economia, sociedade, ambiente e cultura*, edited by Inguelore Scheunemann, and Luiz Oosterbeek, 357-384. Brasil: Instituto BioAtlântica – IBIO.
- Said, Edward. 1979. *Orientalism*. New York: Vintage Books.
- Sanmartín, Joaquín and José Miguel Serrano. 1998. *Historia antigua del Próximo Oriente: Mesopotamia y Egipto*. Madrid: Akal.
- Sêga, Rafael. 2000. “O Conceito de Representação Social nas Obras de Denise Jodelet e Serge Moscovici”. *Anos 90*, no. 13 (July): 128-132.
- Thompson, R. Campbell. 1937. “The Rock of Behistun.” In *Wonders of the Past: The Roman of Antiquity and its Splendours*, Volume 2, edited by John A. Hammerton, 467–476. New York: Wise and Co.
- Wachelke, João and Brigido Camargo. 2007. “Representações Sociais, Representações Individuais e Comportamento.” *Revista Internacional de Psicologia* 41, (3): 379-390.
- Westcott, Tom. 2020. *Destruction or theft? Islamic State Iraqi antiquities and organized crime*. Switzerland: Global Initiative Against Transnational Organized Crime.
- Woolf, Daniel. 2006. “Of Nations, Nationalism, And National Identity: Reflections on the Historiographic Organization of the Past.” In *The Many Faces of Clio Cross-cultural Approaches to Historiography*, edited by Qingjia Edward Wang, and Franz Fillafer, 71-103. New York: Berghahn Books.

Webgraphy

- Amin, Osama S. M. “Saddam Hussein Plaque in Babylon.” Ancient History Encyclopedia. [Accessed November 2020]. <https://www.ancient.eu/image/9875/>.
- AAVV. “Ancient Mesopotamian Gods and Goddesses.” Open Richly Annotated Cuneiform Corpus (ORACC). [Accessed November 2020]. <http://oracc.museum.upenn.edu/>.
- Cooper, Paul. “Saddam's ‘Disney for a despot’: How dictators exploit ruins.” BBC. [Accessed November 2020]. <https://www.bbc.com/culture/article/20180419-saddam-disney-for-a-despot-how-dictators-exploit-ruins>.
- Iraq Constitution. 2005. “Iraq Constitution”. [Accessed November 2020]. <http://www.constituteproject.org>.
- Daniel, Malcolm. “Photographers in Egypt.” Heilbrunn Timeline of Art History. [Accessed October 2020]. http://www.metmuseum.org/toah/hd/treg/hd_treg.htm.
- Department of Ancient Near Eastern Art. “The Rediscovery of Assyria.” Heilbrunn Timeline of Art History. [Accessed October 2020]. http://www.metmuseum.org/toah/hd/rdas/hd_rdas.htm.

- Demerdash, Nancy. “Orientalism.” Smart History. [Accessed October 2020]. <https://smarthistory.org/orientalism/>.
- Jones, Christopher W. 2015. “In Battle Against ISIS, Saving Lives or Ancient Artifacts.” HyperAllergic. [Accessed November 2020]. <https://hyperallergic.com/200005/in-battle-against-isis-saving-lives-or-ancient-artifacts/>.
- 2015a. “What ISIS Destroys, Why, and Why We Must Document It.” HyperAllergic. [Accessed November 2020]. <https://hyperallergic.com/188455/what-isis-destroys-why-and-why-we-must-document-it/>.
- Meagher, Jennifer. “Orientalism in Nineteenth-Century Art.” Heilbrunn Timeline of Art History. [Accessed October 2020]. http://www.metmuseum.org/toah/hd/euor/hd_euor.htm.
- Mohsen, Amer. “Arab integration.” Encyclopædia Britannica. [Accessed November 2020]. <https://www.britannica.com/topic/Arab-integration>.
- Royal Holloway University of London. “Art Collection of the Royal Holloway.” [Accessed November 2020]. <https://www.royalholloway.ac.uk/>.
- The Editors of Encyclopædia Britannica. “‘Abd al-Karīm Qāsim.” Encyclopædia Britannica. [Accessed November 2020]. <https://www.britannica.com/biography/Abd-al-Karim-Qasim>.
- The Editors of Encyclopædia Britannica. “Pan-Arabism.” Encyclopædia Britannica. [Accessed November 2020]. <https://www.britannica.com/topic/Pan-Arabism>

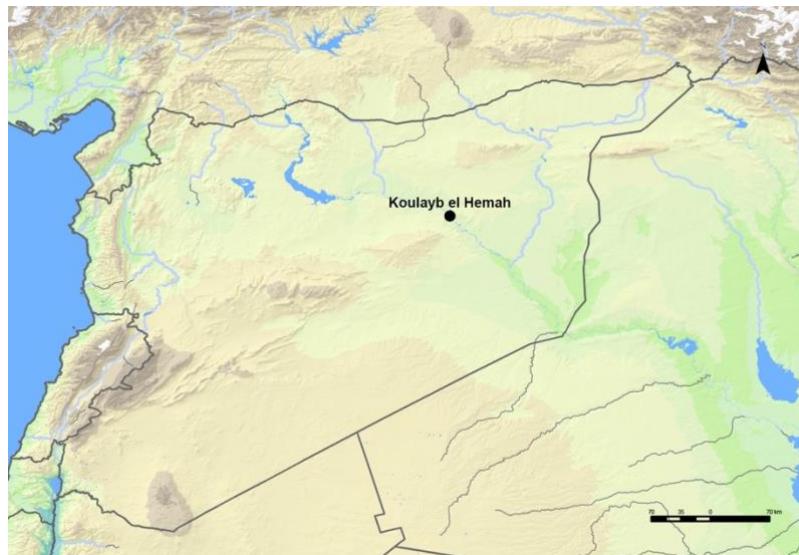
Note préliminaire des industries lithiques récoltées lors de la prospection du plateau de Koulaybel Hemah (Al Khanouka, région de Deir Ez-Zor)

Amjad Al Qadi

Post-doctorant à l'université de Genève et de Lyon2, Laboratoire d'archéologie préhistorique et anthropologie de l'université de Genève

Le plateau de Koulaybel Hemah se situe à 58 km au nord de Deir Ez-Zor, sur la rive ouest de l'Euphrate, à quelques centaines de mètres du site de Halabiye (Carte 1). La géologie de ce plateau peut se résumer brièvement à une coulée récente de basalte, du quaternaire, épaisse de 4 à 6 m. La coulée correspond au sommet du plateau et recouvre des marnes et des bancs de gypse¹.

¹ Lauffray 1983.



Carte 1. La situation du plateau de Koulayeb el Hemah au nord-est de la Syrie © Amjad Al Qadi

Le gypse de bonne qualité et de bonne tenue est utilisé comme pierre de taille pour les constructions. Le basalte accumulé sur la bordure du plateau se fracture naturellement par l'érosion des couches marneuses sous-jacentes.

Le plateau dont l'altitude est d'environ 125 m, est de forme allongée faisant 11 km de longueur en axe nord-sud, et 8 km en axe est-ouest (fig.1).



Fig. 1. Le plateau de Koulayeb el Hemah © Amjad Al Qadi

Les prospections menées par Michel Al-Maqdissi² sur ce plateau ont été effectuées sur plusieurs zones distinctes (fig.2), une stratégie adaptée à la nature des différentes zones prospectée.

² DGAM, Damas.

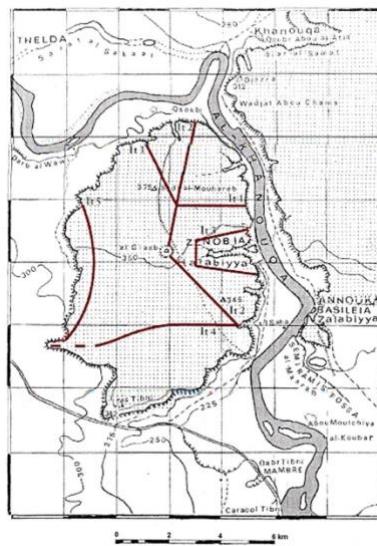


Fig. 2. Les zones prospectées en rouge © Al-Maqdissi³

Ces zones couvrent les espaces qui entourent le site de Halabiye et celles qui se prolongent à l'intérieur du plateau. Les prospections sont donc encore limitées, mais seront amenées à se développer dans le futur afin de couvrir l'ensemble du potentiel archéologique du plateau⁴.

Les collections

Les collections de matériel lithique proviennent de ramassage de surface du site n° 13, divisé en plusieurs stations. Le nombre total des pièces ramassées est de 755. Nous présentons ici un ensemble d'observations préliminaires auxquelles fera suite une étude plus détaillée. Notre objectif est de proposer une première évaluation des aspects culturels et technologiques du matériel ramassé. Sur les 755 pièces, peu sont d'emblée identifiables, et appartiennent souvent au Paléolithique. Des pièces appartenant au paléolithique moyen ont cependant été clairement identifiées. Une partie du matériel semble plus tardive, pouvant appartenir au Néolithique et ou aux périodes postérieures, mais les éléments ne sont pas suffisants pour permettre une identification plus précise.

Nous allons nous focaliser sur les pièces directement identifiables issues de ce ramassage de surface. La majeure partie du matériel ramassé nécessitant une étude approfondie pour une identification.

Le paléolithique a été identifié au sein de la collection lithique. Les éléments les plus anciens semblent appartenir au Paléolithique moyen précoce (Yabroudien) qui pourrait être daté aux alentours de -350.000 années⁵.

³ Dessiné sur une carte d'après Al-Maqdissi *et al.*, 2011

⁴ Al-Maqdissi *et al.*, 2011.

⁵ Al Qadi 2011.

Il se présente clairement dans la collection un débitage Levallois représentant le Paléolithique moyen récent, daté dans la région de El Kowm en Syrie centrale à - 140.000 années⁶.

Nous avons remarqué la rareté des nucléus au sein du matériel ramassé. Il est encore à noter que les supports non corticaux sont inférieurs aux supports corticaux.

Matière première

A l'échelle régionale, dans la vallée du Moyen-Euphrate, les matières premières lithiques qui ont été exploités par les populations préhistoriques, sont le silex, les chailles et la calcédoine. Le silex est la matière la plus abondante et la plus exploitée. Il se présente soit, sous forme de galets roulés tout au long du fleuve et dans les anciennes terrasses de la vallée. Il a alors une gamme de couleurs extrêmement variées allant de tons clairs à des couleurs sombres et noires. Soit encore, on trouve des rognons éocènes de qualité très fine de dimension très variés et de couleurs marron. Le matériel lithique du plateau de Koulayb el Hemah est majoritairement composé de silex de bonne qualité (fig.3, nr 1). Quelques pièces de l'assemblage sont en calcédoine qui existe également sous forme de galets roulés (fig.3, nr 2). Les surfaces naturelles visibles sur les nucléus, les éclats à dos corticaux ou les enlèvements de mise en forme, montrent l'exploitation de plaquettes et de rognons. L'aspect extérieur des silex ne montre pas d'altération du par exemple à des coups de charrue.



Fig. 3. 1. Silex sur galet roulé, 2. Calcédoine sur galet roulé © Amjad Al Qadi

La grande majorité du matériel lithique aussi porte une patine. Elle est souvent marron, orangeâtres et claire. Une patine noirâtre est également présente sur quelques pièces. La patine n'empêche pas l'identification de la matière première.

⁶ Le Tensorer 2009.

Aspects technologiques

Parmi les industries identifiées au sein de cette collection, certaines pièces rappellent le Yabroudien. Il s'agit notamment d'un racloir simple épais (fig.4, n° 1), avec talon large et lisse, typique des industries yabroudien. Il s'y ajoute un nucléus à « tendance yabroudienne » sur galet, fortement exploité (fig.4, n° 2). Il est de morphologie subtriangulaire, à deux surfaces sécantes et subparallèle.

Nous avons aussi une partie proximale d'un support épais à talon lisse qui ressemble fortement à un éclat yabroudien sans pour autant pouvoir l'affirmer.

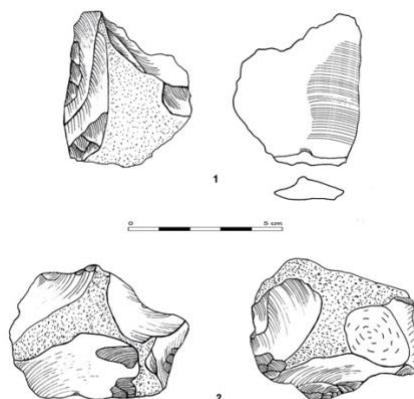


Fig. 4. 1. Racloir simple sur support épais, 2. Nucléus à « tendance » yabroudienne
© Dessiné par Amjad Al Qadi

Le moustérien correspond à des éclats Levallois à talon en chapeau de gendarme et dièdre (fig.5).



Fig. 5. 1–3. Eclats Levallois © Amjad Al Qadi

Des nucléus Levallois bien exploités sont également présents (5). Ils sont sur galets, et montre une exploitation à un éclat préférentiel (fig.6).

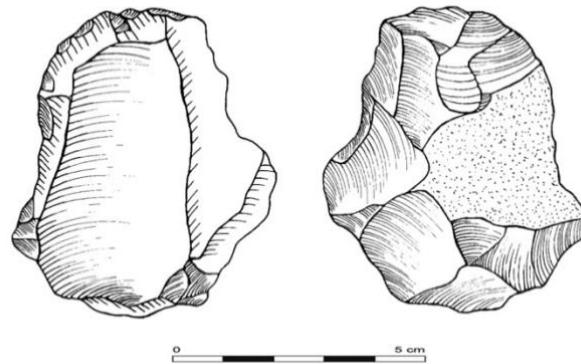


Fig.6. Nucléus Levallois à éclat préférentielle © Dessiné par Amjad Al Qadi

On note aussi la présence de fragments d'éclat Levallois, de denticulés, et d'une encoche sur éclat (fig.7).

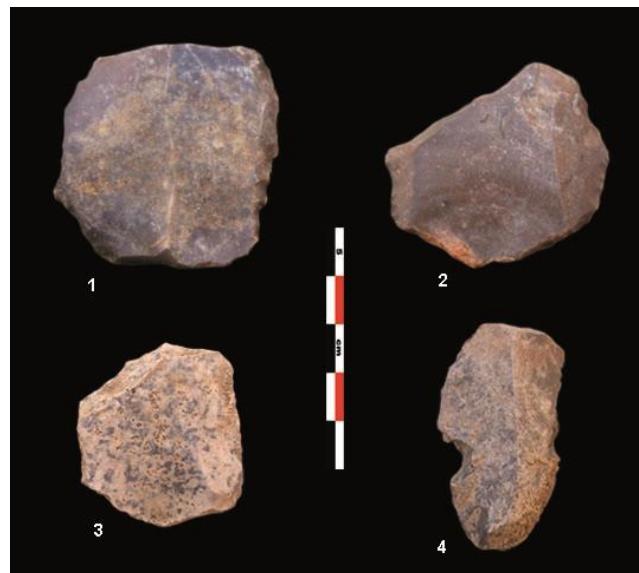


Fig.7 1–3. Fragments d'éclats Levallois, 4. Encoche sur un fragment d'éclat
© Amjad Al Qadi

Nous observons au sein du matériel des nucléus et des éclats à débitage laminaires. La morphologie des enlèvements rappelle des produits laminaires courant au Paléolithique supérieur, mais nous restons prudent par rapport à l'attribution culturelle de ce débitage qui pourrait aussi appartenir au néolithique. En absence de lames diagnostiques du Paléolithique supérieur ou du Néolithique précéramique, l'identification de ce débitage reste difficile.

Indications géographiques des cultures identifiées

La probable présence du Yabroudien sur ce plateau serait le premier indice de la présence de cette culture dans la vallée du Moyen-Euphrate. Etant une culture locale, limitée au territoire levantin, le Yabroudien est présent dans plusieurs zones de Syrie. A part le site éponyme de Yabroud dans la région de Kalamoon, la culture yabroudienne se trouve dans la région d'El Kowm en Syrie centrale⁷, la région de Maloula⁸, dans la région d'Afrin sur le site de Dederiyeh⁹, dans la région de Palmyre et dans le Bal'as¹⁰. La présence de cette culture dans la zone mésopotamienne peut montrer que cette culture peut être présente au-delà de la zone levantine. Le terme de culture locale appliquée au Yabroudien est donc à l'évidence à nuancer en fonction de l'état de la recherche dans ce domaine et de la rareté des prospections systématiques le concernant.

La présence du Moustérien sur le plateau de Koulaybel Hemah apporte également des nouvelles indications géographiques, le Paléolithique moyen étant peu connu dans la vallée du Moyen-Euphrate. Contrairement à la Syrie centrale, la région de Kalamoon, la vallée de l'Oronte, ou la côte, la vallée du Moyen-Euphrate ne possède que très peu de stations moustériennes. Seul le site Abou Chahri¹¹, à quelques km au nord-ouest du plateau de Koulayb el Hemah, présente un Moustérien typique. Par contre, l'Acheuléen est présent dans la vallée du Moyen-Euphrate. Les plus proche du plateau de Halabiye sont ; Maadan¹² à 14 km au nord-ouest, et Ain Abu Jemaa¹³, à trentaine de km au sud. Le site moustérien d'Abu Chahri, et les sites acheuléens de Maadan et d'Ain Abu Jemaa ont été identifiés lors de deux prospections effectuées par les chercheurs français de la RCP438 en 1978 et 1979. Ensuite, des recherches géopréhistoriques ont été suivies à partir du 1980 par les membres de la même équipe¹⁴.

Conclusion

Notre étude se limite à une première évaluation du matériel ramassé lors de la campagne de prospection du plateau de Koulaybel Hemah. Le matériel lithique reconnu, issu du ramassage de surface, a livré des artefacts appartenant au Paléolithique moyen précoce et récent.

La rareté des nucléus et le petit nombre de supports corticaux démontrent l'absence de débitage sur place. Ces éléments nous ont amenés à envisager une introduction sur le site de blocs préalablement décortiqués, voire déjà débités. Cela nous donne aussi l'impression que les vestiges lithiques sur le plateau pourraient appartenir des haltes provisoires.

⁷ Copeland et Hours, 1983.

⁸ Conard *et al* 2004.

⁹ Nishiaki *et al* 2011.

¹⁰ Al Qadi 2011.

¹¹ Abu Chahri est une station moustérienne, située à 6 km à l'ouest du plateau de Koulaybel Hemah (Besançon et Sanlaville 1984).

¹² Maadan est une station d'Acheuléen moyen, située à 14 km au nord ouest du centre du plateau de Koulaybel Hemah (Copeland 2004).

¹³ Ain Abu Jemaa est station d'Acheuléen supérieur, située à une trentaine de km au sud est du centre du plateau de Koulaybel Hemah (Copeland 2004).

¹⁴ Copeland 2004.

L'identification du Yabroudien dans la vallée du Moyen-Euphrate apporte une nouvelle indication sur la diffusion du Paléolithique moyen précoce en Syrie et au Proche-Orient. La présence du Yabroudien au nord-est de la Syrie incite à explorer cette zone qui relie la Syrie avec la Mésopotamie et l'Asie Mineure. Cette découverte incite à penser que la diffusion du Yabroudien peut dépasser le territoire levantin pour atteindre d'autres zones au Proche-Orient. Ce qui laisserait à penser que le Yabroudien, loin d'être une culture local est de fait une culture au minimum, à caractères régionale.

La mise en évidence d'un nouveau site moustérien, indique que le Paléolithique moyen la vallée du Moyen-Euphrate peut être aussi riche que le Paléolithique inférieur.

Ces nouvelles données justifient la poursuite des prospections dans cette région et ses environs. Elles permettront de compléter les zones de répartition de cultures préhistoriques parfois encore mal connu.

Bibliographie

- Al-Maqdissi, M., Antoine Souleiman, Fadia Abou Sekeh, and Eva Eshak. 2011. *Rapport sur la région de l'engloutissement du barrage de Halabieh sur le plateau de Koulaybel Hemah (Al Khanouka) dans le Moyen Euphrate*. Syrie : Direction générale des Antiquités et des Musées de Syrie. Département de Deir Ez-Zor.
- Al Qadi, Amjad. 2011. "Le Yabroudien en Syrie : état de la question et enjeux de la recherche." In *The Lower and Middle Palaeolithic in the Middle East and Neighbouring Regions*, edited by Jean-Marie Le Tensorer, Reto Jagher, and Marcel Otte, 77-84. Liège: Université de Liège.
- Besançon, Jacques, and Paul Sanlaville. 1984. "Terrasses fluviatiles au Proche-Orient." *Bulletin de l'Association française pour l'étude du quaternaire* 21, (1): 186-191.
- Conard, N., Andrew Kandel, A. E. Dondonov, and Mohammed Al Masri. 2004. "Middle Paleolithic Settlement in *The Ma'Aloula Region of the Damascus Province, Syria*." In *Settlement Dynamics of the Middle Paleolithic and Middle Stone Age*, Volume II. Edited by Nicholas Conrad, 65-87, Tübingen: Kerns Verlag,
- Copeland, Lorraine. 2004. "The Palaeolithic of the Euphrates Valley in Syria." In *From the River to the Sea: The Palaeolithic and the Neolithic on the Euphrates and the Northern Levant. Studies in honour of Lorraine Copeland*, edited by Olivier Aurenche, Marie Le Mièvre and Paul Sanlaville, 19-114. Oxford: Archaeopress.
- Copeland, Lorraine, and Francis Hours. 1983. "Le Yabroudien d'El Kowm et sa place dans le Paléolithique du Levant." *Paléorient* 9, (1): 21-37.
- Lauffray, J. 1983. *Halabiye-Zénobia, Place forte du Limes Oriental de la Haute Mésopotamie au VI^e siècle. Tome I : Les duchés frontaliers de Mésopotamie et les fortifications de Zénobia*. Paris: P. Geuthner.
- Le Tensorer, Jean-Marie. 2009. "Le Paléolithique ancien de Syrie et l'importance du Golan comme voie de passage lors de l'expansion des premiers hommes hors d'Afrique." In *The International Colloquium History and Antiquities of Al-Golan 2007-2008*, edited by Ammar Abdel Rahman, 37-56. Damascus: Press of the Ministry of Culture.
- Nishiaki, Yoshihiro, Youssef Kanjo, Muhsen Sultan, and Takeru Akazawa. 2011. "Recent progress in Lower and Middle Palaeolithic research at Dederiyeh cave, northwest Syria." In *The Lower and Middle Palaeolithic in the Middle East and Neighbouring Regions*, edited by Jean-Marie Le Tensorer, Reto Jagher, and Marcel Otte, 67-76. Liège: Université de Liège.

Zalabiye on the Euphrates: The Historical Evidence and the 2010 Archaeological Discoveries

Emma Loosley Leeming

Classics, Ancient History, Religion and Theology (CAHRT), University of Exeter

Joshua Bryant

University of Exeter

1. Introduction

In 2010 the Syro-British Mission to Zalabiye was founded at the request of the Directorate General of Antiquities and Museums (DGAM) in Damascus to conduct a salvage excavation of the citadel of Zalabiye on the east bank of the Euphrates. The fortress stands upstream of Deir Ez Zor and across the river from the much larger and more famous site of Halabiye, which has long been the focus of a Syro-French Mission. The unstable nature of the cliff on which the castle stands meant that a proposed hydro-electric dam downstream of the site seriously threatened the survival of the remaining archaeology at this location and, since Zalabiye has never been excavated, it was important to record as much information as possible before the data was lost for good.

Zalabiye has been severely damaged over a period of centuries as the meander of the river has shifted eastwards as it snakes through the Khanuqa gap, and this has undermined the cliff on which the monument stands; to the extent that today only the eastern sector of the fortress remains. It is therefore difficult to be certain of the original size of the enclosure. The rate of erosion is difficult to gauge precisely, but a photograph taken by Gertude Bell in March 1909 indicates that the southern section of wall has changed little in the intervening hundred years, although her description does suggest substantial changes in other respects (see below). This may be a by-product of the late twentieth century/early twenty first century drought in Syria as it is clear that the site is most at risk when the Euphrates swells due to seasonal rainfall.

The first field season was conducted for a month spanning late July until late August in 2010. During this period the priorities were to open three trenches and establish a *terminus ante quem* for the occupation of the citadel as well as to attempt an understanding as to why the site fell into disuse. This approach was taken because Zalabiye was/is located in a heavily militarised zone and field-walking and survey outside the castle walls were not

permitted. Therefore, a strategy was formulated that concentrated on the interior, with a view to conducting a full survey of the standing architecture from the inside in the second season. Given that this was a salvage excavation, the ultimate aim was to excavate as much of the site as possible because the projected accelerated erosion of the citadel meant that there would be no future opportunity for Zalabiyyeh to be revisited by scholars and ours would be the only comprehensive record of the castle.

The mission was suspended in 2011 as a result of the unrest in Syria. As at the time of writing (February 2014) there is still no indication when we will be able to return, this article is intended as a comprehensive account of the work carried out to date, both in the field and by consulting with experts in the UK, and it is to be hoped that it will enable us to pick up our research where we left off should we eventually be able to return to Zalabiyyeh.

2. Historical Overview of Zalabiyyeh

2.1. Primary sources

Tracing Zalabiyyeh through the historical sources is complicated due to the fact that the site is referred to by a variety of names in a relatively short window of time. This suggests that the citadel was constructed and used for a limited timespan; although we have some ideas about the date occupation ceased (see below), the date that human occupation commenced at the site remains somewhat mysterious.

The first mention of buildings at this place in the written sources appears to be a reference in Isidore of Charax' first century BCE/CE work on the Roman-Parthian stations along the Antioch-India trade route. The link is by no means certain, but Isidore talks of a "royal place" which he designates with the word *Basileia*.¹ In turn *Basileia*, as the name of a settlement, has been used in conjunction with the toponym *Annoucas*; we also know that *Annoucas* is the older name for Zalabiyyeh in the same way that Halabiyyeh was called Zenobia. Procopius is clear that *Annoucas* benefitted from the largesse of Justinian:

Beyond Circesium is an ancient fort, *Annoucas* by name, whose wall, which he found a ruin, the Emperor Justinian rebuilt in such a magnificent style that thereafter it took second place in point of strength to no single one of those most notable cities.²

The fact that Zalabiyyeh was built at the narrowing of the Euphrates across from Halabiyyeh means that historically the sites are viewed as twin buttresses on the Romano-Byzantine frontier holding the line between the Sassanian and Byzantine Empires with the river acting as a physical barrier between the two sides. However, the evidence, both archaeological and textual, emphatically contradicts this simplistic view with Procopius recounting how Khosrau simply bypassed Halabiyyeh (Zenobia) in his campaign of 540:

¹ See section 2.2 below for an alternate translation and reading of the toponym.

² Procopius, *Buildings* II, 12.

Chosroes then came near to Zenobia, but upon learning that the place was not important and observing that the land was untenanted and destitute of all good things, he feared lest any time spent by him there would be wasted on an affair of no consequence and would be a hindrance to great undertakings, and he attempted to force the place to surrender. But meeting with no success, he hastened his march forward.³

It must be noted here that on an earlier campaign commanded by Azarethes, the Sassanians had bypassed the region altogether by taking the army to the north and moving south against an unsuspecting Mesopotamia (Procopius, *History of the Wars*, I. xiii. 1ff) so the whole idea that the Euphrates provided a formidable obstacle to invaders is misplaced. If further proof be needed, then it is to be found in the discovery that the Roman *limes* continues east of the Euphrates and was punctuated by a string of Romano-Byzantine settlements, like that at Al Kasra approximately 13 km downstream of Zalabiye. The growing field of Frontier Studies discussed by Elizabeth Key Fowden in her work on the cult of St. Sergius, indicates that we must dismiss the traditional view of relatively fixed frontiers and instead accept that sovereignty of the Syrian steppe and desert remained nominal in the Romano-Byzantine period. It is extremely likely that the real power in the region was held in the hands of tribal confederations and that the formal recognition of this situation in the early Islamic era was really an acceptance of the status quo rather than a paradigm shift in regional governance.

2.2. Twentieth century survey and interpretation of the sources

Zalabiye does not appear in later records, a situation that is explained by the archaeology (see below), but the one enigmatic element of the literary sources is the question of the foundation of Basileia/Annoucas/Zalabiye. So far no evidence has been discovered to suggest a Roman (or earlier) building at the site of the extant standing remains and this raises a number of possibilities; the first is that Isidore made a mistake in ascribing a building to this location or that he mistook the purpose of the building by calling it a palace, when it is more likely to have been a more modest military outpost. The second possibility is that this earlier complex was built further to the west and has been destroyed by the meandering of the Euphrates; if this is the case then the question can never be adequately solved as the evidence has been erased.

Finally, there is the possibility that a future excavation at Zalabiye could reveal evidence of a pre-Byzantine structure under the citadel showing a longer period of occupation. If Isidore was mistaken as to the function of the complex he recorded then the chances are that the whole building was subsumed by the fortress, but if it was a palace or a settlement

³ Procopius, *History of the Wars* II, 7.

that comprised more than merely a Roman watchtower, then outbuildings could have been present to the east of the current extant remains.

This final suggestion is the most intriguing and brings us to issues relating to the modern history of the site.

It is clear that there was a much wider-ranging settlement at Zalabiyyeh before and/or during the Byzantine and early Islamic occupation of the citadel. The earliest detailed consideration of the full extent of the site in the modern era comes from Gertrude Bell in her book *Amurath to Amurath* published in 1911. She discusses the remains in some depth, and it is worth quoting her at length:

Twenty minutes lower down [from Halabiyyeh], the Mesopotamian bank is crowned by the sister fortress of Zelebîyeh. It is a much less important building. The walls, set with rectangular towers, enclose three sides of an oblong court; the fourth side - that towards the river - must also have been walled, and it is probable that the castle approached more nearly to a square than at present appears, for the current has undermined the precipitous bank and the western part of the fortifications has fallen away. The masonry is of large blocks of stone, faced on the interior and on the exterior of the walls, while the core is mainly of rubble and mortar. There are six towers, including the corner bastions, in the length of the east wall, and between the two central towers is an arched gate. On the north and south sides there is now but one tower beyond the corner. Each tower contains a small rectangular chamber approached by an arched doorway. The court is covered with ruins, and on either side of the gate there is a deep arched recess. Under the north side of the castle hill there are the foundations of buildings in hewn stone, but the area of these ruins is not large.

The name Zelebîyeh carries with it the memory of an older title; in the heyday of Palmyrene prosperity a fortress called after Zenobia guarded the trade route from her capital into Persia, and all authorities are agreed that the fortress of Zenobia described by Procopius is identical with Halebîyeh. Procopius states further that Justinian, who rebuilt Zenobia and Circesium, refortified the next castle to Circesium, which he calls Annouca. The Arab geographers make mention of a small town, Khânûhah, midway between Karkîsiyâ (Circesium) and Rakkah, and the probable identity of Annouca and Khânûkah has already been observed by Moritz. But I think it likely that the flourishing mediaeval Arab town was situated not in the confined valley below Zelebîyeh but at Abu 'Atîk, where the ruin field is much larger. It may be that there was a yet older settlement at Abu 'Atîk, and that the stone foundations there belonged to the town of Annouca which stood at the head of the defile, while the castle of the same name guarded the lower end.⁴

This information from Bell's visit in 1909 tells us that not only were there clearly extant remains to the north of the citadel, precisely that area that is now occupied by concrete buildings of late twentieth century construction, but that structures were still clearly visible in the courtyard of the fortress at this time. Both these observations support the

⁴ Bell 1911, 67-68.

supposition that the castle and its hinterland suffered substantial natural erosion as well the encroachment of modern occupation throughout the twentieth century.

This unravelling of the twentieth century history of the site is aided by Poidebard's aerial images from the 1920s and 1930s that show obvious evidence of ancient occupation east and north of Zalabiye right down to the edge of the Euphrates. Of course, without excavation we cannot be sure of either the function or the date of these structures, although the buildings along the Euphrates almost certainly fulfilled functions relating to riverine trade and the levying of customs duties. In attempting to tie the sites he had surveyed to the Parthian stations, Poidebard linked Zalabiye to *Regia-Dianae fanum* and by logical extension of this Al Kasra was identified as Allan and As-Sinn as Beonan. This interpretation was refuted by Clark Hopkins as a case of distorting the data to fit it to the ancient literary sources, asserting that:

...it must be remembered that the walls at Zelebiyé are of the fifth century, that there is, as yet, no indication of previous occupation, and that much digging must be done both at Al Kasra and at As Sinn before we can assign either with certainty to the Parthians.⁵

A further consideration of the possible function of Zalabiye is found in Calvet and Geyer's work on ancient Syrian dams. They comment that toponym al-Khanouqa means "the strangler"⁶ and that this narrowing of the Euphrates made it an obvious place for a dam to be constructed. Although a canal linked to the dam is historically linked to Semiramis they did not propose an exact date for the construction of the dam and canal⁷ but they did consider the issue of how Isidore of Charax' information was to be understood. Their interpretation rests upon the premise that Basileia is a proper name rather than designating a 'royal place' and they translate the relevant passage as⁸:

...puis Basileia, sanctuaire d'Artémis, fondation de Darius, petite ville; c'est là que se trouve le canal de Sémiramis; l'Euphrate est barré par des pierres, afin que, une fois rétréci, il inonde la plaine; mais en été les bateaux y font naufrage.⁹

This reading of Isidore suggests that the archaeology photographed by Poidebard was an entire town, complete with an important temple and maritime facilities around the first century BCE/CE, but the later occupation of the site remains a mystery as only the walls of the citadel of Zalabiye are still extant. As Hopkins rightly observed, the mystery of the earliest occupation at the site can be clarified only by excavation and it is to be hoped that, in the event of a return to Zalabiye, permission will be granted to carry out a survey and test trenches to try and answer these questions.

⁵ Hopkins 1935, 162.

⁶ Calvet and Geyer 1992, 19.

⁷ Calvet and Geyer 1992, 24.

⁸ Charax *Stations*, 5.

⁹ Calvet and Geyer 1992, 20.

3. Summary of the Standing Architecture

The only standing remains at Zalabiye are stretches of the eastern and south walls, their associated defensive towers and a single gateway set into the eastern wall. Sections of the defences have been significantly damaged by, or lost completely to, the river Euphrates due to the river undercutting the site, which sits above an outer meander of the river where it flows more swiftly. This undercutting has destabilised the cliff and caused significant areas to collapse. The region has also been subjected to seismic activity over the centuries, no doubt exacerbating the likelihood of significant damage and collapse to both the defences and the interior structures at Zalabiye. The primary building materials of the defences are rectangular dressed stone blocks (ashlars) of local gypsum, which is somewhat soluble in water. This property of gypsum has not helped to preserve the walls and areas left exposed to the elements show significant degradation of the blocks caused by rainfall, while newly exposed areas show the ashlars in a much better condition. The combination of the local geography, geology and choice of building materials has done little to help preserve the fortress.

At the time of our expedition in 2010 the remains of eight towers were visible in total all of them along the east wall: all rectangular in plan and in varying states of preservation. It seems likely that when complete there would have been several additional towers on the sections of wall now lost to the river.

Those that remain vary in size with at least four larger towers and three smaller ones. The eighth tower is the most northerly one still partially extant; it is harder to discern the extent of this tower as it is in a very poor condition. Sadly, during the 2010 season due to the instability of the immediate area around this tower (which had experienced significant collapses into the river) and with our efforts concentrated on the excavation, we did not manage to get a good look at this tower's dimensions. The interiors of the towers are relatively similar to each other, being all rectangular or square in plan, with a single entrance from the interior of the fort. In the larger towers there is a vertical niche in each of the three outer walls to facilitate easy access to the arrow slits.

With our focus on excavating the interior of the fort (see below), a proper examination and documentation of the walls and towers was planned for subsequent seasons. As such a study would appear impossible at the time of writing, our understanding and interpretation of the walls has had to rely on the observations we made whilst there and the photographs that we took of the site. We believe the remains of the most northerly tower would have formed the most northern point of the defences along the east wall. While there is no visible evidence that the wall continued to run further north of this tower, it would appear that at this point the wall took a westward course toward the river cliff at ninety degrees to the east wall. At first glance there is no obvious evidence for the wall taking such a course as large sections of the area immediately west of the north tower have completely collapsed. However, looking up at the region to the west of the northern tower, left exposed by the collapse of the cliff, two large rectangular ashlar blocks of the same height lying at the same level as one another are revealed, pretty much horizontally on an east-west alignment

(Fig.1). We believe these two blocks to be the best possible remaining evidence for a northern wall at Zalabiye; how far this wall stretched is impossible to tell as we have no mechanism to gauge how far the cliff has eroded since antiquity.

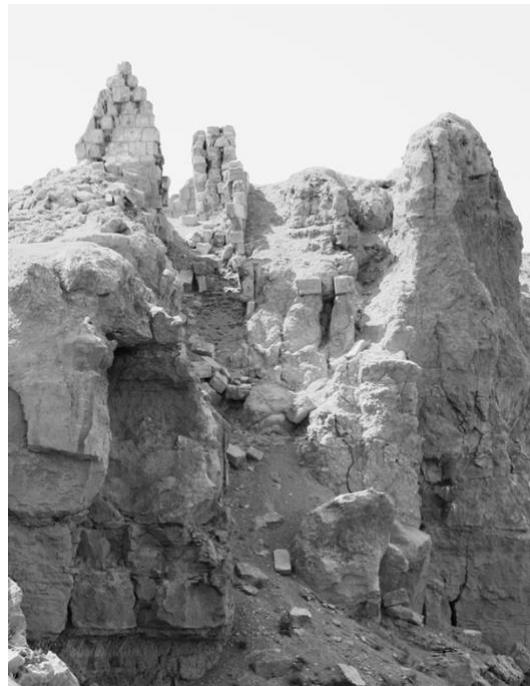


Fig. 1. Detail of construction technique of the northern wall
© Emma Loosley Leeming & Joshua Bryant

As noted above from Gertrude Bell's interpretation of the site, the plateau at Zalabiye would have had a complete circuit wall surrounding it.¹⁰ The riverbank and cliff, whilst a significant obstacle to assailants is, in several places, possible to scale with not too much difficulty; this was potentially the case when the fort was constructed. While there is no evidence of the western range of defences there must have been a wall on this side, otherwise the defensive capability of the fort would have been severely compromised. If the northern tower was a corner tower at a junction between the east wall and a north wall then logically one would expect it to have been among the larger towers on the site so as to more adequately protect this point, further work is required to confirm this, but this seems a probable conclusion.

There are the remains of a single gate situated towards the northern end of the eastern wall flanked by a large tower on either side. On the inner face of the gate, either side of it, there are clearly visible two recessed blind arches of the same proportions as the gate itself; less obvious however are two further such arches (outside of those flanking the gate), these arches are significantly lower than the others and as a result are almost completely buried (Fig.2). Originally, we had assumed that the two blind arches either side of the central

¹⁰ Bell 1911, 67.

entrance had been additional portals and had been blocked at a later date. However, it soon became clear that these arches behind the entrance are actually supports for flights of steps leading up to the battlements. Identical examples of such arched steps in a comparable late antique Byzantine fortification can be found on the inner faces of the defences at the cities of Resafa/Sergiopolis and Dara in Asia Minor (Fig.3).¹¹ At Zalabiyyeh the evidence of two further such staircases are visible on the most western end of the south wall and also just south of the large tower on the southern section of the east wall.



Fig. 2. Interior of only extant gate
© Emma Loosley Leeming & Joshua Bryant

The wall itself does not exceed c.1.5 metres in thickness; this suggests that it was unlikely to be exceptionally tall as this would cause it to be unstable. Other Byzantine fortifications can be drawn upon as potential indicators of the height of Zalabiyyeh's walls. At Dara the Justinianic additions atop the Anastasian defences are c.1.5 metres deep and the height of these defences has been put at c.8.5 metres.¹² The Anastasian phase at Dara was 4 metres thick and at least 10 metres tall, not including the battlements.¹³ The Anastasian Wall in Thrace varied in thickness between 3.3-3.5 metres. Based on comparisons with Resafa's walls which are 2.8-3.1 metres deep and 11.7 metres tall it was concluded that the Anastasian Wall being of similar thickness, it would likely have exceeded 10 metres in height.¹⁴ Whilst the walls at Zalabiyyeh could have been 10 metres tall or more we deem this highly unlikely; firstly, if the wall was this tall then it would have compromised its stability and therefore the strength of the wall and secondly, if the walls of far more important and better built fortifications barely exceeded 10 metres in height why would those of Zalabiyyeh been constructed any higher? An estimated height of no more than c.8.5 metres is preferred here as a likely height, in line with the Justinianic additions at Dara. However further

¹¹ Harrison 1984, 106.

¹² Whitby 1986, 753 and fig. 41.3.

¹³ Whitby 1986, 753 and 770.

¹⁴ Crow and Ricci 1997, 245, 252-253. Lawrence 1983, 199. Hof 2009, 815.

excavation and study at Zalabiye may give us a better idea of the walls likely height but such work will have to wait until a time that the work may recommence.



Fig. 3. Interior of northern gate at Resafa
© Emma Loosley Leeming & Joshua Bryant

3.1 Dating the defences and testing Procopius

In terms of dating the fortifications we see at Zalabiye, scholars have traditionally relied on, perhaps rather lazily, the single sentence concerning the site to be found in Procopius' *Buildings*. Procopius would have us believe that the defences of Zalabiye are the sole work of the Emperor Justinian. Though he does acknowledge the presence of a fortification on the site prior to the reign of Justinian and that it was in a state of ruin.¹⁵ He informs us that Justinian had it "rebuilt in such a magnificent style that... it took second place in point of strength to no single one of the most notable cities"¹⁶. By saying that Zalabiye was "rebuilt" suggests that the whole fort was constructed anew, and it has been taken for granted that the fortress we see today is the one built completely during Justinian's reign. However, Procopius's work must be taken with significant caution as the *Buildings* was a panegyric work intended to show Justinian in the best possible light. In recent years the reliability of the *Buildings* has come under increased scrutiny, Procopius seems to have been prone to exaggerating the dilapidation of sites that he credits Justinian with restoring or rebuilding, as well as exaggerating the works that Justinian actually undertook at these sites. Just some of the examples of the questionable level of Procopius' reliability include the fortifications of the cities of Dara, Resafa and Halabiye.¹⁷ In all three cities it has been shown that he was prone to exaggeration regarding either the state of disrepair of the sites prior to

¹⁵ Procopius, *Buildings* II, 12.

¹⁶ Procopius, *Buildings* II, 12.

¹⁷ Croke and Crow 1983, 153; Hof 2009; and Lauffray 1983.

Justinian's work, or to the extent of work carried out under Justinian - in the case of Resafa the evidence found in Procopius is potentially completely fabricated.¹⁸

Therefore, we believe Procopius' account of Zalabiyyeh is also highly questionable. This belief is based on the remains of the defences and the observations made above regarding the masonry techniques visible; it is clear that the defences show at least two very distinctive techniques of wall building. The curtain wall, the gate, the southern tower of the gate, the remains of the most northerly tower and all the small towers have been built using walls composed of a mixed rubble and cement core with ashlar outer faces (Fig.4).



Fig. 4. Cross-section of eastern wall
 © Emma Loosley Leeming & Joshua Bryant

This is not an unusual wall building technique and had been favoured in the Western Roman Empire as well as being utilised by architects and masons in the early centuries of the Byzantine Empire.¹⁹ However, it would appear that Byzantine builders and engineers were unable to replicate the West Roman cement used in the core which, once dry, was supposed to be very hard, strong and stable enough to stand without outer the ashlar facing.²⁰ The Byzantine cement by comparison was apparently inferior and it was only the facing that held up the wall and gave it its strength.²¹ Once this outer skin was damaged the

¹⁸ Hof 2009.

¹⁹ Mango 1986, 10.

²⁰ *Ibidem*.

²¹ Mango 1986, 9-10. Hof 2009, 819.

rubble core and the rest of the wall lost its cohesion and became increasingly unstable and prone to collapse.²²

The remaining large towers are built differently; the walls of these towers are made up of smaller and more regularly cut ashlar throughout (Fig.5). The towers built in this manner are in significantly better condition than those built using the rubble and concrete core. This suggests that this type of construction was the more stable and sturdier of the two. It was certainly the more expensive of the two to build due to the need for more ashlars, which required more labour to fashion and transport the blocks. Based on Procopius' account one might assume that the rubble core phase which makes up the majority of the defences at Zalabiye is attributable to Justinian if he had "rebuilt" it and that the solid ashlar phase was a later repair. However, there are many factors that actually seem to suggest that it was the ashlar phase that is most likely to have been the work of Justinian.



Fig. 5. Ashlar-built tower on eastern wall
© Emma Loosley Leeming & Joshua Bryant

Archaeologists at Zalabiye's sister site, Halabiye, were faced with a similar problem as Procopius claimed that Justinian found Halabiye as a ruin and completely rebuilt it, as at Zalabiye.²³ However, he then went on to say that only the north wall was rebuilt.²⁴ A thorough investigation of the city's defences led Lauffray to conclude that the north facing wall and its towers were indeed dateable to the reign of Justinian (confirming Procopius'

²² Hof 2009, 819-820.

²³ Procopius *Buildings* II, 11.

²⁴ Procopius *Buildings* II, 19.

assertion) and that the southern defences and most of the eastern wall were built earlier.²⁵ It is the difference in wall building techniques between the northern phase and the southern and eastern phases at Halabiye that is of interest to us regarding the defences at Zalabiye; the walls of the Justinianic phase of Halabiye are built using the same technique found in the some of the larger Zalabiye towers, being wholly constructed of regular cut ashlars. By comparison, the southern and eastern phases of Halabiye, which Lauffray deemed to predate Justinian,²⁶ were built using the ashlar faced, rubble and concrete core method seen in the majority of the defences at Zalabiye.

Due to the quality and cost that would have gone into building the solid ashlar phase at Zalabiye it also seems very likely that this expenditure cannot reasonably be attributed to any of Justinian's successors. This situation seems likely because Justinian, through his many and often lengthy wars, as well as his extensive building programmes, had completely depleted the treasury making it extremely unlikely that any of his successors would have committed scarce resources to the costly maintenance of a very minor and largely ineffective fortification.²⁷

During the 2010 excavation we found evidence that the site was occupied from the late fifth/early sixth century for a period of no more than 250 years and was abandoned at some point in the Umayyad or possibly very early Abbasid period (see below).²⁸ While it is possible that the solid ashlar phase at Zalabiye could have been due to repairs made in the early Islamic period, logic and the evidence from within Zalabiye makes this seem unlikely. The Islamic buildings found within the perimeter of the fortress seem relatively basic and those excavated so far have all been built from irregular chunks of local basalt and spolia from earlier buildings. If the early Islamic occupiers of the fort did carry out repairs one would expect these repairs to be similar in technique to those used on the interior buildings; however, the high quality and cost of the repairs make it unlikely that these later occupiers could have afforded such work.

When Zalabiye became part of the *Dar al-Islam* its previously limited strategic value became even more diminished as it now lay in the centre of a vast empire and was no necessary as part of a defence for a vulnerable frontier. It therefore would also seem incongruous that the Islamic rulers of Zalabiye would have gone to the effort of carrying out expensive high-quality repairs on a fort of little strategic value to them.

Regarding the date of the main phase of defences at Zalabiye, we hypothesise that there is some evidence for a potential candidate to be credited with their construction. As mentioned earlier, the main phase at Zalabiye bears a remarkable similarity, in terms of masonry, to the southern and eastern defence of Halabiye. Lauffray suggested that this

²⁵ Lauffray, 1983, 148.

²⁶ Lauffray, 1983, 34 and 148.

²⁷ Lawrence 1983, 200.

²⁸ Loosley 2011, 266.

phase of the town was probably built during the reign of the emperor Anastasius 491-518 CE.²⁹ Two major fortifications attributed to Anastasius, the primary phase of fortifications of the fortress of Dara and the eponymous Anastasian wall, both found in modern day Turkey, were constructed with ashlar faces around rubble and concrete cored walls.³⁰ This is by no means irrefutable evidence of Anastasius' potential role at Zalabiye but is merely a suggestion. If Justinian needed to rebuild significant sections of the Anastasian defences at Halabiye it would not seem ridiculous to suggest that Zalabiye would have required some work as well and being in relatively close proximity to the works being carried out at Halabiye it would have made sense to repair it at the same time. So far, no material predating the very late 5th/early 6th century has been recovered from the site.³¹ While this could support an Anastasian date for the primary phase of the fort it is by no means conclusive proof. With other ancient sources suggesting a much earlier occupation of the site there is potential for earlier material to be uncovered that could push back the date of the primary phase of occupation and/or construction.

Procopius' assertion that Justinian's work at Zalabiye meant the site took "second place in point of strength to no single one of those most notable cities"³² seems to be quite an exaggeration based on the remaining evidence. The potential instability of the primary phase of defences mentioned above and the relative thinness of the walls when compared to other fortifications of the period do not support Procopius' claim regarding the site's defensive capabilities. While the defences do sit atop a fairly steep hill, this slope is not very tall and would have been of little hindrance to a determined and well-equipped attacking force. The site does benefit from backing onto the river, making an attack from the west very tricky, but this means little if any of the other walls were breached. At Dura Europos, which also backed onto the river, the land walls were breached leading to the loss of the city. Therefore, it would appear that not only does Procopius' account of Zalabiye seem to exaggerate the level to which Justinian rebuilt the fortress, it also seems that he exaggerated the defensive capabilities of a fort that was clearly only repaired by Justinian rather than rebuilt. Significant further study is required regarding the standing remains at Zalabiye in order to understand them fully and it is to be hoped that we will be able to return at some point and continue this process.

4. Results of the 2010 Season of Excavation

4.1. The excavation strategy for the first season

Given the limitations on surveying mentioned above, it was decided that the work would commence with the opening of three exploratory trenches in the first instance with an initial aim to try and establish a *terminus post quem* for the occupation of the site. The plan

²⁹ Lauffray 1983, 34. Hof 2009, 819.

³⁰ Kinnier 1818, 440. Crow and Ricci 1997, 245.

³¹ Loosley 2011, 266.

³² Procopius, *Buildings* II, 12.

had been to excavate in the vicinity of the main entrance to the fortress in order to try and ascertain when the two side arches on either side of the central gate were closed³³, but a geological team conducting tests ahead of the dam construction had drilled a large crater in this region that reached a depth in excess of five metres. Due to the sandy, silty soil of the cliff this rendered that area of the site unstable and so a new strategy was formulated; this entailed opening three trenches across the site, each of them chosen for a particular research question and because all three had clear evidence of substantial basalt walls at the surface level.

Trench 1 was to the south of the site and close to the wall of the fortress in order to explore whether the site was developed right up to the fortifications and, if so, what the implications of this were for the defence of the citadel. Trench 2 was also towards the southern end of the site but was north and west of trench 1 and nearer to the Euphrates having been chosen as a possible site for the location of central administrative buildings. Finally, trench 3 was opened to the north against a substantial rise in the landscape in order to explore if this feature was natural or manmade and whether or not it served a particular defensive function within the castle. The final constraints on this work were that the unstable nature of the cliff meant that it was too dangerous to excavate within 2-3 metres of the cliff edge and, in addition, various sectors of the site had been damaged by antiquities thieves. Although we endeavoured to avoid the areas disturbed by looters, trench 2 did overlap with a thief's excavations on its north edge as the trench was expanded.

The stratigraphy was remarkably consistent throughout the site and, with the exception of one much later Islamic glazed ceramic fragment found on the surface south of the castle walls by a local worker, all finds were Byzantine to Umayyad in date leading to the supposition that we were dealing with a C5th/C6th – mid C8th CE window with only two phases of occupation (Byzantine and early Islamic) before the site was abandoned. The excavations in trenches 1 and 2 found evidence of the Umayyad era, whereas trench 3 yielded a higher volume of Byzantine material. This means that the northern sector around trench 3 may possibly have fallen out of popular use in the later phase at the site, but without further excavation we cannot be sure as to the extent of Byzantine era activity in the more southerly zone.

³³ See above why we discounted this interpretation.

4.2 The southern sector

Trench 1 was located in the south-eastern part of the site and quickly yielded a remarkably complex arrangements of walls and gypsum pavements. It was the smallest of the three trenches and was finally expanded to an area of 7x8 metres in all (Fig.6).

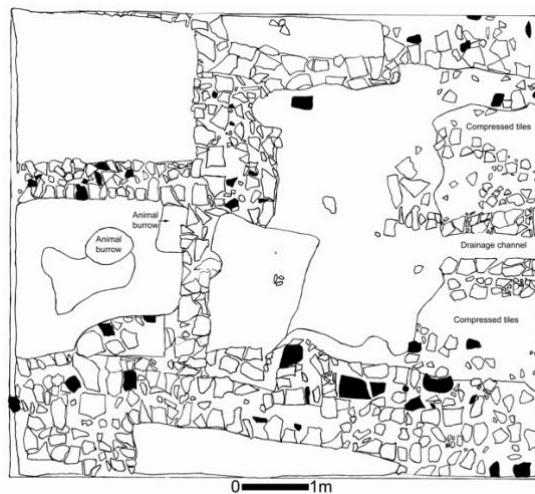


Fig. 6. Plan of trench 1 facing north
© Drawing by Emma Loosley Leeming & Joshua Bryant

To the east of the trench, abutting the citadel wall, was an open area paved in a mixture of gypsum tiles, gypsum, and pebble pavements and, in one case, a polished gypsum threshold. This was bisected by a drainage channel running east-west across the first half of a possible courtyard. This area was surrounded on the north, west and south sides by walls constructed of a basalt-rubble technique and on the south side the wall had the polished gypsum threshold mentioned above. To the west of the trench there were two small chambers with gypsum and pebble-plastered walls and to the north and south of the trench were two more partially exposed rooms. All these rooms possessed extensive evidence of burning and large amounts of charcoal were present. The finds from the trench suggested an Umayyad period occupation (Fig.7).



Fig. 7. Trench 1 looking east.
© Emma Loosley Leeming & Joshua Bryant

Trench 2 was located to the north and west of trench 1 and measured 10x10m. It revealed two large chambers on the north side of the trench with south facing entrances leading onto a corridor/small road. There were also two chambers (partially excavated) on the S side of the corridor. The corridor was mainly covered with a gypsum and pebble rough flooring and had two *tannours*³⁴ at the western edge of the trench (Fig.8).

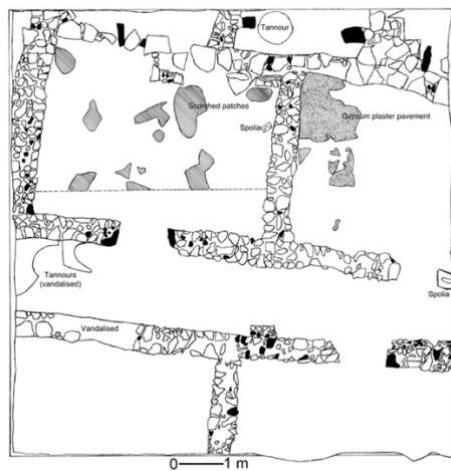


Fig. 8. Plan of trench 2 facing north
© Drawing by Emma Loosley Leeming and Joshua Bryant

³⁴ A *tannour* is a form of clay oven of a type still in use in the region today.

Of the two southern chambers, that further to the west yielded many finds, including a Byzantine bronze coin and a lot of bone, but the eastern chamber was empty except for a small patch of burnt brick. The eastern chamber and both chambers in the north of the trench had extensive evidence of burning throughout one particular context. The northwest chamber had a brick and stone threshold in its northeast corner, with some evidence of gypsum plaster around it. Behind this at the north end of the trench was a small chamber with a third *tannour*. The easternmost chamber had been partially paved with a fine gypsum and lime plaster and was bisected east-west by a gap that had raised gypsum on either side suggesting that it was perhaps following the path of a former water channel. This plaster appeared to have been truncated in antiquity and is now limited to the northwest quadrant of the chamber.

Therefore, in summary, this trench appeared to show two chambers north and two chambers south of a corridor running east-west and there is ample evidence of food preparation in this area, particularly around the two *tannours* in the corridor. The occupation appeared to have ended with an incidence of burning in the Umayyad era (see below for more discussion of this) as no finds were more recent than this period and the usage of Byzantine spolia in the walls suggested that we were dealing with an early Islamic phase. Finally, the only anomaly appeared to be the lack of usage of the chamber in the southeast corner of the trench, which appeared to be sterile and required further investigation (Fig.9).



Fig. 9. Trench 2 looking north.
© Emma Loosley Leeming and Joshua Bryant

4.3 The northern sector

The trench opened in the north of the site was under the direction of personnel from the Directorate General of Antiquities and Museums (DGAM)³⁵ and, as mentioned above, it was opened in an attempt to understand the occupation of a natural rise in the landscape in this sector of the castle. Trench 3 was located south and west of the main gate and was expanded to an area covering 10x8 metres over the course of the excavation.

The trench clearly showed two chambers leading off of a raised lane to the south of the excavated area. The exterior lane was paved in the pebble and gypsum plaster mix observed in the other trenches and both rooms were two steps down from the road, suggesting that the buildings in this area of the site were terraced into the natural contours of the cliff. The western chamber had a test pit excavated on its eastern side, which confirmed that this is the only occupation level at this point in the site. The eastern room had a *tannour*, which was perfectly preserved, unlike the partial survival of the three *tannours* in trench 2, but this was sadly vandalised overnight during a break-in to the site. There was also clear evidence of food preparation and this area also had widespread charcoal and burnt inclusions as with the other trenches (Fig.10).



Fig. 10. Trench 3 looking east.
© Emma Loosley Leeming and Joshua Bryant

The main difference in this region was that the majority of finds were Byzantine rather than Umayyad and suggested that this was a Byzantine occupation phase, rather than an Umayyad level as was the case with the other two trenches. This hypothesis was supported by the lack of spolia and the fact that elements such as a Byzantine limestone water channel were still in situ.

³⁵ Mr Yaarob Abdullah was the head of the Syrian side of the mission.

4.4 Conclusions drawn from the 2010 season of excavation

By the end of the season, we had built a provisional picture of site usage. The evidence pointed to a window of occupation of around 200-250 years approximately from the end of the 5th/early 6th century to the mid-8th century CE. This hypothesis appeared to be supported by the results of the test pit in trench 3. Both sectors of excavation revealed dwellings compatible with barracks accommodation, which would fit in well with the usage of the site as a military outpost. This is also strengthened by the location of a secondary watchtower on the bank of the Euphrates directly north of the site.

Trench 3 gave evidence of Byzantine occupation as the finds from this area were overwhelmingly Byzantine with few Umayyad ceramics and all the walls of monumental construction with no evidence of spolia. On the other hand, trenches 1 and 2 produced mainly Umayyad material with some Byzantine artefacts – most notably a coin, a fragment of a gypsum mirror and some fragments of sigillata ware from North Africa. In addition, the varying pavement surfaces and the presence of well-dressed limestone blocks re-used in the cruder basalt walls, which in places show traces of gypsum and lime plastering, suggest an Umayyad phase of occupation.

4.4.1 Accident or design? Interpreting the evidence of fire

The widespread and significant presence of burning evidenced by the extensive charcoal inclusions and areas of burnt brick suggested that the site was abandoned due to a fire. The scattered burnt patches and distribution of scorched brick are consonant with a collapsing roof. We know that roofs in this region were constructed of bricks/tiles supported by wooden beams above stone or mud brick walls³⁶ and this scattered pattern of charcoal and burnt brick suggests that the roofs collapsed into the rooms leaving the walls largely unscathed, but nevertheless leading to the abandonment of the site.

It was unclear to the excavators whether this episode was the result of an accident, perhaps precipitated by an incident with one of the many *tannours* excavated, or a deliberate process of setting seats of fire in order to destroy the buildings. In order to understand this, a forensic archaeologist was consulted to analyse the pattern of scorch marks mapped through drawings and photographs and to advise on the spread of the burning.³⁷ The opinion of Karl Harrison, a forensic archaeologist and specialist in archaeological fires,

³⁶ The reconstruction of the Dura Europos synagogue in the National Museum of Damascus gives an impression of how the roof structure of the buildings at Zalabiye may have looked. Although built 300 years earlier than the earliest phase at Zalabiye, evidence suggests that vernacular building types in the region were extremely conservative and the lack of building materials other than several varieties of stone narrowed the options available.

³⁷ The authors would like to thank Dr Karl Harrison of Cranfield University for kindly viewing the evidence and offering an interpretation of what happened at Zalabiye. The hypothesis presented is based on his analysis of the data and we fully acknowledge his expertise in unravelling the mystery. It goes without saying that any errors in this interpretation are the fault of the authors.

was that there was not enough fuel for the fire to have spread as a result of chance. The relative scarcity of wood on the site and the prevalence of brick and tile as roofing material meant that, even with hot winds blowing across the Syrian steppe, a naturally occurring fire would have collapsed the roof downwards and extinguished the fire. This suggests a “sighting” episode where a series of fires was set deliberately to put the fortress out of use and prevent a return to the site; the evidence of the excavation so far strongly indicates that this action was successful and that the fires did mark the end of occupation at Zalabiye.

4.4.2 Evidence of trade

Across the site a number of fragments of *Terra Sigillata* were excavated suggesting trade with North Africa, although the rest of the ceramic evidence discovered appeared to be of more local origin.³⁸ In addition the excavation yielded a significant number of glass fragments of both clear and coloured varieties in different stages of preservation. Intriguingly there was also a type of black glass that was far more stable than the other varieties and did not appear to suffer unduly from flaking and iridescence.³⁹

The dry conditions and lack of humidity on site meant that a number of iron artefacts were discovered, including a perfectly preserved nail that was 9cm long. Most notable amongst the metal finds though, was a small and decorative copper buckle with a diameter of 2.5cm and punched with a pattern of five holes, and a bronze coin. Both these finds came from trench 2 and the coin was clearly labelled M with a cross above the letter. Therefore, it could be identified as a Byzantine 40 nummi coin, but the obverse was more corroded and obscured by soil. This meant that it was impossible to tell the reign of the emperor the coin was minted in until conservation was undertaken in the laboratories of the National Museum in Damascus.

Finally other notable finds included a fragment of an alabaster mirror and a small core of obsidian, which does not occur naturally anywhere in the region and so must have been carried to the site from a significant distance. Therefore, there was evidence that the inhabitants of Zalabiye had access to objects from all over the Byzantine Empire, with items from North Africa and, probably, Anatolia being found in conjunction with those manufactured in the local vicinity.

³⁸ Diagnostic ceramic fragments were recorded and stored at Deir Ez Zor Museum to await a future study season so the authors cannot comment in depth on ceramic typologies at Zalabiye in this article.

³⁹ It was envisaged that samples of these fragments would be taken in the 2011 season and analyzed by Professor Ian Freestone at the Institute of Archaeology, University College London. We remain hopeful that this analysis may be conducted at some time in the future.

5. Conclusion

After only one season there is only so much that we can infer from the data, not least because the current situation in Syria has prevented the export of glass and carbon samples that we hoped would enable us to elucidate the date of the site and shed light on possible trading partners with Zalabiye. Nevertheless, we have made significant progress in understanding when and why the fortress fell out of usage; the evidence thus far has also given a strong indication that it was almost certainly founded in the early Byzantine era, rather than being established on the site of a much earlier citadel.

The nature of the occupation still remains unclear as the chambers excavated in all three trenches suggest that they were small units utilised for primarily domestic functions. This is illustrated by the presence of tannours in trenches 2 and 3, with those in trench 2 still having charred chicken bones *in situ*, and all three trenches bearing some evidence of drainage channels. The significant question is whether or not this represents barracks accommodation reflecting a primarily military usage of the site or, as Liebeschuetz posits, a series of fortified settlements spread along the Syrian *limes* that provided a safer environment for civilians than living in unprotected villages that might be easily looted by either nomadic Arabs or the Persian army. Persuasive as this argument may be, it is difficult to come to any firm conclusion as to whether we are dealing with a military, civilian or indeed mixed site, until any administrative or civic buildings are located.

Finally, the evidence thus far strongly points to a deliberate firing of Zalabiye in the 8th century. Who carried out this act and why it was necessary are the two most intriguing questions raised during our excavation and it is to be hoped that at some point in the future there will be a chance to try and answer them.

Acknowledgements

The authors would like to thank the Directorate General of Antiquities and Museums (DGAM) in Damascus, in particular the Director of Excavations, Dr Michel al-Maqdissi, for kind permission to undertake this work and assistance in securing funding for the project. A thank you must also go to the regional officials of the DGAM in Deir Ez Zor, especially Mr Yaarob Abdullah, the leader of the Syrian side of the mission to Zalabiye. None of this work would have been possible without the generous financial support of the British Academy and the Osmane Aïdi Foundation in Damascus.

In the UK we would like to thank Dr Karl Harrison of Cranfield University for kindly taking the time to study the evidence of a fire at Zalabiye. His expert advice was indispensable and any errors made in interpreting this evidence rest entirely with the authors of this paper. Finally, thanks are due to Peter Leeming for his hard work preparing the illustrations for this article.

Bibliography

- Abdullah, Yaarob. 2011. "The Works of the Syrian Mission in the Byzantine City (Tell Al Kasra) in Five Seasons (2006-2010)." *Res Antiquitatis* 2: 269-285
- Bell, Gertrude. 1911. *Amurath to Amurath*. London: William Heinemann.
- Blétry, Sylvie and Valérie Serdon. 2004-2005. "Mission Franco-Syrienne à Halabiyé-Zalabiyyé." *Annales Archéologiques Arabes Syriennes* XLVII-XLVIII: 197-210
- Calvet, Yves, and Bernard Geyer. 1992. *Barrages Antiques de Syrie*. Paris: Maison de l'Orient.
- Charax, Isidore of. 1914. *Parthian Stations*. Translated by Wilfred Schoff. Philadelphia: The Commercial Museum.
- Croke, Brian, and James Crow. 1983. "Procopius on Dara." *Journal of Roman Studies* 73: 143-159.
- Crow, James, and Alessandra Ricci. 1997. "Investigating the hinterland of Constantinople: interim report on the Anastasian Long Wall." *Journal of Roman Archaeology* 10: 235-262.
- Fowden, Elizabeth Key. 1999. *The Barbarian Plain: Saint Sergius Between Rome and Iran*. Los Angeles: University of California Press.
- Golberg, Philippe. 2004-2005. "Expertise concernant la restauration du site de Halabiyé (Syrie), et confortement de l'église nord ouest." *Annales Archéologiques Arabes Syriennes* XLVII-XLVIII: 211-216.
- Harrison, M. 1984. "[Review of] Resafa: Die Stadtmauer von Resafa in Syrien by W. Karnapp." *The Classical Review* 34: 105-106.
- Hof, Catharine. 2009. "Masonry Techniques of the Early Sixth Century City Wall of Resafa, Syria." In *Proceedings of the Third International Congress on Construction History*, edited by Karl-Eugen Kurrer, Werner Lorenz and Volker Wetzk, 813-820. Berlin: NEUNPLUS1.
- Hopkins, Clark. 1935. "[Review of:] La trace de Rome dans le desert de Syrie: Le limes de Trajan a la conquête arabe. Recherches aériennes (1925-1932)." *American Journal of Archaeology* 39, (1): 161-162.
- Kinner, Sir John Macdonald. 1818. *Journey Through Asia Minor, Armenia and Koordistan in the years 1813 and 1814*. London: J. Murray.
- Lauffray, Jean. 1991. *Halabiyya-Zenobia place forte du limes oriental et la haute-mésopotamie au VIe siècle*, Volume. 2, Paris: Librairie orientaliste Paul Geuthner.
- Lauffray, Jean. 1983. *Halabiyya-Zenobia place forte du limes oriental et la haute-mésopotamie au VIe siècle*, Volume 1. Paris: Librairie orientaliste Paul Geuthner.
- Lawrence, Arnold W. 1983. "A Skeletal History of Byzantine Fortification." *The Annual of*

the British School at Athens 78: 171-227.

- Liebeschuetz, Wolfgang. 1977. "The Defences of Syria in the Sixth Century." In *Studien zu den Militärgrenzen Roms II; Vorträge des 10. Internationalen Limeskongresses in der Germania Inferior*, edited by Dorothea Haupt and Heinz Günter Horn, 487-499. Köln: Rheinland-Verlag.
- Loosley, Emma. 2011. "The Citadel of Zalabiyyeh on the Euphrates: Placing the site in its historical context and a summary of the first archaeological field season (2010)." *Res Antiquitatis* 2: 259-268.
- Mango, Cyril. 1986. *Byzantine Architecture*. London: Faber.
- Poidebard, Antoine. 1934. *La trace de Rome dans le désert de Syrie: Le limes de Trajan à la conquête arabe. Recherches aériennes (1925-1932)*. Paris: Paul Geuthner.
- Procopius. 1924. *Buildings*. Translated by Henry Bronson Dewing. Cambridge: Harvard University Press.
- Procopius. 1924. *History of the Wars*. Books I-II. Translated by Henry Bronson Dewing. Cambridge: Harvard University Press.
- Walmsley, Alan. 2007. *Early Islamic Syria: An Archaeological Assessment*, London: Duckworth, 2007.
- Whitby, Michael. 1986. "Procopius' Description of Dara." in *The Defence of the Roman and Byzantine East*, edited by Phillip Freeman, and David Kennedy, 737-783. Oxford: British Institute of Archaeology at Ankara.

Y-a-t-il un avenir pour une archéologie orientale scientifique¹?

Jean-Claude Margueron †

Directeur d'Études EPHE

Directeur honoraire des Missions de Larsa, Emar, Mari et Ugarit

Un mot, d'entrée de jeu, pour préciser le présent propos : à l'heure où les massacres dans le Proche-Orient se sont étendus au souvenir des civilisations anciennes, où les vestiges des monuments remis au jour depuis bientôt deux siècles par les fouilles archéologiques font l'objet de destructions brutales, où toute l'exploration est arrêtée dans certains pays, on peut se demander ce qu'il adviendra de ces recherches. Il est évidemment impossible, dans le marasme actuel, de répondre à cette question...

Mais ne serait-il pas utile de s'interroger sur l'état présent des pratiques de l'archéologie, de se demander par un *status quaestionis* des avancées, réalisées ou à espérer, si une extrapolation sur l'avenir de la discipline est envisageable.

Du fait d'un emploi abusif du terme « archéologie »², précisons d'abord ce que recouvre précisément cette discipline sur le plan scientifique.

La définition, d'une grande simplicité, qui répond, selon moi, le mieux à la pratique que l'on doit en attendre et à laquelle je me réfère :

« Une quête des traces et des objets laissés par les hommes du passé sur et dans la terre, traces qui permettent d'entrevoir quelques aspects de leur vie »

¹ Tous mes remerciements vont à Olivier Aurenche, Juan-Luis Montero Fenollós et Remo Mugnaioni pour leur relecture et leurs conseils avisés.

² Le terme « archéologie », étymologiquement ETUDE DE CE QUI EST ANCIEN, est assez vague pour qu'il puisse perdre de sa spécificité première, à savoir l'exhumation des divers vestiges humains enfouis ou effondrés dans la terre ; on a ainsi vu récemment apparaître dans la presse une **archéologie du futur**, une **archéologie du langage** ou une **archéologie des sons** (« Archéologue des sons » : les travaux de M. Pärdöen qui restitue des **sons enregistrés à l'heure actuelle** dans une restitution 3D d'un quartier parisien du XVIII^e n'ont rien à voir avec la pratique archéologique, toute intéressante que soit l'entreprise! Sergent, 2015.). Il est vrai que l'époque aime jouer sur les mots, mais ainsi galvaudé le terme « archéologie » perd de sa précision scientifique par rapport à son sens primitif qui le lie à la pratique du terrain. Et l'on peut se demander si cette imprécision grandissante n'a pas aussi affecté le contenu de la discipline.

Cette quête (trop souvent limitée à une quête d'objets, ce qui fausse le sens de la discipline car elle concerne aussi la terre dans laquelle ils sont enfouis) est destinée à connaître :

- l'homme et son histoire,
- les transformations de l'homme,
- et l'évolution de son emprise sur la matière.

Cette quête a-t-elle adopté une démarche scientifique ? Autrement dit, peut-elle être considérée comme une science ? C'est l'une des questions clés.

Mais cette quête est aussi liée à la prise de conscience que l'existence d'un temps passé provient

- de l'expérience du vécu personnel,
- de la présence, dans l'environnement, d'édifices ou d'objets qui lui sont antérieurs
- et, depuis la découverte de l'écriture, de textes donnant la notion de dates.

Se poser la question de l'avenir possible de l'archéologie se justifie quand on garde en mémoire que les disciplines dites scientifiques couvrant certains champs de la connaissance ne sont pas éternelles : arrivées à un certain niveau de connaissance grâce aux outils conceptuels en leur possession, outils qu'elles ont forgés souvent elles-mêmes, elles peuvent avoir fait le plein de leurs découvertes et ne plus pouvoir progresser sans un renouvellement drastique de leur problématique et de leurs outils d'investigation. Car il existe un lien entre les outils et les résultats obtenus. Aussi faudra-t-il sans doute s'interroger sur l'état présent de l'efficacité des outils dont dispose l'archéologue.

Se poser la question de l'avenir possible de la discipline se justifie aussi quand on réfléchit à son statut car l'archéologie « régionale »³ devient facilement une archéologie « nationale » et trop souvent une archéologie « nationaliste », avec tous les dangers que présente une telle attitude sur le plan scientifique. Il est extrêmement fréquent qu'une nouvelle étude ou une interprétation neuve, qui va à l'encontre d'une affirmation ancienne d'un des « grands » fondateurs d'une archéologie nationale (devenue en l'occurrence nationaliste), soit complètement et volontairement ignorée par les archéologues actuels qui ne veulent pas modifier ce qu'ils tiennent pour acquis ; on refuse même de la critiquer, ce qui aurait au moins l'avantage d'établir son existence. On préfère l'ignorer, pensant ainsi la faire disparaître plus vite. Inutile d'insister sur le manque de déontologie de cette pratique qui ne se limite pas à une résistance nationaliste, mais est pratiquée aussi par certains prétendus savants (?) pour éviter la diffusion d'idées ou les découvertes de ceux qu'ils considèrent comme des rivaux.

³ Puisqu'elle s'est créée dans le cadre de régions anciennes.

Une telle attitude, qui est un refus de prise en considération, peut engendrer un arrêt, sinon un recul de la discipline archéologique, puisqu'elle coupe une chaîne possible de développements sur des « arguments » qui ne sont en rien scientifiques.

L'archéologue face aux disciplines scientifiques voisines ou complémentaires

1 - Quels rapports **l'archéologie** entretient-elle avec **l'anthropologie** ? Il faut bien distinguer :

a - l'anthropologie physique : étude de tous les aspects morphologiques de l'être humain, qui répond à des démarches scientifiques précises et dont l'un des points d'application porte sur les restes osseux retrouvés en fouille, en particulier dans les tombes ;

b - l'anthropologie, parfois définie comme culturelle, conçue, malgré ses multiples variantes, en réalité comme une approche globale de l'homme, de toutes ses activités, de toute sa pensée, de toutes ses réalisations pour compenser certaines lacunes des approches historique et archéologique .

Dans ce concept – propre aux pays anglo-saxons – l'archéologie n'apparaît que comme une annexe anecdotique de l'anthropologie ; en France, au contraire, le terme « anthropologie », qui a pris un sens différent – moins globalisant –, navigue de façon indépendante de l'archéologie qui apparaît comme une discipline autonome.

Cependant, cette autonomie scientifique ne se justifie que dans la mesure où on ne limite pas l'archéologie à la seule opération de la fouille trop souvent considérée comme une technique de documentation. Car l'archéologie débouche naturellement et directement sur l'histoire par ses méthodes propres qui s'appuient sur les raisonnements inductifs, déductifs, sériels et comparatifs, donc sur des processus logiques, une fois assurée la qualité des bases du raisonnement. Constatons que si le but ultime est l'histoire, la matière de base, elle, n'est pas celle de l'approche historique traditionnelle fondée sur l'étude des textes : l'archéologie – ou étude des dépôts et des restes des activités humaines – se combine avec les informations tirées des documents écrits pour donner naissance à une nouvelle histoire, plus dense et plus complète. Réduire l'archéologie à une simple technique de fouille, ce serait condamner cette discipline à sortir du champ scientifique, ce qui est impossible puisqu'elle est en possession de procédures propres.

L'approche méthodologique archéologique est amenée à faire appel à diverses techniques des sciences exactes que l'on rassemble souvent sous le nom d'**archéométrie**, mais qui ressortissent simplement aux disciplines traditionnelles de la physique, de la chimie... On s'est aperçu en effet que la connaissance de la composition chimique ou des qualités physiques de certaines matières, le degré de cuisson de certains objets qui avaient subi une transformation par le feu, ou des indices chronologiques par exemple, bref tout ce qui fait appel à un savoir spécifique, impliquaient de passer par des analyses de type scientifique

qui n'étaient pas du ressort direct de l'archéologue. Ainsi se sont constitués des laboratoires qui se sont spécialisés dans la datation ou dans l'analyse constitutive des matériaux...

Mais le développement de techniques archéométriques a incité de trop nombreux archéologues à ériger les résultats obtenus en données de base délivrées de façon brute en se surimposant à celles de la fouille. Il reste à savoir si la relation entre l'objet analysé par l'archéométrie et le milieu archéologique est toujours bien définie. Ce qui revient à s'interroger sur le rôle de l'archéologue.

L'archéologue face aux questions de vocabulaire

L'emploi inapproprié de certains mots peut faire parfois douter de la valeur heuristique de certains termes et peut conduire à douter de la scientificité de la démarche archéologique, car la pensée scientifique exige la précision du langage. Deux exemples précis parmi d'autres.

Le mot « **structure** », à l'origine anglicisme simplificateur, peut être répété jusqu'à 20 fois dans une page de certains rapports de fouille, où il est utilisé précisément comme un équivalent de « *truc* » pour ne pas spécifier la nature exacte de la situation retrouvée. Certes la littérature anglo-saxone utilise ce terme principalement pour désigner toute construction ou élément de construction sans définir pour autant la nature de celle-ci. Mais, en français, le mot *structure* implique normalement la notion de liaison physique entre les composantes d'un ensemble maintenu dans un état d'organisation fixe grâce à cette liaison : parler de la « *structure d'un édifice* » a un sens précis, parler d'une « *structure de combustion* » (!) n'en a aucun. Cet emploi désordonné d'un terme, peut-être justifiable dans les textes de langue anglaise (?), appauvrit le sens premier et fort en français en lui ôtant sa précision sémantique.

Deuxième exemple, plus récent : on a qualifié certains fragments de céramique de « **tessons diagnostiques** »⁴. Cet emploi relève d'une inadéquation tout aussi anti-scientifique. On voit bien ce que pensent définir les utilisateurs de ce terme : permettre de se reporter à ce tesson pour identifier un vase ou un autre tesson... Or il existait une expression parfaitement adaptée : « *tesson de référence* ». Pourquoi vouloir à tout prix utiliser de façon impropre un terme très spécifique, sinon pour faire croire à un degré supérieur de scientificité, en déviant un terme du langage médical ?

Une science peut créer des termes nouveaux pour désigner des faits, des situations, des objets... qui entrent dans son champ de recherche et qui étaient jusqu'alors trop imprécis ou hors de son champ et qui doivent y entrer. Encore faut-il que des définitions précises et

⁴ Dans le *Lexis* (Larousse) « *Diagnostique*, adj. ... Se dit des signes qui font connaître la nature des maladies. » ; dans le même dictionnaire, en tant que substantif orthographié « *diagnostic* (nom masc.) : identification d'une maladie d'après ses symptômes » ; définition quasiment identique dans le *Le Robert* et dans le *Larousse* (2005, s.v) qui ajoute cependant « 2^e- Identification de la nature d'un dysfonctionnement, d'une difficulté ». Le tesson serait-il atteint d'une maladie ? D'un dysfonctionnement ? Ou encore d'une « difficulté » ?

justifiées en soient données ; faut-il aussi que, à l'instar des disciplines scientifiques, des accords soient reconnus dans l'ensemble de la communauté au cours de colloques touchant aux termes où l'intérêt de cette nouvelle définition soit bien établi et que celle-ci soit adoptée par l'ensemble des spécialistes. C'est à ce prix aussi qu'une science s'affirme en tant que telle. Certains, comme Olivier Aurenche⁵ et Marguerite Yon⁶, ont bien compris l'importance de cet accord sur le sens des mots puisqu'ils ont dirigé avec succès des dictionnaires dans l'espérance d'uniformiser l'emploi des mots techniques de chacune des deux disciplines (architecture et céramique) : ils n'ont été hélas que trop rarement suivis et la série de ces dictionnaires n'a pas été poursuivie.

Conclusion partielle sur les questions de vocabulaire

Je ne vois pas qu'on ait pris, malgré quelques tentatives, la bonne route sur ce point dans l'ensemble du champ archéologique, même si certains secteurs ont pu avoir été partiellement protégés. Il conviendrait de revenir à une saine politique du vocabulaire spécifique de l'archéologie.

L'archéologue face à la diversité des disciplines mises en œuvre

Même si l'on peut citer telle ou telle entreprise antérieure (toujours très ponctuelle et presque accidentelle), l'archéologie est née essentiellement au XVIII^e siècle quand, devant certains monuments partiellement (mais non totalement) enfouis, en particulier romains, on s'est avisé d'en dégager les bases jusqu'au sol ancien pour les voir dans leur ensemble. De ce fait, les archéologues se sont enfouis dans des dépôts qui s'étaient accumulés sur le sol en usage à l'époque de ces édifices et l'on a pu découvrir et exhumer des objets anciens qui y étaient enfouis. Ceci marque les débuts de l'exploration archéologique et par conséquent de la remise au jour de documents enfouis, non seulement d'architecture mais de tout le matériel qui accompagne la vie des hommes.

Les différentes découvertes – objets de la vie courante en pierre, en terre ou en métal, mais aussi œuvres d'art de toute sorte, parures diverses en matériaux précieux ou pièces de monnaie – ont poussé les collectionneurs des cabinets de curiosités à persévirer dans cette quête d'objets anciens. Et quand on a pris conscience, en Orient par exemple, que certaines collines (les tells) conservaient à la fois des monuments et des œuvres d'art, on s'est engagé dans des fouilles de plus en plus nombreuses en raison du succès de ces opérations.

Puis il est apparu qu'une meilleure connaissance de ce matériel devait passer par une analyse de type scientifique, si l'on voulait réellement obtenir des informations plus poussées sur la civilisation qui l'avait produit.

⁵ Aurenche 1977.

⁶ Yon 1981.

Si l'archéologue ne fait qu'extraire du matériel du sol pour le confier à d'autres spécialistes (épigraphiste, géographes, géomorphologues, physiciens, géophysiciens, chimistes, archéozoologues, palynologues, ...) qui tirent des conclusions très ponctuelles et les énoncent de façon autonome, l'archéologue ne faisant, pour sa part, que les reprendre pour les reproduire comme un résultat de sa mission, sans les confronter à d'autres observations ou résultats peut-être contraires, il passe à côté de son rôle réel : il semble alors que sa gloire de découvreur de trésors, objectif premier de sa démarche, soit bien vaine et que sa part d'interprétation et de compréhension de son action sur le terrain soit bien faible.

Je désire à ce propos évoquer trois cas (mais là ne se limite pas mon expérience en la matière) où j'ai été confronté, comme archéologue, à des affirmations de spécialistes de sciences dites « dures » (par rapport à l'archéologie, science humaine dite « molle » comme ses consœurs par dérision), et où j'ai pu montrer que le chef de mission, s'il concevait son rôle dans toute sa profondeur, pouvait être en état de discuter le résultat des spécialistes des sciences « dures » et d'établir une autre vérité.

Dans les exemples qui suivent, on me permettra de ne pas citer les personnes ou les laboratoires concernés : je sais que, sur le plan de la déontologie scientifique, une telle façon de faire n'est pas admissible ; cependant je ne suis pas ici pour entrer en polémique sur tel ou tel point, mais pour montrer les raisons d'erreurs, dans l'établissement d'une situation historique, nées d'une absence de communication entre des disciplines différentes mais qui se veulent complémentaires.

1 - Analyse de la matière et climatologie

Dans les années 1980-1990, l'analyse de quelques prélèvements de « sols » dans la plaine du Khabur par la technique des lames minces avait amené à présumer à l'existence d'une période de grande sécheresse vers la fin du III^e millénaire. On concluait à la désertification des campagnes, à la fuite des hommes vers les villes, à une période de grand marasme et on parlait d'une grave crise qui affectait toute la région.

A dire vrai, toute cette interprétation de l'histoire d'un moment précis de la région comprise entre le rebord méridional du Taurus et le cours de l'Euphrate dans sa traversée de la Syrie du Nord ne repose que sur les résultats obtenus par ces quelques lames minces : aucune analyse de village abandonné⁷, aucune indication de surcharge urbaine ne sont venues confirmer cette affirmation.

Or, exactement pour la même période, les observations conduites sur le tell de Mari donnaient des conclusions exactement inverses ; on constatait l'adoption de mesures pour protéger les maisons (architecture de terre particulièrement sensible à l'humidité) contre les méfaits de l'eau : en particulier, sous le niveau de sol à la base des murs, l'aménagement de fossés drainants grâce à un remplissage de galets ou encore l'installation de chaussées

⁷ Rappelons qu'à ma connaissance, aucun village n'a été fouillé en Mésopotamie lors de la période urbaine, entre la fin du IV^e et la fin du I^{er} millénaire.

absorbantes dans les rues de la ville. De plus, on ne constate aucune surcharge urbaine spécifique ni aucune extension de la ville.

Il n'y a donc aucune concordance entre la situation observable à Mari, située à quelque 250 km de la plaine du Khabur et dans le même système hydrologique, et celle que suggérerait l'analyse de quelques lames minces (3 ? à ma connaissance) de la plaine du Khabur. Un colloque pour discuter de cette affaire et confronter tous les indices, avec toutes les missions archéologiques concernées dans la région en cause, aurait sans peine favorisé l'établissement d'une conclusion valable pour l'ensemble de la région. Evidemment, il n'a pas eu lieu...

2 - Analyse ADN (dents)

La Mission de Mari avait répondu favorablement à la demande d'un laboratoire de fournir des dents humaines provenant d'inhumations pour effectuer des recherches sur l'ADN. Un petit lot a été ainsi transmis avec indications topographiques, numéros de découvertes et d'inventaire, mais sans commentaire archéologique, lequel n'était pas demandé. Par la suite, le résultat nous a été communiqué avec l'annulation de deux exemplaires pour similitude flagrante imputée à une confusion à l'origine de l'envoi.

Or, dans le lot, j'avais choisi de donner une dent de deux squelettes qui avaient été retrouvés dans une tombe double⁸. C'est le résultat des deux dents prélevées dans cette tombe double qui était contesté par le laboratoire avec un commentaire peu amène sur la confusion de numéros dont nous aurions été coupables. Les responsables de ce laboratoire n'ont pas répondu à la lettre que j'ai envoyée ensuite pour préciser les choses.

Or la situation était particulièrement intéressante parce que cette tombe double pouvait représenter l'inhumation de deux membres d'une même famille, les deux ADN si semblables permettant éventuellement de confirmer cette hypothèse émise lors de la fouille. L'absence de liaison réelle avec le laboratoire n'a pas permis d'aboutir sur cette question.

3 – Analyse comparative de datation C¹⁴

Une troisième affaire met en évidence cette difficulté à établir des relations efficaces entre les missions archéologiques et les laboratoires d'archéométrie.

Une association de missions du Proche-Orient a décidé d'établir un vaste programme de recherche (ARCANE) pour tenter de rationaliser des résultats par trop diversifiés et souvent peu concordants entre eux et pour établir un modèle de référence. L'entreprise est hautement louable en soi. Parmi les différents objectifs du programme, il était envisagé d'établir une concordance des mesures C¹⁴ réalisées par chacune des équipes.

⁸ Une tombe unique divisée, par une séparation longitudinale, en deux parties contenantes chacune un corps.

On m'a alors demandé de communiquer à une spécialiste les mesures que j'avais demandées à un laboratoire spécialisé pendant le temps où j'avais dirigé la mission de Mari. J'ai donné sans hésiter la liste de toutes ces mesures avec le n° de chantier et la référence du laboratoire. Puis, au hasard d'un colloque, ayant rencontré la spécialiste, à qui je n'avais pas donné le contexte exact de chacune des trouvailles, mais seulement, comme elle me le demandait, le niveau d'où l'*item* provenait, je lui ai demandé comment elle allait procéder par rapport aux données des autres missions, pour constituer les séries et engager les comparaisons archéologiques ; elle m'a répondu qu'elle n'avait pas besoin d'autres renseignements puisqu'elle avait le niveau d'appartenance.

Deux faits au moins auraient dû être précisés concernant chaque *item* : quel rapport pouvait-on établir entre le spécimen recueilli (en général du charbon de bois) et le milieu d'où il provenait ?

- Appartenait-il à un aménagement précis d'une construction : poutre incendiée tombée sûrement de la toiture de la maison, reste d'un meuble, d'une huisserie en place ou effondrée s'il s'agit d'une porte ? Dans ce cas, le niveau pouvait être considéré comme assuré (mais pas forcément la date ...).

- Cet *item* se trouvait-il au milieu de déblais sans rapport précis avec un niveau de sol, ni avec un élément de la construction ? Dans ce cas, il faut se rappeler que le milieu qui contient l'*item* peut être tout simplement de la terre rapportée, c'est-à-dire déplacée d'un point à un autre du tell, d'un niveau inférieur, peut-être mise en réserve à la suite de travaux antérieurs et reprise pour opérer des nivellements ; il s'agit donc de transferts de terre souvent massifs pour les besoins de l'urbanisme, terre dont la provenance originelle est inconnue et transferts qui peuvent avoir été opérés à partir de couches archéologiques plus anciennes : dans ce cas on ne peut fixer la situation stratigraphique primaire de ce spécimen qui ne se trouve qu'accidentellement pris dans le niveau de la trouvaille.

Il ne faut pas non plus oublier que la date obtenue par l'analyse diffère de celle de l'utilisation du bois puisque celle-ci permet de préciser le moment où le bois a été coupé et non pas celui de l'incendie ; dans ces conditions, une différence de deux ou trois siècles n'est nullement impossible : j'en connais des exemples certains.

4 – Prospection magnétique et stratigraphie archéologique

L'archéologie, ce n'est pas seulement extraire de l'enfouissement l'objet abandonné et enseveli à une époque précédente : c'est établir le rapport entre l'emplacement de cet objet dans la terre et tout son environnement, c'est établir aussi la nature exacte de cet environnement et les liens qui sont tissés à l'intérieur de l'ensemble que forme le dépôt.

L'archéologue s'interroge-t-il toujours sur les leçons à tirer d'une prospection magnétique du terrain qu'il veut explorer ? On y décèle la possibilité de murs, mais certains signaux n'en sont pas forcément. Est-on sûr que l'interprétation soit totalement fiable quand on nous la donne en mélangeant dans la légende les catégories « mur » « structure » et

« canalisation »⁹ : quels signaux permettent de les distinguer de façon certaine ? En général on ne connaît pas la profondeur du signal, ce qui veut dire que l'incertitude reste totale en ce qui concerne la stratigraphie. Il me faut rappeler la conclusion que j'ai été conduit à émettre à Mari après une exploration magnétique d'une partie du tell¹⁰ : aucun des signaux relevés ne pouvait être attribué respectivement à la Ville I, II ou III (soit sur une durée d'un millier d'années) alors que la fouille permet de distinguer les trois phases urbaines, pourvu que le processus de formation stratigraphique ait été compris.

Autrement dit il était absolument nécessaire, à la suite de cette opération de prospection magnétique, d'entreprendre une véritable fouille qui pouvait, dans certains cas, être conduite avec plus d'efficacité ou de rationalité en s'appuyant sur certains signaux recueillis par la prospection physique.

Je m'interroge en outre sur la façon dont ces images de prospection magnétique pourraient rendre compte des diverses « infrastructures compartimentées » dont sont équipés la plupart des sites mésopotamiens¹¹ : cette technologie urbaine, si importante et si caractéristique, risque d'être confondue avec n'importe quel élément d'une structure architecturale quelconque.

Enfin a-t-on cherché à définir le rapport des objets avec les images issues des sondages ? Ou à faire se rencontrer les informations tirées des prospections magnétiques avec les objets que l'on rencontre dans diverses situations stratigraphiques ? Tout cet aspect essentiel du traitement archéologique de la situation interne du tell ne trouve pas sa place dans cette approche. Plus grave : en imposant une vision incomplète, voire incertaine, de la stratigraphie, elle risque de conduire l'archéologue dans des conclusions fausses sur des questions de datation, comme le montre bien l'exemple de Mari.

Conclusion partielle sur l'archéologue et les disciplines complémentaires

Dans certains de ces exemples, quand les archéomètres n'ont pas tenu compte de certaines données de l'information archéologique, pourtant essentielles, mais sont entrés dans un jeu d'autonomie de leur science sans prendre le temps d'assumer les informations propres au milieu archéologique et sans établir avec l'archéologue un échange permettant de replacer l'objet dans son contexte originel, ce qui paraît pourtant essentiel, les résultats étaient mauvais et pouvait conduire à des conclusions erronées. Trop souvent les analyses dites scientifiques ne se sont pas réellement intégrées ou confrontées aux données

⁹ Quelle différence opère-t-on (dans la légende d'une image de prospection) entre les termes *mur* et *canalisation* qui désignent des réalités bien concrètes, bien définies, très différentes les unes des autres et le terme *structure* qui, employé seul, implique un système relationnel cohérent ; si l'on veut désigner un *édifice*, pourquoi alors ne pas utiliser ce terme ? Kepinski, C., Tenu, A., Benech, C., Clancier, P., Hollemaert, B., Ouraghi, N. et Verdellet, C. 2015, 80.

¹⁰ Conduite par Y. Gallet de l'Institut de Physique du Globe (CNRS) : je me plaît à louer ici la qualité de cette prospection (ainsi que tous les travaux qu'il a dirigés à Mari), qui a permis de montrer la justesse des conclusions lorsqu'il y a un échange réel entre la physique et l'archéologie.

¹¹ V. Margueron 2013.

archéologiques pour donner leur pleine signification : elles ont été simplement surajoutées et ont pour fonction principale plutôt de donner un label de scientificité à l'entreprise archéologique ; il s'agit alors plus d'une couverture que d'une réelle donnée scientifique liée à l'archéologie.

En revanche, quand une étroite coopération s'établit entre le spécialiste scientifique et l'archéologue qui sait poser les bonnes questions, comme cela a été le cas dans un des exemples proposés, alors le résultat est un enrichissement certain du savoir.

Ainsi, dans une discipline archéologique bien comprise et qui sait interroger la matière, porteuse des traces ou signes des hommes du passé, la vérité ne vient pas de l'extérieur, c'est-à-dire d'autres disciplines dont les résultats sont quasiment des ukases devant lesquels l'archéologue n'a qu'à s'incliner. En réalité, la vérité se trouve dans la rencontre entre des observations et des analyses archéologiques exactes où la précision est de règle et des résultats d'analyses scientifiques réalisées en étroite symbiose avec les données archéologiques. Reconnaissions que ce n'est pas la démarche la plus suivie actuellement.

Pour assumer son rôle véritable, l'archéologue doit pouvoir déterminer les problèmes, coordonner toutes les informations (terrain et analyses scientifiques), évaluer leur crédibilité non pas en soi, mais par rapport à l'ensemble de la question et en les confrontant à toutes les données : mais, pour cela, il faudrait que sa formation scientifique (dans les sciences « dures » et techniques pour les disciplines relevant directement de sa démarche) soit réelle, ce qui n'est pas le cas : ainsi l'archéologue est confronté lors de sa fouille essentiellement à de l'architecture (qui forme la masse même du tell), or quel est le centre de formation qui initie réellement le futur fouilleur à cette discipline ? L'analyse scientifique réalisée par un spécialiste a sa valeur propre, mais elle n'a de sens archéologique que réintégrée dans le contexte global de la fouille et de l'ensemble des informations.

L'archéologue face à sa pratique du terrain

L'archéologue est vu comme un homme de terrain qui va chercher dans la terre des documents et des informations enfouis au cours des temps pour meubler sa recherche. Tels ont été, comme nous l'avons vu ci-dessus, les débuts de la discipline, qui a conservé tout au long de son développement le trait fondamental de sa fondation.

1 - Bref coup d'œil sur l'évolution de la discipline

Mais si, depuis les premières armes de la discipline, l'archéologue va toujours sur le terrain, il n'a pas, depuis lors, conservé pour autant les mêmes pratiques, ni les mêmes objectifs.

En Orient, l'exploitation, à partir de 1842, des sites assyriens de Ninive et de Dur Sharrukin (Khorsabad) avec la découverte des bas-reliefs du palais de Sargon II (fin VIII^e s. av. J-C), mettait d'emblée l'accent sur les monuments des grandes capitales. L'ampleur de ces bas-

reliefs, qui ouvraient un nouveau chapitre de l'histoire de l'art, conduisit les premiers archéologues à explorer les sites où l'on pouvait reconnaître d'importantes villes connues de l'Antiquité susceptibles de fournir d'autres œuvres d'art. Il en est donc résulté une exploitation digne de travaux publics et qui cherchait essentiellement à mettre au jour des œuvres souvent monumentales, des palais et des temples ; certains sites ont même été exploités en comptant en francs or le coût du m³ de terre éliminée ...

Il ne s'agit pas ici de définir toutes les étapes des progrès réalisés dans les opérations de fouille en un siècle et demi, mais simplement de marquer que, partant d'opérations à grande échelle, sans finesse et s'apparentant à un simple déblaiement, on est arrivé dans le courant du XX^e siècle à mettre au point des techniques beaucoup plus efficaces en ce qui concerne les dépôts archéologiques et qui ont permis des observations souvent d'une grande précision. Le rôle de pionnier de Sir Mortimer Wheeler, dans ce progrès dans l'approche technique de la fouille, a été remarquable ; d'autres ont suivi et, si plusieurs doctrines sur la technique de fouilles ont vu le jour depuis, chacune avec des avantages et des inconvénients, elles marquent toutes le désir de progresser dans la quête des renseignements que l'on peut obtenir par l'étude du terrain archéologique.

Il faut pourtant reconnaître une limite à l'action de Sir Mortimer Wheeler. Sa méthode, malgré le progrès qu'elle a apporté dans une certaine technique de fouille, a empêché d'entrer dans l'**archéologie urbaine** qui caractérise le monde mésopotamien puisque, en divisant l'espace du tell en petits cubes pour fouiller en profondeur à la recherche d'une stratigraphie ponctuelle, il est devenu difficile de voir la totalité des dépôts. En outre, elle n'a pas su mettre en évidence l'action humaine sur les dépôts ni sur les aménagements d'envergure nécessaires à la construction urbaine, lesquels ont bouleversé les données tacitement admises de la stratigraphie géologique.

C'est là que résident à la fois les aspects positifs et les limites de la recherche méthodologique. Car si les archéologues se sont attachés à améliorer la technique de fouille, ils ont assez généralement et trop souvent considéré que là résidait le but ultime de leur discipline avec comme objectifs :

- de définir exactement la position du matériel retrouvé par rapport à l'espace construit,
- de préciser la stratigraphie pour fixer l'ordre de succession des strates dans l'idée de dater à la fois l'ordre de la séquence et les objets qui y étaient contenus,
- et surtout de trouver de beaux objets en les situant avec le maximum d'exactitude dans la stratigraphie.

Ils ont ainsi trop souvent laissé à d'autres l'analyse historique, qui ne saurait se satisfaire d'une simple trame chronologique : certes l'histoire trouve ses bases dans la chronologie, mais aussi dans l'espace (c'est-à-dire dans la géographie). La chronologie sans l'espace ne donne pas l'histoire. Or, l'archéologue reste trop souvent exclusivement sur le site qu'il étudie. Je pourrais citer une longue liste d'archéologues qui n'ont fouillé, même lors de leur apprentissage, aucun autre site que celui dont ils dirigent l'exploration au cours d'une

longue carrière : croit-on qu'ils ont pu y acquérir une large expérience d'une archéologie « spatiale », c'est-à-dire intégrant l'espace dans sa documentation ainsi que la diversité des situations ? Pense-t-on que l'absence d'une expérience diversifiée ne va pas se répercuter sur les résultats globaux et l'interprétation historique ?

2 – Le concept fondamental : la stratigraphie comme dépôt progressif de strates horizontales successives

Il nous faut revenir sur la structure interne des sites archéologiques. Une fois dépassée la phase des premières fouilles portant uniquement sur de grands monuments occupant le sommet des sites, c'est-à-dire ceux qui se présentent immédiatement à la pioche des fouilleurs, ce fut la prise de conscience de l'existence de la stratigraphie qui allait conduire l'archéologie dans une voie nouvelle puisqu'elle intègre la notion et le principe de la datation archéologique, très différente de la datation historique : c'est là l'une des phases décisives qui a engagé la simple récolte d'œuvres d'art enfouies dans la terre vers une voie plus scientifique.

Cette victoire était due à la géologie, discipline qui venait d'établir le principe de dépôt, selon l'ordre du temps, des couches formées par l'amoncellement d'alluvions transportées par les eaux selon la ligne de plus grande pente jusqu'au point le plus bas. La phase la plus ancienne se trouvait à la base et la plus récente au sommet de la séquence, en sorte que, pour remonter le temps, il suffisait de creuser verticalement. L'ordre chronologique de ces dépôts donnait naissance à la stratigraphie, terme qui devint le maître mot de l'archéologie.

3 – La séquence stratigraphique : une approche erronée quand son établissement ne tient pas compte de l'action humaine

Le principe étant acquis, il faut souligner que, si le processus paraît simple, les modalités de l'enfouissement et de l'accumulation en archéologie sont multiples. Et il est nécessaire d'approfondir cette notion de la stratigraphie archéologique, car si le processus d'empilement rapproche le dépôt archéologique du dépôt géologique, l'un et l'autre diffèrent sur deux points essentiels.

- Premier point : ce n'est pas l'écoulement des eaux qui entraîne la formation des sites selon le processus géologique dont l'origine se trouve, via l'écoulement des eaux de pluie, dans l'usure d'une formation stable en entraînant les produits de l'érosion jusqu'au point le plus bas : la formation archéologique, au contraire, se forme pour l'essentiel à l'emplacement des ruines de l'habitat et des déchets de l'industrie humaine et, sauf cas exceptionnel, ne se déplace pas.

- Deuxième point : le dépôt archéologique ne se forme que pendant la durée de l'occupation d'un site par les hommes. Ce qui est antérieur (c'est-à-dire la surface qui a servi de point de départ à l'installation humaine) est du ressort de la géologie et de l'érosion ; ce qui est consécutif à l'abandon par les hommes est à nouveau du ressort de

l'érosion. Il convient de souligner que l'érosion est aussi présente lors de l'occupation du site. Mais cette particularité signifie que l'échelle du temps archéologique ne peut pas se confondre avec celle du temps géologique.

Sur ces questions, le futur archéologue devrait recevoir une formation précise à la topographie et aux différents processus de l'érosion pluviale et fluviale.

4 – Modalités de formation des restes archéologiques à partir de l'architecture

Les modes d'enfouissement des restes archéologiques diffèrent selon la nature de la matière première de l'architecture : même si le résultat est toujours dominé par le principe du recouvrement du sol par les décombres tombés des parties hautes de l'édifice détruit, la pierre, le bois, la brique cuite, la brique crue et le pisé présentent des caractéristiques propres, qui vont avoir un effet direct sur la nature de la couche ; ainsi

- a) les pierres – taillées ou sous forme de moellons – vont conserver leur forme primitive sans connaître une véritable destruction ; leur entassement laisse des vides qui seront remplis par de la terre d'infiltration, en sorte que deux matériaux d'origines différentes vont se mélanger pour former la couche de destruction ;
- b) un habitat en bois, si sa fin a été provoquée par un incendie, donnera une couche de poutres incendiées et de charbon de bois complétée par de la terre d'infiltration ; en cas de simple abandon, on trouvera simplement de la terre d'infiltration dans laquelle le bois aura pourri ;
- c) la destruction d'un édifice en briques cuites aboutira à un résultat proche de celui d'une construction en pierre ;
- d) en revanche l'architecture de briques crues, qui vieillit et disparaît de plusieurs façons différentes, peut donner, selon le mode mis en œuvre, des résultats très variés ; c'est la faible résistance de la brique d'argile à l'eau sous ses différentes formes, qu'elle soit courante ou non (pluies, inondations, remontées capillaires) qui entraîne sa destruction rapide, parfois même du temps où l'édifice est en activité ; cette grande sensibilité à l'eau provoque la fonte de la matière première de la brique (terre plus ou moins argileuse) qui retourne à un état voisin de son origine ; lorsque les murs sont sapés à la base, ils se désagrègent en donnant une couche de terre plus ou moins homogène sur le niveau d'occupation d'origine ; lorsque les murs sont conservés partiellement, c'est que les parties supérieures de l'édifice, en s'effondrant, ont rempli le volume subsistant tout en se désagrégant et en conservant certains éléments des superstructures. La hauteur des ruines varie pour de multiples raisons.

5 – *Épaisseur de la couche architecturale*

Ce qui, de l'édifice, reste en place au-dessus du sol avec les parties effondrées forme, en épaisseur, une couche qui, associée à la hauteur des fondations, peut être désignée sous le terme de « couche architecturale » : prise dans sa totalité, la hauteur de cette strate s'étend de la base des fondations jusqu'au sommet, encore debout, de la ruine sous l'arasement qui a égalisé le niveau suivant.

- Dans le cas d'un effondrement par sillon destructeur, lequel s'exerce immédiatement au-dessus du niveau du sol, cette couche n'est formée que de la hauteur des fondations et d'un possible dépôt de briques fondues et retournées à la terre ; encore faut-il que des fondations aient existé, ce qui n'est pas toujours le cas en milieu villageois où les murs peuvent avoir été installés « à cru », c'est-à-dire à même le sol. Il s'agit là d'un cas extrême, mais qui se traduit finalement par une quasi-absence de strates archéologiques, avec comme conséquence principale l'incapacité pour l'archéologue de définir un réel niveau d'habitation ; dans les habitats de type villageois, cette situation est beaucoup plus fréquente qu'on ne le croit.

- En milieu urbain, en revanche, la hauteur de conservation du bâtiment dépend des caractéristiques suivantes :

- 1 - sa hauteur d'origine (absence ou présence d'un étage, voire de plusieurs),
- 2 - le volume des superstructures effondrées,
- 3 - la hauteur de l'arasement réalisé lors la reconstruction.

Ces trois paramètres exigent une analyse propre dont les résultats ne peuvent simplement se cumuler, l'un d'entre eux pouvant détruire les conclusions des autres : il faut les évaluer très exactement.

Signalons qu'une étude du rapport entre le volume du comblement (qui ne peut provenir que des superstructures) et le volume de la maçonnerie (encore debout) permet d'évaluer approximativement le volume de la maçonnerie primitive, c'est-à-dire la hauteur du bâtiment.

Quant à la hauteur de l'arasement/nivellement de la couche de destruction pour asseoir un nouveau niveau d'utilisation urbain, il a pour caractéristique principale de créer une hauteur uniforme de conservation du niveau détruit. Lorsque la ville détruite, par fait de guerre par exemple, n'est pas reconstruite mais laissée à l'abandon, alors l'érosion reprend ses droits : les ruines ne sont plus arasées de façon uniforme et le sommet du tell est remodelé, essentiellement en fonction du réseau viaire, mais aussi de la pente générale établie originellement pour assurer l'écoulement de l'eau de pluie vers la périphérie du site ou vers les rebords des canaux.

6 – ***La nature des matériaux rencontrés***

L’archéologue de l’Orient ancien travaille dans de la terre et ce qu’il trouve, c’est d’une façon ou d’une autre de la terre. Mais celle-ci est présente sous des formes et des compositions très diverses.

Il n’est pas question de faire ici un inventaire de cette diversité, qui dépasserait le cadre de cet article. On peut rappeler quelques principes qui paraîtront évidents à beaucoup, mais que je ne vois pas pris en considération dans les études archéologiques. Il faut en effet opérer une première distinction entre

1 – les terres naturelles, mais qui peuvent se présenter sous de multiples compositions ;

2 – les terres transformées par l’action de l’homme lorsque celui-ci les destine à des usages particuliers ; là encore, les compositions peuvent être multiples ;

3 – les terres qui, une fois transformées et utilisées par l’homme, sont ensuite retournées à l’état d’abandon, mais que l’on peut retrouver dans cet état lors de la fouille d’un site ;

4 – les terres qui, après une première phase d’utilisation sous une forme transformée, sont reprises, retransformées et réutilisées pour un usage différent ; à dire vrai, il s’agit d’un cas que l’analyse systématique met en évidence, mais que je pense peut-être difficile de repérer lors d’une fouille, même s’il va de soi que la destruction des briques (premier état transformé) produit la masse de la terre qui constitue le tell.

Quel est l’intérêt de porter ainsi attention à la nature de la terre rencontrée lors d’une fouille ? Tout simplement, sans même s’arrêter ici sur toutes les utilisations lorsque l’on procède à une transformation par la cuisson, parce que

- c’est l’une des matières premières essentielles de tout le façonnage de l’univers que crée l’homme pour sa vie quotidienne ; ceci est primordial dans un pays où la terre et l’argile dominent comme en Mésopotamie, pays de l’argile ;

- toutes les constructions en région d’architecture de terre en dépendent ; or, les premiers constructeurs ont été conduits à modifier la composition de la matière première pour renforcer les qualités des briques, par exemple par l’adjonction de paille ou d’autres matériaux : ceci a été observé par les archéologues depuis le début des fouilles au XIX^e siècle, mais on ne s’était pas avisé d’élargir le champ d’application de ces techniques ailleurs que dans la construction elle-même ;

- la nature des terres variant beaucoup, il apparaît que certaines se comportent de façon différente, par exemple à l’égard de l’eau : certaines retiennent l’eau et l’empêchent de passer, d’autres au contraire se laissent imbiber et finalement la laissent s’infiltrer : l’homme s’est alors adapté en n’utilisant pas n’importe quelle terre pour n’importe quel usage, mais en choisissant la terre propre à tel ou tel usage, celle qui empêche l’eau de

s'écouler pour les barrages par exemple ou celle qui laisse passer l'eau de façon à favoriser l'absorption des excès d'eau après une pluie ;

- mieux : l'homme a alors pensé qu'il pouvait aussi, comme pour la brique, modifier la composition de cette terre pour lui conférer les vertus qu'il désirait ; il a affiné l'argile en la débarrassant de ses impuretés pour augmenter son pouvoir imperméabilisant ; en revanche pour augmenter sa capacité d'absorption, il a ajouté à la terre des graviers, des cendres et des tessons concassés.

Conclusion sur l'archéologue face à sa pratique du terrain

Tant que toutes ces données ne seront pas prises en considération au cours de la fouille des tells en Orient (mais aussi ailleurs plus souvent qu'on ne le croit), l'analyse et l'interprétation du dépôt archéologique resteront très incomplètes et la situation originelle ne sera pas réellement connue. A l'heure actuelle, il en résulte une méconnaissance réelle et profonde du milieu d'origine et des capacités humaines pour aménager l'espace de vie, situation à laquelle on pourrait facilement remédier en recueillant des données complémentaires lors de la fouille.

7 – L'archéologue face à l'interprétation post-fouille

1 - La fouille archéologique est une simple collecte de données brutes ; les progrès qui ont été réalisés au cours du siècle précédent dans cette opération concernent la précision, mais ce n'est qu'une technique qui sait utiliser les raisonnements fondamentaux sans être une science, une technique qui doit aboutir à une fiche d'identité des objets et des couches de façon à les dater. La discipline scientifique, elle, se situe bien au-delà de cette opération technique.

Car sortir des objets de la terre, aussi « beaux » qu'ils puissent être, définir une séquence stratigraphique en donnant seulement des couleurs aux couches repérées (je n'ose évoquer ici le nombre de ces relevés qui ne débouchent sur rien !) sans analyser ni expliquer le mécanisme de mise en place, ce sont deux démarches qui n'ont pas de sens en soi et qui ne font pas, de la simple quête d'objet enterrés accompagnée de la définition de couches de terre, une discipline archéologique scientifique. La justification de l'opération de la fouille, c'est de déboucher sur l'histoire, et comment la recherche archéologique pourrait-elle avoir un autre objectif ?

2 – Mais, pour devenir une branche maîtresse de l'histoire, l'archéologie doit développer un appareil conceptuel qui permette d'intégrer les données (brutes de la fouille et sans signification historique a priori) dans la démarche historique qui se construit à partir de « faits » dans une chaîne qui se développe dans le temps. Pour faire, à partir des données brutes archéologiques, matière à histoire, il faut engager des approches d'une part sérielles et d'autre part comparative :

- l'archéologie scientifique ne peut se concevoir hors de la série : l'objet unique n'a aucune signification dans le temps : c'est sa répétition qui autorise une mise en place historique ;
- seule la procédure comparative permet d'individualiser et de définir les objets et donc de les resituer dans l'histoire.

Le résultat de cette démarche ne sera ni une histoire des batailles, ni une histoire des rois (qui sont du ressort exclusif des textes, donc du domaine de l'épigraphie), mais une histoire de l'action de l'homme sur la nature et sur la matière, de ses conquêtes technologiques, de son mode d'appropriation de l'espace, voire d'une ouverture sur la vie économique. Mais cela ne se fera que par une approche de type historique. Dans ce système, l'apport des disciplines scientifiques (physique, chimique ou autre) ne prendra son sens que dans une intégration totale aux faits historiques.

3 - Deux démarches, trop fréquentes malheureusement, sont à rejeter systématiquement, car elles n'entrent pas dans un système scientifique :

- celle qui consiste à proposer une explication en partant de la démarche « je pense que... » : faut-il rappeler que le résultat scientifique est le produit d'une démonstration et non celui d'une opinion ?

• ensuite celle qui, après un discours, se termine en conclusion par l'expression « on peut pour terminer proposer l'hypothèse que... ». Faut-il rappeler que, en toute logique, le résultat d'une démonstration est une conclusion et que, si on ne peut proposer qu'une hypothèse, le raisonnement ne pourra se poursuivre très loin ? En repartant d'une hypothèse pour arriver à une autre hypothèse... c'est un véritable cercle vicieux qui sera engagé !

4 - Autre lacune : la rareté des synthèses d'envergure, pourtant absolument nécessaires pour faire le point, évaluer, voire reprendre les grandes questions en mettant l'accent sur certaines faiblesses. Les causes de cette lacune sont diverses :

- trop souvent on ne voit la recherche archéologique que sous l'angle de sa fouille en surestimant ses résultats et en ne trouvant plus le temps pour **lire** les compte-rendus des collègues dans lesquels pourraient se trouver des similitudes ; ainsi ne sont pas mis en relation les résultats obtenus d'un chantier archéologique à l'autre ;
- en se concentrant sur sa propre fouille, on met en valeur son opération aux dépens de la science globale ;
- trop souvent les publications ne sont que des catalogues énumératifs sans typologie réelle ;
- la thèse, qui confère le titre de docteur et permet d'accéder à un grand nombre d'activités et responsabilités dans le champ archéologique, est un exercice qui se fait en 3 ou 4 années et ne permet la plupart du temps aucune enquête d'envergure, même sur des sujets qui exigeraient un approfondissement important ;

- trop de colloques, mal cernés proposent des buts peu scientifiques ;
- trop d'articles n'ont d'autres objectifs que d'ajouter une ligne à la bibliographie de l'auteur, trop d'articles aussi qui ne sont lus par personne sont faits par des jeunes uniquement pour pouvoir se présenter à un poste...

5 - A rejeter aussi avec la plus grande énergie toute prise de position de type idéologique, antérieure à la démarche scientifique, et sur laquelle celle-ci veut s'appuyer : l'analyse du matériel archéologique doit se faire par procédure intrinsèque et jamais à l'aide d'un référent extérieur. Il est clair qu'en s'appuyant sur un *a priori* préalable ou extérieur, on fausse complètement la situation et la signification du matériel.

6 - Puis-je à ce propos rappeler une grave erreur méthodologique qui pollue souvent dangereusement le domaine archéologique en le rendant dépendant de l'écrit (aussi bien les sources bibliques que les textes mésopotamiens). C'est une pratique héritée de l'époque où l'on envisageait les textes comme seule source d'histoire et les premiers archéologues de la Mésopotamie ont eu spontanément tendance à rattacher leurs découvertes aux textes anciens : mais ce n'est pas parce qu'un texte nous apprend qu'un souverain a réussi telle ou telle opération militaire que le niveau incendié retrouvé en fouille doit lui être attribué. Ce type de démarche, par son côté simpliste, se rapproche grandement du défaut exposé au paragraphe précédent.

Peut-on rappeler le fameux four à tablettes d'Ugarit qui a servi à dater la fin de la ville alors que ce four n'a jamais existé¹² et que le niveau où le fouilleur le situait ne saurait être le dernier du Palais pour des raisons stratigraphiques contraignantes : des rapprochements textuels hasardeux avec une situation archéologique mal maîtrisée ont suffi à créer une situation historique totalement fausse et qui est toujours considérée comme pertinente !

Ce danger est certainement un de ceux qu'il faudra vigoureusement combattre quand on constate qu'un historien de valeur a pu naguère écrire : « On ne peut y (en Mésopotamie) étudier l'urbanisme avec des résultats satisfaisants que là où coïncident les rapports archéologiques et les textes¹³ » ; or, (en résumant la suite du paragraphe) comme il n'y a pas de textes traitant de l'urbanisme, on ne peut connaître celui-ci, à la différence des cités grecques ...

Cela ne veut évidemment pas dire que l'archéologue doit rejeter le texte écrit dans sa démarche puisque la vérité historique doit se nourrir, autant que faire se peut, des sources textuelles et des sources contenues dans les données matérielles - et de leur fusion. Mais une relation datée entre un fait archéologique et un texte doit pouvoir être argumentée de façon très précise pour être admissible, car le gouffre du temps dévore de façon inégale et non synchrone les textes et les lieux de vie.

¹² V. Margueron 1995.

¹³ Oppenheim 1970, 138.

Conclusion sur l'archéologue face à l'interprétation post-fouille

Si l'on veut une science archéologique digne de ce nom, il conviendrait d'insister, lors de la formation des jeunes archéologues, sur les questions méthodologiques, non de la fouille sur le terrain, ce qui est généralement fait, mais sur les procédures méthodologiques de la recherche fondamentale.

L'archéologie : une discipline scientifique ?

Ce tour d'horizon rapide de quelques aspects et de quelques pratiques de l'archéologie conduit à se demander si celle-ci a atteint un réel statut scientifique, c'est-à-dire celui d'une science avec ses règles méthodologiques propres. A l'heure actuelle, dans l'état du développement de la discipline archéologique, ne risque-t-on pas de verser dans une science dont l'objectivité ne serait pas la vertu première et qui perdrait de ce fait son identité de « science » ?

Rappelons, en les résumant, les principales observations faites au cours des développements précédents.

- L'archéologie est une discipline historique, qu'il faut conserver dans sa spécificité originelle ;
- elle entre dans le champ de l'anthropologie, mais son domaine est beaucoup mieux cerné ;
- elle travaille en collaboration avec diverses disciplines scientifiques réunies, de façon plutôt maladroite, sous le terme d'archéométrie ;
- elle doit se méfier de l'irruption de mots qui veulent paraître modernes, mais qui ne font qu'obscurcir le propos sans apporter aucune précision réelle, seule justification à l'introduction de termes nouveaux ;
- elle doit savoir travailler en symbiose avec les disciplines de « l'archéométrie » en vérifiant la bonne coïncidence des informations données par les uns et les autres ; lorsque la coïncidence n'est pas bonne, il faut revoir toutes les données ;
- elle ne doit pas accepter des valeurs de C¹⁴ lorsque la nature du milieu de l'échantillonnage n'a pas été cerné avec exactitude ;
- le dépôt stratigraphique a formé la base du système archéologique à partir du moment où la géologie a démontré son mode de formation, cependant son approche peut être faussée quand l'action de l'homme est ignorée ou sous-estimée ;
- les modalités d'enfouissement des produits détruits de l'architecture donnent naissance à des situations stratigraphiques différentes ;
- la destruction de l'architecture c'est l'élément maître qui crée la stratigraphie, avec comme unité première la « couche architecturale » ;

- l'usage de la terre et les transformations de celle-ci (à la suite de destructions ou de simples modifications dans la composition), jouent un rôle essentiel dans ses différents emplois et dans les aménagements et dans la structure des paysages urbains ;

- particulièrement importante est la phase de l'interprétation qui suit la fouille, puisqu'il s'agit d'intégrer le matériel nouveau exhumé et les observations réalisées dans le champ de l'histoire en pratiquant les démarches fondamentales des études sérielles et des comparaisons.

Finalemment, se contenter de la conduite d'une « bonne fouille » sur le terrain selon la méthode Wheeler par exemple, c'est totalement condamner la discipline, car c'est limiter l'action archéologique à une quête d'objets en notant avec précision leur relation spatiale. C'est pourtant la recherche de l'objet rare, du document unique, qui se fait le plus, encore maintenant, et peut-être, malheureusement, dans l'avenir¹⁴.

Mais tant qu'on ne fera pas d'analyse détaillée de l'architecture archéologique, des modalités de la destruction de cette architecture de terre, des origines et des compositions des terres utilisées, des raisons de leur mise en place, on passera assez loin d'une archéologie scientifique.

En outre, si on rappelle le bilan rapide qui vient d'être fait et toutes les lacunes et faiblesses signalées, alors il faudra poser de nouvelles interrogations, rechercher de nouvelles voies d'analyse, approfondir réellement les questions aussi bien de modalités des dépôts, que de la texture des couches. C'est sans doute à ce prix qu'il y aura un avenir de l'archéologie orientale, mais à condition de modifier nos démarches, de nous interroger sur l'état présent de l'efficacité des outils dont dispose l'archéologue (à savoir sans limiter la recherche à la simple opération de fouille de type traditionnel), en sachant nous poser les bonnes questions qui sont restées jusqu'à maintenant hors du champ de la recherche, par exemple l'analyse des conditions de l'hydrologie d'un site telles qu'elles sont naturellement et telles que les hommes les ont adaptées pour rendre acceptable leur lieu de vie.

Il faudra aussi que les archéologues arrêtent de valoriser leurs propres découvertes en les considérant comme exceptionnelles sans les intégrer dans l'ensemble de la documentation, qu'ils veuillent bien ne pas faire des fouilles pour présenter des « *scoop* » et acquérir une notoriété qui ne doit rien à leur science mais seulement au hasard de la découverte.

Et rappelons que faire de la recherche, en archéologie comme dans toutes les disciplines, c'est se poser des questions, avoir conscience de ses propres incertitudes, de ses ignorances et tendre continuellement à combler ses lacunes, à progresser dans une connaissance assurée des approches méthodologiques rigoureuses et renouvelées quand il le faut.

Pour terminer ces quelques réflexions, émettons le vœu qu'il y ait un avenir sur le terrain pour l'archéologie orientale...

¹⁴ La fouille en aire ouverte offre l'intérêt de suivre les sols sans les limites provoquées par les bermes, mais la contrainte du sol à suivre ne favorise pas la recherche, pourtant essentielle, de la couche architecturale.

Bibliographie

- Aurenche, Olivier, ed. 1977. *Dictionnaire illustré multilingue de l'architecture du Proche Orient ancien*. Lyon : Maison de l'Orient.
- Kepinski, Christine, Aline Tenu, Christophe Benech, Philippe Clancier, Boris Hollemaert, Nordine Ouraghi, Cécile, Verdellet, *et al.* 2015. “Kunara, petite ville des piedmonts du Zagros à l'âge du Bronze : Rapport préliminaire sur la première campagne de fouilles, 2012 (Kurdistan Irakien).” *Akkadica* 136 : 51-98.
- Margueron, Jean-Claude. 1995. “Notes d'archéologie et d'architecture orientales 7. – Feu le four à tablettes de l'ex ‘cour V’ du palais d'Ugarit.” *Syria* LXXII : 55-69.
- Margueron, Jean-Claude. 2013. *Cités Invisibles La naissance de l'urbanisme au Proche Orient ancien*. Paris : Geuthner.
- Oppenheim, Leo Von de. 1970. *La Mésopotamie, portrait d'une civilisation*. Paris : Gallimard.
- Sergent, Denis. 2015. “Mylène Pärdoen, archéologue des sons.” *La Croix*, Septembre 8, 2015. <https://www.la-croix.com/Culture/Actualite/Mylene-Pardoen-archeologue-des-sons-2015-09-08-1353400>.
- Yon, Marguerite, ed. 1981. *Dictionnaire illustré multilingue de la céramique du Proche Orient ancien*. Lyon : Maison de l'Orient.

Notes d'Archéologie Levantine XLV.
Prospection du plateau de Kleb el-Hima, région du barrage de
Halabiye, campagne 2011¹

Michel Al-Maqdissi
Musée du Louvre – DAO

Eva Ishaq
Université de Paris I – Sorbonne

I. Introduction

Profitant de la présence de la mission syro-française de sauvetage de Halabiye², l'équipe de la Direction Générale des Antiquités et des Musées a effectué entre le 7 et 14 juin 2011 une mission préliminaire³ destinée à prospecter l'emplacement du lac artificiel qui devrait alimenter le barrage de Halabiye⁴ et qui se trouve au sommet du plateau de Kleb el-Hima (تلة قلبي، كلبي الحمة "جلب الحمى").

II. Présentation du plateau

Il s'agit d'un plateau issu de plusieurs couches volcaniques qui se trouve à peu près à trente-trois mètres en moyenne au-dessus de l'Euphrate. Il est composé, géologiquement parlant, de plusieurs coulées volcaniques qui se sont solidifiées sur le substrat gypseux. Ce plateau a une forme presque rectangulaire, de 11 km dans l'axe nord-sud et de 8 km dans l'axe est-ouest (fig.1), avec au centre, plusieurs cratères dont le principal présente un aspect assez spectaculaire entouré d'une immense dépression.

¹ Nous associons à ce rapport Antoine Souleiman et Fadia Abou Sekkeh.

² Nous tenons à remercier vivement Justine Gaborit pour l'aide précieuse au moment de la réalisation de ce travail sur le terrain et au cours de la rédaction de ce rapport à Beyrouth.

³ Mission composée de Michel Al-Maqdissi (DGAM-Damas), Antoine Souleiman (DGAM-Damas), Ahmad el-Saleh (DGAM-Deir ez-Zor), Ya'roub Abdallah (DGAM-Deir ez-Zor), Fadia Abou Sekkeh (DGAM-Damas) et Eva Ishaq (DGAM-Damas).

⁴ Pour les principaux travaux dans la région de Halabiye, cf. Sarre et Herzfeld 1911-1920, 167 (t. I), 365-373 (t. II), pl. LXXI-LXXV ; Bell 1924, 67 et fig.64 ; Poidebard 1934, 85 et 86-87 et pl. LXXXII; Kohlmeyer 1984 ; Kohlmeyer 1986; Lauffray 1951; Lauffray 1983, 16/note 3; Lauffray 1991; Vidal 2009.

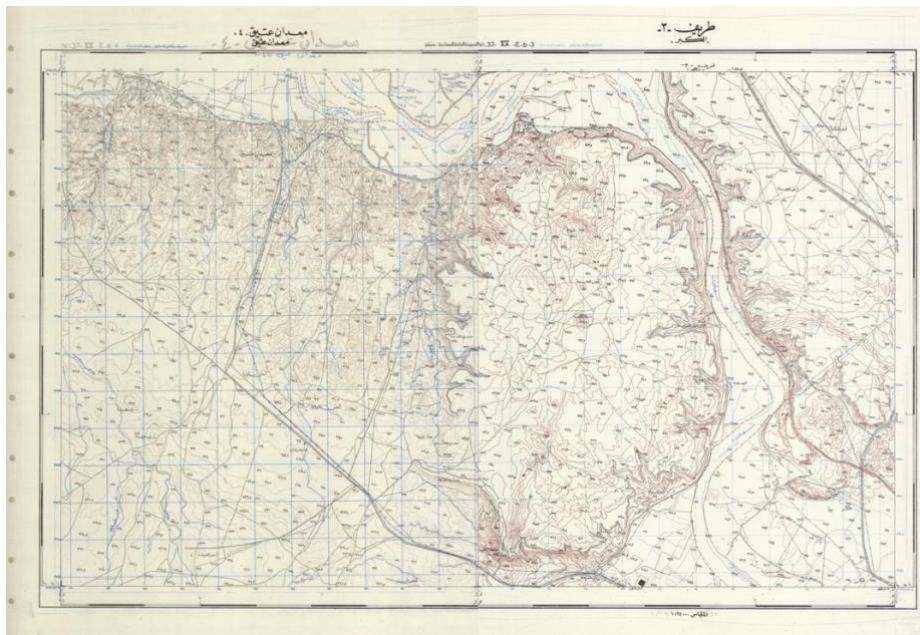


Fig.1. Kleb el-Hima, carte topographique générale © Service Géographique Syrien⁵

Cette zone centrale est composée d'une terre fine agricole, avec une rareté étonnante de pierres basaltiques (fig.2a). En revanche, dès qu'on s'éloigne vers le bord, les masses basaltiques sont beaucoup nombreuses et signalent la présence d'une forte concentration de coulées affleurantes. Les bords du plateau qui donnent directement sur l'Euphrate⁶ à l'est et au nord et sur la steppe à l'ouest sont marqués par une inclinaison abrupte et sont parfois rendus difficiles d'accès par la présence de plusieurs wadis (صبات) profonds qui évacuent le ruissellement de l'eau de pluie vers la plaine environnante (fig.2b). Le plus important de ces wadis passe au sud de Halabiye et a été mis à profils dans le système défensif de cette ville (fig.2c).

⁵ À cette carte a été attribuée, par le Service Géographique Syrien, comme étant "Hors Copyright".

⁶ Pratiquement du côté oriental sur le verrou de Khanouqa en moyenne vallée de l'Euphrate, cf. pour cette dernière définition géographique Al-Maqdissi *et al.* 2011.



Fig.2a. Kleb el-Hima, zone centrale © Michel Al-Maqdissi & Eva Ishaq



Fig.2b. Kleb el-Hima, Wadi qui donne vers l'Euphrate à la limite des deux tombeaux tours 5 et 6 situés au nord de Halabiye © Michel Al-Maqdissi & Eva Ishaq



Fig.2c. Kleb el-Hima, départ du grand Wadi qui passe au sud de Halabiyeh

© Michel Al-Maqdissi & Eva Ishaq

III. Stratégie de prospection

Afin de pouvoir réaliser ce travail préliminaire, notre stratégie était de tester la nature de l'occupation de ce plateau par une reconnaissance suivant cinq itinéraires qui traversent d'un bout à l'autre cette zone, en prospectant sur une bande pouvant atteindre 150 à 200 m de large. Dans l'emprise de ces itinéraires, nous avons procédé à un enregistrement détaillé des traces archéologiques et à une collecte systématique du matériel de surface⁷ (fig.3).

⁷ Nous proposons de suivre la numérotation des sites menacés dans la zone du barrage de Halabiyeh établie par la mission syro-espagnole (cf. Montero Fenollós, Márquez Rowe et Caramelo 2008, Montero Fenollós, Márquez Rowe et Caramelo 2011 et Montero Fenollós 2009, Montero Fenollós 2010, Montero Fenollós 2011) et de donner le numéro 12 pour l'ensemble du plateau de Kleb el-Hima.

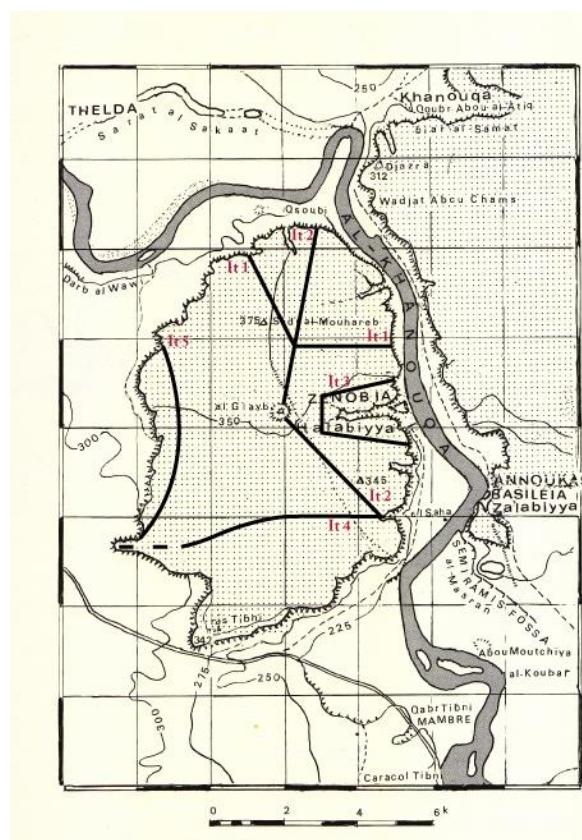


Fig.3. Kleb el-Hima, cinq itinéraires qui traversent le plateau © Lauffray⁸

IV. Résultats obtenus

Itinéraire n° 1

Cet itinéraire commence par la partie nord-ouest du plateau ; il se dirige vers le sud en suivant Dherb al-Wawi (درب الواوي) puis traverse vers l'est, en direction des tombeaux tours 5 et 6 qui se trouvent au nord de Halabiye.

Site 12. 1 : Dès qu'on s'éloigne du bord du plateau, on remarque la présence de plusieurs cercles basaltiques dispersés. De forme parfois ovoïde (fig.4), ils se composent d'une seule assise et leur diamètre varie entre 4 et 7 m. A l'intérieur, nous remarquons parfois des concentrations de pierres basaltiques qui dessinent une forme circulaire. Le matériel récolté à la surface comporte de rares tessons qui pourraient, d'après la composition de la pâte, nous indiquer une datation du III^{ème} millénaire, à mettre en relation avec les dates proposées pour plusieurs structures du même type dégagées par la mission syro-japonaise dans la région qui se trouve à l'ouest, dans la partie nord du Jebel Bishri⁹, ou bien avec les structures funéraires fouillées à Ma'adan Utiq (تل معدان عتيق كبير).

⁸ Dessiné sur une carte d'après Lauffray 1983, fig.3.

⁹ Cf. Plus loin la note n°14.



Fig.4. Kleb el-Hima (site 12.1), structure de forme parfois ovoïde composée d'une seule assise basaltique © Michel Al-Maqdissi & Eva Ishaq

Site 12. 2 : Presque qu'au milieu de l'itinéraire 1, dans une zone marquée par la présence massive des coulées de lave, une structure basaltique a été repérée. Elle est signalée déjà par J. Lauffray et pourrait être, selon lui, un mur défensif contre les invasions des Bédouins à l'ouest de Halabiyyeh (fig.5). J. Lauffray en donne la description suivante : « *Les traces très nettes d'un long mur, sous la forme d'un bourrelet en moellons de basalte; il occupe le plateau du nord au sud en ligne droite. Sa largeur est environ deux mètres. Par place, il est encore un mètre de hauteur. D'avion j'ai pu le repérer sur une longueur de plus de 6 km. Au sol, il se perd près du cône volcanique, mais il est probable, à voir sa direction, qu'il se prolongeait, comme il est indiqué en ligne pointillée sur la figure 3, jusqu'à la tour contrôlant la sortie du Khanouqa. Au nord, il prend naissance au sommet d'un ravinement descendant vers le Tell Qsoubi. Ce mur constituait pour les cultivateurs de Zenobia une protection contre les razzias des nomades* »¹⁰.

¹⁰ Lauffray 1983, 70. De même, il note que « *cette construction peut remonter à l'époque palmyrénienne* ».



Fig.5. Kleb el-Hima (site 12.2), restes du mur défensif identifié par J. Lauffray à l'ouest de Halabiyeh © Michel Al-Maqdissi & Eva Ishaq

L'étude précise des éléments encore visibles à la surface nous donne, cependant qu'il s'agit d'éléments de murs d'une assise et dispersés sans liaison logique continue. L'interprétation de J. Lauffray reste donc pour le moment problématique.

Site 12. 3 : En bordure orientale de cet itinéraire et sur plus d'un kilomètre, nous attestons la présence dense d'outils de silex liés à plusieurs campements temporaires, composé principalement d'une concentration de blocs basaltiques qui pourraient dessiner certains alignements (fig.6) et parfois des demi-cercles. Plus précisément, nous avons noté la présence de certains trous de logements de poteaux aménagés à l'intérieur de plusieurs zones dépourvues de pierre basaltique.



Fig.6. Kleb el-Hima (site 12.3), campements temporaires avec des blocs basaltiques qui pourraient dessiner certains alignements © Michel Al-Maqdissi & Eva Ishaq

Itinéraire n° 2

Le point de départ de cet itinéraire est situé dans la zone méridionale du plateau à partie du Sabbat Wadi al-Wasa'a (صبة وادي الواسعة). On traverse ensuite le nord du plateau afin d'arriver à Tell Qsoubi (تل القصبي) qui se trouve au nord au bord de l'Euphrate.

Site 12. 4 : Ce site se trouve en bordure sud de l'itinéraire 2, pratiquement au bord du Sabbat Wadi al-Wasa'a. Il comporte plusieurs structures circulaires (fig.7) associées à des murs en basalte de petites dimensions et qui forment plusieurs carrés homogènes. Parfois, nous remarquons la présence de demi-cercles associés à une concentration notable d'outils basaltiques et de silex qui pourraient indiquer la présence de campements temporaires datant de la préhistoire.



Fig.7. Kleb el-Hima (site 12.4), structures circulaires associées à des murs en basalte.

© Michel Al-Maqdissi & Eva Ishaq

Site 12. 5 : Au nord-ouest, un autre campement temporaire a été repéré ; il dessine une structure rectangulaire de 60 m de long sur 40 m de large, avec, au centre, un logement de poteau associé à des petites structures circulaires. Un peu plus au nord, nous attestons la présence d'un mur massif associé à plusieurs structures circulaires dont les dimensions varient entre 8 et 9 m (fig.8) et parfois en centre un logement de poteau. Nous voyons dans cet ensemble un campement associé à une bergerie afin d'abriter les animaux. Le matériel récolté comporte principalement des outils en silex.



Fig.8. Kleb el-Hima (site 12.5), mur massif au fond associé à plusieurs structures circulaires.

© Michel Al-Maqdissi & Eva Ishaq

Site 12. 6 : Ce site se trouve en bordure du centre de Kleb al-Hama au nord-ouest du site précédent. Nous attestons la présence d'une zone plate presque rectangulaire de 70 m sur 40 m, marquée par des alignements en pierre basaltique (fig.9) et associée à une série de pierres qui correspondent à un logement de poteau. Le matériel archéologique nous échappe complètement mais, sur une petite élévation juste sur le côté du site, nous signalons la présence de quelques outils en silex.



Fig.9. Kleb el-Hima (site 12.6), zone plate presque rectangulaire, marquée par des alignements en pierre basaltique © Michel Al-Maqdissi & Eva Ishaq

Site 12. 7 : Au nord-ouest, juste en limite de Kleb al-Hama, plusieurs structures de grandes dimensions sont attestées (fig.10). Elles forment des installations juxtaposées et composées principalement d'un mur en basalte d'une seule assise avec parfois des éléments qui pourraient s'apparenter à des sols ou à des plates-formes de pierres fines. La forme générale de cet ensemble est très étrange. Il est associé à quelques outils en silex.



Fig.10. Kleb el-Hima (site 12.7), plusieurs structures de grandes dimensions qui forment des installations juxtaposées.

© Michel Al-Maqdissi & Eva Ishaq

Site 12. 8 : Toujours dans la même zone, un peu au nord-ouest, nous attestons la présence d'une concentration de pierres basaltiques en bordure de Kleb el-Hama. Elles dessinent plusieurs structures circulaires (fig.11) dont le diamètre varie entre 8 et 11 m. Le matériel récolté comporte toujours des outils en silex.



Fig.11. Kleb el-Hima (site 12.8), concentration de pierres basaltiques en bordure de Kleb el-Hama qui dessinent plusieurs structures circulaires.

© Michel Al-Maqdissi & Eva Ishaq

Site 12. 9 : C'est pratiquement le centre du plateau avec Kleb al-Hama que nous remarquons le cratère magistral entouré de coulées. Aucune construction antique n'est attestée mais nous pouvons noter la présence de quelques tessons d'époque byzantine avec quelques outils en silex.

Site 12. 10 : A un demi-kilomètre au nord de Kleb el-Hama, nous attestons la présence de deux petites collines basaltiques associées à des murs en basalte bien aménagés (fig.12).



Fig.12. Kleb el-Hima (site 12.10), mur en basalte bien aménagé sur une petite colline basaltique.

© Michel Al-Maqdissi & Eva Ishaq

Certaines structures dessinent des pièces de forme rectangulaire. Le matériel récolté est composé principalement d'outils en silex avec des rares tessons non signifiants. Un peu au nord nous atteignons le mur signalé par J. Lauffray et déjà présenté dans le premier itinéraire.

Site 12. 10a : En bordure du plateau, juste en face du village de Qsoubi, nous attestons la présence de plusieurs *tumuli* bien aménagés en pierre basaltique et dont le diamètre varie de 4 à 5 m avec une concentration de pierres au centre (fig.13). Le matériel nous échappe complètement et ne permet pas de donner une datation à cette zone.



Fig.13. Kleb el-Hima (site 12.10 a), *tumulus* aménagé en pierre basaltique de forme circulaire.

© Michel Al-Maqdissi & Eva Ishaq

Itinéraire n° 3

L'idée est de prospection la zone autour de Halabiye, avec un point de départ au sud du site, en suivant le pourtour du Wadi jusqu'au nord.

Site 12. 11 : Il s'agit de plusieurs concentrations de maisons repérées pratiquement en montant le bord du plateau (fig.14-15). Elles ont déjà attesté par J. Lauffray (site n° 105) avec la description suivante : « *Onze groupes de constructions ont été localisés sans que nous ayons eu le temps d'en faire des relevés détaillés. En cas de danger, les habitants pouvaient se replier facilement intra-muros par les portes II et I* » 11.

¹¹ Lauffray 1983, 68.

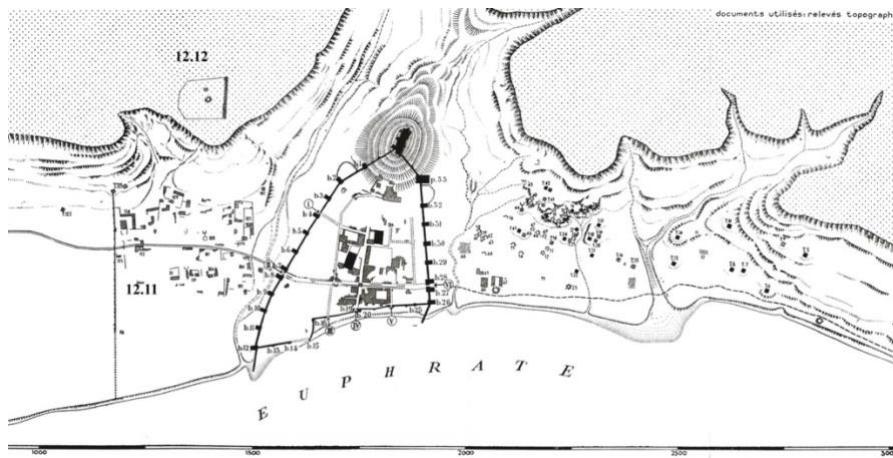


Fig.14. Kleb el-Hima (site 12.11-12), localisation des deux sites © Lauffray¹²



Fig.15. Kleb el-Hima (site 12.11), concentration de maisons repérée par J. Lauffray (site n° 105) en montant le bord du plateau immédiatement au sud de Halabiyeh.

© Michel Al-Maqdissi & Eva Ishaq

Un petit peu au nord, J. Lauffray indique un mur défensif en protection avancée de la ville et des tombeaux tours (site n° 116) ; il en donne la description suivante « *Des vestiges d'un mur rectiligne barrant la plaine à un km au nord de la tour 120 étaient visibles en 1945. Une suite de sondages a permis de la suivre sur une longueur de 300 m environ. Il part du pied de la falaise, où il s'accroche à l'angle sud-est de la tour funéraire 115, et va se perdre dans le limon de la plaine en direction de l'Euphrate. Il est construit en blocs de*

¹² D'après un plan publié dans Lauffray 1983, fig.2.

basalte et sa face extérieure sud est renforcée par de petits contreforts régulièrement espacés.

Ce mur, ouvrage défensif avancé de la Zenobia du VI^e siècle, était un simple écran protégeant des incursions des nomades pillards un faubourg de modestes habitations construites à l'extérieur de l'enceinte de la ville »¹³.

Notons que l'état actuel de ces deux ensembles de constructions ont beaucoup souffert depuis la visite de J. Lauffray et sont très mal conservés. La céramique nous donne une datation byzantine contemporaine de Halabiye.

Site 12. 12 : Juste au sommet en bordure du plateau en face de Halabiye, une structure de forme quasi rectangulaire est bien visible avec une entrée qui se trouve au nord et des murs construits de 1,20 m de large (fig.14, 16-17). Ce bâtiment a été identifié par J. Lauffray comme un petit fortin en liaison avec la défense de Halabiye et dont il donne la description suivante : « *Une aire sensiblement rectangulaire de 100 m environ de longueur ; bien visible sur le cliché aérien, a été reconnue en bordure du plateau dominant Zenobia au sud-ouest. Sur le plan d'ensemble, elle porte le n° 101. Il semble qu'en son centre il y ait une construction. Nous n'avons pas eu le temps de l'étudier »*¹⁴.



Fig.16. Kleb el-Hima (site 12.12), partie nord de la structure en bordure du plateau en face de Halabiye de forme quasi rectangulaire avec une entrée.

© Michel Al-Maqdissi & Eva Ishaq

¹³ Lauffray 1983, 68 et fig.2.

¹⁴ Lauffray 1983, 70-71.



Fig.17. Kleb el-Hima (site 12.12), structure précédente vue du ciel © Coutin & Grenier¹⁵

Site 12. 13 : un peu au nord-ouest et toujours en bordure du Wadi, nous attestons la présence de plusieurs structures elliptiques constituées de murs simples en basalte associés à plusieurs logements de poteaux et à des zones plates (fig.18). Le matériel récolté nous indique la présence d'éléments d'outils en silex et en basaltes.



Fig.18. Kleb el-Hima (site 12.13), structures elliptiques constituées de murs simples en basalte.
© Michel Al-Maqdissi & Eva Ishaq

¹⁵ D'après Coutin et Grenier, 1997.

Site 12. 14 : Vers l'ouest et au sud du Wadi, nous attestons la présence d'une zone plate, dépourvue de basalte, de 40 m sur 20 m avec à l'intérieur plusieurs structures de formes très simples, circulaires ou carrées qui dessinent des foyers (fig.19), marquées par la présence au centre d'un logement de poteau (fig.20). Elles pourraient indiquer la présence d'activités temporaires. Le matériel récolté comporte des outils en silex.



Fig.19. Kleb el-Hima (site 12.14), petites structures qui dessinent des foyers
© Michel Al-Maqdissi & Eva Ishaq



Fig.20. Kleb el-Hima (site 12.14), logement de poteau.
© Michel Al-Maqdissi & Eva Ishaq

Site 12. 15 : Ce site se trouve à l'extrême orientale du départ du Wadi vers le plateau et comporte deux structures circulaires juxtaposées. La première a un diamètre de 11,50 m tandis que la seconde atteint 14 m de diamètre (fig.21). Le mur comporte deux à trois assises de 0,80 m de large avec, pour chacune, une entrée aménagée dans la construction avec des éléments de jambages bien visibles. Le matériel comporte des tessons de la poterie byzantine. Il est fort probable qu'on est en présence d'une structure en rapport avec des troupeaux, à proximité de Halabiye.



Fig.21. Kleb el-Hima (site 12.15), deux structures circulaires juxtaposées.

© Michel Al-Maqdissi & Eva Ishaq

Site 12. 16 : Un peu plus au nord de l'autre côté du Wadi, nous attestons la présence de six structures du même type que le site précédent et installées sur deux rangées (fig.22-23) ; leur diamètre varie entre 11 et 14 m et la céramique récoltée comporte toujours des tessons de la période byzantine. Là encore nous pouvons identifier ce petit site avec une activité en relation avec les troupeaux. Notons que, dans la partie nord du haut du Wadi, nous attestons l'existence de petites installations de type temporaire avec des murs associés à des outils en silex qui atteste une présence à la période préhistorique dans cette partie du plateau.



Fig.22. Kleb el-Hima (site 12.16), structures circulaires juxtaposées.

© Michel Al-Maqdissi & Eva Ishaq



Fig.23. Kleb el-Hima (site 12.16), détail de l'installation précédente.

© Michel Al-Maqdissi & Eva Ishaq

Itinéraire n° 4

Le point de départ est situé à Ras Boutein (رأس البطن), juste à côté du Wadi Adbah (وادي الضباع) pour atteindre à l'est le Wadi Sabbat al-Wasa'a.

Site 12. 17 : Ce site est localisé directement au sommet de Ras Boutein en bord du Wadi Adbah et comporte des structures juxtaposées de plan rectangulaire (fig.24) de 50 m de long sur 30 m de large avec, à l'intérieur, des éléments qui indiquent la présence d'ouverture et de plusieurs éléments de forme variées qui renvoient clairement une activité domestique. De même, en bordure, nous attestons la présence de demi-cercles et d'un regroupement de pierres issu probablement d'une destruction récente. Le matériel récolté comporte toujours des outils en silex mais, cette fois ci, dans une quantité assez considérable qui pourrait indiquer l'importance de ce campement.



Fig.24. Kleb el-Hima (site 12.17), structures juxtaposées de plan rectangulaire.

© Michel Al-Maqdissi & Eva Ishaq

Site 12. 18 : A une centaine de mètres plus à l'est, un autre campement est attesté. Il comporte une structure de forme ovoïde de 30 m de diamètre en moyenne et composée d'un mur en basalte avec, à l'intérieur, un groupement de plusieurs petites structures de formes variées. Le matériel récolté englobe des outils en silex et quelques tessons de la période byzantine.

Site 12. 19 : Immédiatement à l'est, une structure circulaire avec des pierres de basalte de dimension importante pourrait appartenir à un *tumulus* du même type que celui attesté dans la partie nord du plateau mais dépourvu de matériel archéologique permettant d'arriver à une datation précise.

Site 12. 20 : Dans le même secteur légèrement à l'est, une autre structure de forme presque carrée est attestée ; elle présente des murs en pierre basaltiques et un matériel composé principalement d'outils en silex.

Site 12. 21 : Au milieu de l'itinéraire et juste à côté de Wadi Ra'yan (وادي الرعيان), plusieurs alignements de pierres sont visibles en surface et associés à quelques éléments d'outils en silex.

Site 12. 22 : Juste à l'est de Wadi Ra'yan, une structure importante est visible. De plan presque carré de 37,5 x 36 m, elle dessine un petit bâtiment à cour centrale bordée de plusieurs pièces (fig.25-26) avec une entrée mal conservée qui se trouve dans la partie nord. Les murs mesurent 1,20 m de large et le matériel récolté comporte principalement des tessons de la période byzantine pratiquement contemporains de Halabiyeh.



Fig.25. Kleb el-Hima (site 12.22), structure importante de plan presque carré qui dessine un bâtiment à cour centrale bordée de plusieurs pièces.

© Michel Al-Maqdissi & Eva Ishaq



Fig.26. Kleb el-Hima (site 12.22), deux pièces latérales de la structure précédente en relation avec a cour. © Michel Al-Maqdissi & Eva Ishaq

Site 12. 23 : A la fin de notre itinéraire et juste en bordure du Wadi Sabbat al-Wasa'a, une structure avec des murs en basalte est bien visible. De plan rectangulaire, elle mesure 57 m de long sue 24 m de large. Nous ignorons sa datation car le matériel archéologique nous échappe complètement.

Itinéraire n° 5

Le point de départ se situe au nord-ouest du plateau à l'emplacement de l'antenne de télévision en se termine au Wadi Diba' (وادي الصباع), au pied de Ras Sabat el-Boutein (رأس صبة البطين).

Site 12. 24 : Immédiatement au pied du bâtiment de l'antenne, nous remarquons la présence de constructions de pierres étalées sur plus d'une centaine de mètres et qui indiquent la présence de *tumuli* récemment détruis (fig.27). Le matériel archéologique nous échappe et ne permet pas d'attribuer une datation précise.



Fig.27. Kleb el-Hima (site 12.24), partie centrale d'un *tumulus* récemment détruit.
 © Michel Al-Maqdissi & Eva Ishaq

Site 12. 25 : Un peu plus au sud dans une dépression, nous attestons la présence de deux structures circulaires (fig.28). Leur diamètre ne dépasse pas 15 m et la largeur des murs atteint un mètre. L'entrée a été discrètement aménagée dans la partie est. Nous ignorons leur fonction mais nous pensons qu'il s'agit d'un piège pour les animaux. En revanche, les quelques éléments d'outils en silex permettent de les dater de l'époque préhistorique.



Fig.28. Kleb el-Hima (site 12.25), une des deux structures circulaires.

© Michel Al-Maqdissi and Eva Ishaq

Site 12. 26 : Toujours dans un creux qui dessine une surface assez importante, nous attestons la présence de deux structures juxtaposées ici aussi de forme circulaire. La première présente un diamètre de 15,50 m et la seconde de 13,40 m. Les murs sont en basalte avec une assise unique de 0,90 m de large (fig.29). Nous attestons la présence d'une entrée toujours dans la partie est, ce qui amène à l'identifier comme la précédente à un piège pour animaux. De même, nous nous avons récolté quelques tessons de la période byzantine contemporain à Halabiyeh

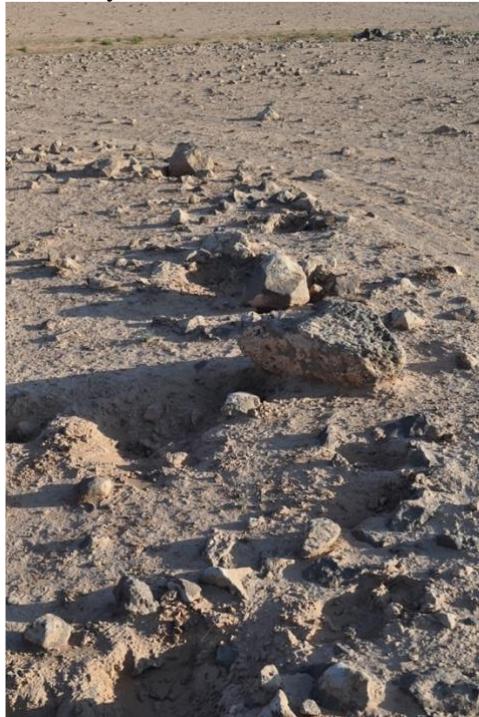


Fig.29. Kleb el-Hima (site 12.26), structures juxtaposées de forme circulaire.

© Michel Al-Maqdissi & Eva Ishaq

Site 12. 27 : A une centaine de mètres au sud sur une petite élévation, une structure construite et bien claire présente un plan rectangulaire simple avec des murs en basalte relativement larges (fig.30-31). Le matériel récolté comporte un tesson peigné appartenant à un bol renvoyant à un type daté du Bronze ancien III ou du Bronze ancien IV.



Fig.30. Kleb el-Hima (site 12.27), structure construite qui dessine rectangulaire simple.

© Michel Al-Maqdissi & Eva Ishaq



Fig.31. Kleb el-Hima (site 12.27), mur en basalte de la structure précédente.

© Michel Al-Maqdissi & Eva Ishaq

Site 12. 28 : A une cinquantaine de mètres au sud-ouest, nous attestons la présence de plusieurs structures juxtaposées de plan simple qui dessinent des éléments bien régulier (fig.32) mais dont nous ignorons la fonction. Le matériel archéologique nous échappe et ne permet pas de donner de datation.



Fig.32. Kleb el-Hima (site 12.28), structures juxtaposées de plan simple qui dessinent des éléments bien réguliers.

© Michel Al-Maqdissi & Eva Ishaq

Site 12. 29 : A une centaine de mètres du Wadi Diba', deux structures circulaires sont visibles à la surface ; la première présente un diamètre de 12 m tandis que la second de 7,50 m (fig.33). Les murs sont relativement massifs en basalte et de 0,80 m de largeur. Le matériel archéologique à la surface nous échappe et nous pouvons attribuer à ces deux structures une fonction de contrôle car elles sont à proximité de la limite du plateau, dans une position stratégique pour surveiller une large partie de la vallée de l'Euphrate.



Fig.33. Kleb el-Hima (site 12.29), deux structures circulaires juxtaposées.
© Michel Al-Maqdissi & Eva Ishaq

Site 12. 30 : Juste au sommet du départ de Wadi Diba', est attesté un grand campement (fig.34) préhistorique avec une quantité considérable d'outil en silex. Le site a été récemment détruit par le passage de bulldozer. La superficie de ce campement pourrait atteindre 50 m² et les éléments de pierres en surface indiquent la présence de plusieurs ensembles de murs ou de demi-cercle.



Fig.34. Kleb el-Hima (site 12.29), grand campement.
© Michel Al-Maqdissi & Eva Ishaq

V. Conclusion

Cette reconnaissance préliminaire du plateau d'al-Hama nous apporte plusieurs éléments de datation sur la succession des occupations de cette zone relativement marginale mais qui pourrait être en relation assez étroite avec la ville de Halabiye. En effet, nous avons attesté les principales périodes suivantes.

La **période I** appartient à l'époque préhistorique avec deux phases paléolithique et néolithique. Elle comporte des campements temporaires de types variés, d'une simple structure isolée à un ensemble juxtaposé de plusieurs structures différentes (sites 12. 3, 5, 8, 14, 30). Elle est en relation avec l'Euphrate et l'activité de la communauté autour de cette vallée¹⁶. L'étude du matériel lithique, présentée par Amjad el-Qadi, nous indique plusieurs types de production spécifique à la moyenne vallée de l'Euphrate et de la steppe syrienne dans la région d'El-Kowm et de Nadawiyé¹⁷.

La **période II** est liée à la présence de *tumuli*. Elle est attestée en grande partie dans les zones nord, ouest et nord-ouest en bordures du plateau (sites 12. 1, 10a, 19, 24) et présente des types bien connus aux III^{ème} et II^{ème} millénaire dans la région steppique de Jebel Bishri¹⁸. Elle est probablement liée à des nomades qui enterreraient leur mort suivant cette tradition¹⁹. Le matériel archéologique est relativement rare mais les tessons récoltés présentent une texture et une pâte qui pourraient être apparentés à des types de la deuxième moitié du III^{ème} millénaire av. J.-C.²⁰

La **période III** est liée à la présence de Halabiye et comporte surtout dans la partie est du plateau des bergeries et des installations pour les bergers avec parfois (sites 12. 6, 10 (?), 15, 16), un petit fortin (site 12. 12) et une installation assez importante avec un plan régulier qui se trouve au milieu de l'itinéraire 4 et pourraient être le noyau et le carrefour de toute cette zone (site 12. 22). Notons que l'importance de cette région pour Halabiye²¹ est liée à la présence des troupeaux qui devraient parcourir cette région à la recherche de pâturage. De même, notons que le grand mur défensif contre les bédouins signalés par J. Lauffray dans la partie nord ne présente pas des éléments tout à fait fiables (site 12. 2).

La **période IV**, la dernière phase, est en relation avec des groupements de bédouins qui sont passés aux XIX^{ème} et XX^{ème} siècle. Les structures sont simples et associées à des céramiques de la période ottomane tardive. Nous pouvons attribuer avec prudence à cette phase quelques *tumuli* dans la partie nord (Site 12. 10a).

¹⁶ Le plus important de ces campements est localisé à côté du Wadi Diba' (site 12. 30).

¹⁷ Cf. l'étude préliminaire de ce matériel présentée dans ce volume.

¹⁸ Cf. Fujii et Adachi 2010, Fujii, Adachi et Kazuyoshi 2010 et Lönnqvist 2010.

¹⁹ Notons que le site 12.27 comporte une structure qui dessine des murs liés à un tesson peigné de la deuxième moitié du III^e millénaire av. J.-C.

²⁰ Pour la poterie du troisième millénaire av. J.-C. de la région, cf. le matériel funéraire de Tell Qsubi dans Alachkar et Showhan 2019.

²¹ Pour les travaux récents, cf. Bletry 2009, Bletry 2010, Bletry (dir.) 2015, Gaborit 2013 : p. 383-399.

VI. Bibliographie

- Al-Maqdissi, Michel, Pascal Butterlin, Francisco Caramelo, Ignacio Márquez Rowe, Jean-Claude Margueron, Juan Luis Montero Fenollós, and Béatrice Muller. 2011. "Définition du Moyen Euphrate." *ReAn* 2 : 203-204.
- Alakar, Sawssan and Yasser Showhan, 2019. "Découverte d'une tombe du Bronze ancien à Tell Qsubi (Moyen-Euphrate, Syrie)." *Syria* XCVI : p. 273-292.
- Bell, Gertrude. 1924. *Amurath to Amurath*. London : Macmillan and Co.
- Bletry, Sylvie. 2009. "Reprise des recherches à Zénobia-Halabiye, mission franco-syrienne, Université Paul Valéry-Montpellier III/DGAM Damas-Deir ez-Zor." *EsOr* X : 79-96 (= II^e Rencontre syro-franco-Ibérique d'Archéologie et d'Histoire ancienne du Proche-Orient, la basse et moyenne vallée de l'Euphrate zone de frontières et d'échange).
- Bletry, Sylvie. 2011. "La campagne 2010 de la mission archéologique franco-syrienne à Halabiya-Zénobia." *ReAn* 2 : 229-258.
- Bletry, Sylvie, ed. 2015. *Zénobia-Halabiya, habitat urbain et nécropoles, cinq années de recherches de la mission syro-française (2006-2010)*, Ferrol : Sociedade Luso-Galega de Estudos Mesopotâmicos (= Cuadernos mesopotámicos 6).
- Coutin, Coutin and Jean-Claude Grenier. 1997. "La Syrie, vue du ciel, elle nous raconte la naissance de notre civilisation." *Geo* 222 : 59-102.
- Fuji, Sumio and Takuro Adachi. 2010. "Archaeological Investigations of Bronze Age Cairn Fields on the Northwestern Flank of Mt. Bishri." In *Formation of Tribal Communities, Integrated Research in the Middle Euphrates, Syria*, edited by Katsuhito Ohnuma, 61-77. Tokyo : Kokushikan University. (= *al-Rafidan*, Special Issue).
- Fuji, Sumio, Takuro Adachi, and Kazuyoshi Nagaya. 2010. "An Archaeological Survey and Sounding of Bronze Age Cairn Fields in the Northwestern Flank of Jabal Bishri." *al-Rafidan* XXXI : 163-168.
- Gaborit, Justine. 2013. *La vallée engloutie, géographie historique du Moyen Euphrate*, Beyrouth : IFPO (= BAH 199).
- Kohlmeyer, Kay. 1984. "Euphrat-Survey, Die mit Mitteln der Gerda Henkel Stiftung durchgeführte archäologische Geländebegehung im Syrischen Euphrattal." *MDOG* 116 : 95-118.
- Kohlmeyer, Kay. 1986. "Euphrat-Survey 1984, Zweiter Vorbericht über die mit Mitteln der Gerda Henkel Stiftung durchgeführte archäologische Geländebegehung im Syrischen Euphrattal." *MDOG* 118 : 51-65.
- Lauffray, Jean. 1951. "El-Khanouqa, préliminaires géographiques à la publication des fouilles faites à Zénobia par le Service des Antiquités de Syrie." *AAAS* I : 41-58. (Pour la partie arabe: 131-139)
- Lauffray, Jean. 1983. *Halabiyyeh-Zénobia, Place forte du limes oriental et la Haute Mésopotamie au VI^e siècle, tome 1, Les Duchés frontaliers de Mésopotamie et les fortifications de Zénobia*. Paris : Libr. Orientaliste P. Geuthner (= BAH CXIX).

- Lauffray, Jean. 1991. *Halabiye-Zénobia, Place forte du limes oriental et la Haute Mésopotamie au VI^e siècle, tome II, L'architecture publique, religieuse, privée et funéraire*, Paris : Libr. Orientaliste P. Geuthner (= BAH CXXXVIII).
- Lonnqvist, Minna. 2010. "Tracing Tribal Implications among the Bronze Age Tomb Types in the Region of Jebel Bishri in Syria." In *Formation of Tribal Communities, Integrated Research in the Middle Euphrates, Syria*, edited by Katsuhito Ohnuma, 165-173. Tokyo : Kokushikan University : (= *al-Rafidan*, Special Issue).
- Montero Fenollós, Juan-Luis, Francisco Caramelo, and Ignacio Márquez Rowe. 2008. "Le projet archéologique 'Moyen Euphrate syrien', travaux récents sur la frontière septentrionale du royaume de Mari." *StOr* II : 84-97.
- Montero Fenollós, Juan-Luis. 2008. "Nouvelles recherches archéologiques dans la région du verrou basaltique de Halabiyé (Moyen Euphrate syrien)." *EsOr* X : 123-145 (= II^e Rencontre syro-franco-Ibérique d'Archéologie et d'Histoire ancienne du Proche-Orient, la basse et moyenne vallée de l'Euphrate zone de frontières et d'échange).
- Montero Fenollós, Juan-Luis. 2010. "Le 'projet archéologique Moyen Euphrate syrien' esquisse sur quatre ans de travaux de recherche (2005-2008)." *ReAn* 1 : 233-241.
- Montero Fenollós, Juan-Luis. 2011. "Le site urukéen de Tell Humeida au Moyen Euphrate syrien, premières recherches archéologiques." *ReAn* 2 : 205-216.
- Montero Fenollós, Juan-Luis, Francisco Caramelo, and Ignacio Márquez Rowe. 2011. "Le site de Tell Qabr al-'Atiq, le royaume de Mari, l'Assyrie et le verrou de Khanuqa, projet archéologique Moyen Euphrate syrien (2008-2010)." *ReAn* 2 : 217-228.
- Poidebard, Antoine. 1934. *Le trace de Rome dans le désert de Syrie*. Paris : P. Geuthner. (= BAH XVIII).
- Sarre, Friedrich, and Ernest Herzfeld. 1911-1920. *Archäologische Reise im Euphrat- und Tigris-Gebiet*. 4 tomes, (Mit einem Beitrag Arabische Inschriften, von Max Van Berchem), Berlin : D. Reimer.
- Vidal, Jordi. 2009. "Travellers and Explorers in the Region of Halabiya." *EsOr* X : 117-121 (= II^e Rencontre syro-franco-Ibérique d'Archéologie et d'Histoire ancienne du Proche-Orient, la basse et moyenne vallée de l'Euphrate zone de frontières et d'échange).

VII. Liste des Abréviations

- AAAS = Annales Archéologiques Arabes Syriennes.
BAH = Bibliothèque Archéologique et Historique.
EsOr = Estudos orientais.
MDOG = Mitteilungen des Deutschen Orient-Gesellschaft zu Berlin.
ReAn = Res Antiquitatis.
StOr = Studia Orontica.

Interview : Michel Al-Maqdissi¹

Francisco Caramelo

CHAM, Faculdade de Ciências Sociais e Humanas, FCSH, Universidade Nova de Lisboa,
1069-061 Lisboa

Juan-Luis Montero Fenollós

University of Coruña

Michel Al-Maqdissi is a Syrian archaeologist, poet, and humanist by conviction. In the words of Benoît de Sagazan, he could have been an artist... But that would have been without counting the small white pebbles that the Archaeology fairy placed very early on the path of the young Syrian. He is most well-known in relation to the study and excavations of ancient Near East, in ancient Syria sites. He has had a diverse archaeological career and is a firmly defender of a humanist archaeology. He has participated in excavations since 1984.

He led the *Service des fouilles et études archéologiques in the Direction Générale des Antiquités et des Musées* of Syria from 2000 to 2012 and has been a researcher at the Department of Oriental Antiquities at the Louvre Museum since 2014.

Question : Pourquoi avez-vous étudié l'archéologie ?

Ah l'archéologie... C'est une histoire que j'ai déjà raconté rapidement au *Monde de la Bible* quand ils m'ont interviewé à la fin de 2013².

Quand j'étais petit, nous passions les vacances d'été dans le milieu fermé de Yabroud, village de mes parents implanté au milieu du plateau du Qalamoun au Nord de Damas. J'étais souvent avec ma mère pour trois mois. C'était terrible pour un enfant comme moi de laisser Damas et d'aller dans une petite agglomération sans animation. La première semaine, c'était relativement agréable, mais après commençait l'ennui et la vie monotone. A cette époque, dans la maison de ma grand-mère maternelle, il y avait un grand jardin avec des cerisiers, des grenadiers et des abricotiers. Je ne sais pas pour quelle raison j'ai décidé de rassembler minutieusement des cailloux et des petites pierres.

A ce stade, c'était un « jeu » normal, mais l'étape suivante m'a toujours étonné car j'ai commencé à les classer : par couleurs, par tailles, par types ou suivant des groupes bien distincts... A la fin, au bout de plusieurs semaines de travail, je les ai enterrés avec un message évoquant le nom du village, l'initial de mon nom et une date qui précisait exactement mon action.

¹ This interview took place in 2015, in Lisbon. It was conducted by Francisco Caramelo and Juan-Luis Montero Fenollós. Some of its paragraphs were updated in 2023.

² "Pour une archéologie humaniste" *Monde de la Bible* 206 (2013): 46-47.

A cette époque, je n'avais aucune notion de l'archéologie. J'avais l'âge de sept ou huit ans. Quand je suis passé au collège, j'avais une faiblesse pour l'histoire et les événements qui marquent les grandes invasions.

Le coup fatal sera le moment où Chaker Ghadban [1936-1921], un cousin de la famille, est passé chez nous à Damas au début de la guerre libanaise en 1974. A cette époque, il n'était pas encore directeur des Antiquités du Liban mais responsable de la région de la Beka'. J'avais 14 ans et il a commencé à me raconter ses aventures, il m'a raconté durant presque deux mois ses dégagements et ses fouilles et ses prospections au Liban, à Baalbek, à Ras Baalbek, anti Liban, à Tyr et surtout l'action menée par l'Emir Maurice Chéhab à la Direction des Antiquités.

Depuis ce jour-là, j'ai été contaminé par le « virus de l'archéologie ». J'ai commencé à consulter dans la bibliothèque de mon père les numéros disponibles des *Annales Archéologiques Syriennes*, de *Syria*, du *Bulletin d'Etudes Orientales* et les *Mélanges de l'Institut dominicain d'études orientales du Caire*.

Par la suite, mon père m'a donné la grande opportunité de rencontrer son ancien étudiant du Collège Orthodoxe de Homs, Adnan Bounni [1926-2008], qui m'amena à son bureau à la Direction des Antiquités et du Musée de Damas et commença à me guider, comme son fils, sur plusieurs pistes archéologiques, et m'invita à participer en 1979 à un stage d'archéologie classique à Bosra en présence de Christian Augé [1943-1916] et Fawzi Zayadine.

Après une période d'apprentissage à la DGAM particulièrement fructueuse en présence de Nassib Saliby [1919-1996], Bounni décide de m'envoyer dans deux missions loin de Damas pour tester réellement mes intentions archéologiques : la première en 1980 chez J.-Cl. Margueron [1934-2023] à Tell Hariri-Mari et la seconde en 1981 chez M. Yon à Ras Shamra-Ougarit.

Dès mon retour de Mari, Bounni décide de m'engager au Service des Fouilles et me propose de commencer à l'université une licence à la Faculté des Beaux-Arts, car, comme il me l'a bien expliqué, une formation sur les arts de l'antiquité est plus profitable qu'une étude à la Faculté d'histoire sensiblement orientée vers les époques récentes. J'ai donc choisi l'architecture et l'architecture intérieure à Damas.

Question : Donc vous avez fait votre licence à Damas ?

A l'Université de Damas, une licence de Beaux-Arts. En même temps, Bounni m'amenaît avec lui sur le chantier du Palais Nord de Ras Ibn Hani pour apprendre avec Nassib Saliby les relevés archéologiques. En effet, j'ai passé avec Saliby à Ras Ibn Hani une période très fructueuse - malgré la réticence de la partie française à m'impliquer dans le travail de terrain. Ils voulaient que je reste dans la maison de la mission pour dessiner des tessons ! -, il m'a initié avec talent aux fouilles, aux dessins et surtout à l'analyse architecturale. Grâce à lui, j'ai réalisé un progrès considérable dans les connaissances de l'archéologique levantino-phénicienne, surtout à 'Amrith. A cette époque il me conduisait presque chaque

weekend pour une visite approfondie au sanctuaire de Melkart - Héraclès, à la nécropole royale et au petit tell fouillé sous sa responsabilité à partir de 1954.

Après la fin de la campagne de 1984 à Ras Ibn Hani, Bounni me pousse à partir à Paris pour continuer mes études, cette fois-ci en archéologie. Il s'arrange avec Georges Tate [1943-2009], alors Directeur de l'Institut Français d'Archéologie du Proche-Orient (IFAPO) pour que je puisse continuer à Paris I sous la direction de Jean-Louis Huot [1939-2023] et la supervision de Jean-Marie Dentzer (1935-2020).

A Paris, j'ai refait une licence en archéologie (dernière année de Maîtrise), un DEA en archéologie orientale et à la fin, en 1994, un Doctorat sur le Bronze Moyen levantin !

Ainsi s'achève une période de ma vie qui a commencé par un rêve enfantin autour d'un ramassage de cailloux et se termine par une analyse profonde des tessons.

Question : Donc une deuxième licence d'archéologie à Paris, puis une maîtrise

Oui, plutôt une dernière année, en Maîtrise.

Question : Vous avez parlé de Bounni qui a été l'un des maîtres les plus importants pour vous ?

Absolument, un maître incontournable pour moi et pour l'archéologie syrienne de la seconde moitié du vingtième siècle.

Question : Quels sont les autres maîtres académiques qui ont été importants pour vous ?

Avant de partir en France, Bounni a essayé de m'engager dans des missions archéologiques. D'abord j'ai travaillé avec lui à Ras Ibn Hani et à Palmyre puis comme je l'ai déjà signalé à Mari et à Ougarit. Chez Jean-Claude Margueron, j'ai passé un mois à dessiner de la poterie, j'ai appris énormément surtout durant la réunion de synthèse de l'après-midi avec le *Mudir* et Dominique Beyer, accompagnés d'une ou de deux bouteilles d'Arak. A Mari, ce fut l'ouverture sur la grande architecture syro-mésopotamienne. Margueron fut soucieux de m'amener sur le chantier du Palais Est des Shakanakku pour m'initier aux problématiques réelles de notre archéologie. J'ai même fouillé pour deux jours avec Dominique Parayre dans une énorme fosse remplie de tessons, d'ossements et de débris de briques.

Mon expérience sur ce chantier était décisive et les rencontres avec des archéologues, des épigraphistes, des géomorphologues et des géographes (Marc Lebeau, Jean-Marie Durand, Paul Sanlaville [1933-2021] ou Jacques Besançon [1924-2001] m'ont ouvert les horizons de l'archéologie française en Orient.

Question : Quel a été le sujet de votre thèse de doctorat ?

Quand j'ai débarqué en France en 1984, il y avait deux possibilités : ou bien aller à Lyon pour rejoindre la Maison de l'Orient, ou bien rester à Paris. Bounni a décidé que je resterais à Paris avec Jean-Louis Huot. J'avais, à cette époque, une bourse de deux années de l'IFAPO [CROUS de Paris]. Pour ma maîtrise, j'ai présenté un dossier sur les structures funéraires de la Syrie du Sud au Bronze Moyen et plus particulièrement sur la nécropole de Mtouné à la lisière orientale du Ledja et puis pour le DEA, j'ai commencé à m'orienter vers la poterie. D'ailleurs Jean-Claude Margueron n'était pas très content de mes choix d'analyser la céramique du Bronze Moyen à Ras Shamra. Pour le sujet de doctorat Huot m'a guidé vers une étude de synthèse sur la production céramologique de la Syrie occidentale au Bronze Moyen. Il voulait que je travaille uniquement sur les publications et laisse de côté toute forme de publication du matériel inédit issu des fouilles de la DGAM. Je pense qu'il avait parfaitement raison de point de vue méthodologique, car un matériel nouveau et inédit a toujours un impact très important tandis que si l'on réalise une recherche à partir d'une série de lots publiés, la capacité de réaliser une synthèse sera plus concrète et plus universitaire. C'est un vrai travail de recherche universitaire.

Disons qu'il m'a demandé de réaliser une synthèse pour la Syrie à l'image de ce qu'il a fait pour l'Anatolie en relation avec les Céramiques monochromes lissées en Anatolie à l'époque du Bronze ancien (BAH CXI). J'ai terminé le travail en 1993 pour une soutenance en 1994 avec un jury présidé bien sûr par Huot et composé de Messieurs Bounni, Margueron, Dentzer et Thalmann [1946-2017]. Cela a duré presque cinq heures dans la grande salle de lecture de Doucet à l'Institut d'Art et d'Archéologie de la rue Michelet - c'est l'unique soutenance dans cette salle !

Je savais très bien à l'avance que mon travail n'était pas du tout publiable parce que c'était une synthèse avec beaucoup d'illustrations et que les données seraient très vite dépassées.

Question : Mais cette option pour l'étude de la céramique, c'est une option personnelle ou une suggestion du directeur de thèse ?

Disons que c'était les deux à la fois. A cette époque il n'y avait pas en Syrie un spécialiste sur la céramique de l'âge du Bronze et de l'âge du Fer. C'est pour cela j'ai travaillé le sujet de ma thèse sur le Bronze Moyen et essayé de renforcer mes connaissances sur l'ensemble des sites côtiers et de la région intérieure.

Je me permets ici de saluer chaleureusement Jean-Claude Margueron et Jean-Louis Huot, qui ont réussi par leurs commentaires profonds, durant mes études à Paris, à me donner le véritable visage de l'« archéologie des valeurs » et à m'initier aux aspects les plus nobles de l'« archéologie de l'humain ».

Question : Quelle est l'importance que vous attribuez, hier et aujourd'hui, précisément à l'étude de la céramique dans le contexte de l'archéologie au Proche-Orient ?

Quand j'ai étudié la céramique, c'était l'étude dans sa forme classique. Il n'y avait pas du tout l'analyse physico-chimique, ni l'étude microscopique de la pâte. J'ai essayé de mener d'abord une recherche typologique des formes (dessin, description, stratigraphie...) accompagnée d'une classification des pâtes afin d'établir des groupes et des sous-groupes. Mais maintenant avec la nouvelle génération des chercheurs, l'analyse passe à un stade très spécifique. Je suis maintenant au Musée du Louvre en train de réétudier la poterie trouvée par Robert du Mesnil du Buisson à Mishirfeh-Qatna et sa région par une méthode de classification classique et puis c'est une jeune céramologue de Paris I qui va faire l'analyse physico-chimique et surtout l'analyse des pâtes par rapports à plusieurs centres de fabrication.

A ce propos, il est important de préciser que ma vision sur la poterie demeure inchangée : « La production de la céramique vue du côté du céramologue est un élément révélateur d'un acte humain dans lequel les sentiments et les passions, secrets du potier, s'unissent pour maquiller d'une âme nouvelle un mélange de terre et d'eau. Combinaison presque magique, fruit d'un esprit merveilleux brûlé par le feu éternel des rayons ambrés et qui porte la marque du lieu et de la date de sa création ». A partir de cette petite réflexion, j'ai décidé d'arrêter la suite de mes recherches dans ce domaine afin de garder cette vision de cette matière noble. Il est primordial d'éviter le piège de devenir l'esclave d'une étude technique (physico-chimique ou autre) qui nous éloigne de notre âme. L'archéologie est destinée à révéler les valeurs nobles de l'homme de l'antiquité. Cette dernière précision m'amène à tracer de nouvelles pistes de recherches qui permettent de concrétiser ces idées.

Question : Quel est votre avis sur l'évolution de l'archéologie nationale syrienne avant la guerre ?

Depuis la création de la DGAM suite à l'Indépendance en 1946, l'évolution de l'archéologie syrienne est liée à quatre générations. D'abord, c'est les fondateurs/pionniers avec l'Emir Jaafar Al-Hassani Al-Jazaïri et Sélim Abdulhak, ensuite la deuxième génération des pionniers avec Adnan Bounni, Nassib Saliby, Joseph Sabeh, Gabriel Saadé, Rabah Naffakh, Ali Abou Assaf, Abdulkadir Rihawi, Muhamed Abu-Faraj Al-Ush, Fayssal Sayrafi, Subhi Sawaf et bien d'autres. C'est à cette époque qu'il y eu les grands chantiers dirigés par les syriens à Palmyre, à 'Amrith, à Raqqa, à Bosra... et surtout le début de la grande collaboration internationale.

Avec la troisième génération, notre archéologie nationale (presque la décennie qui précède notre actuel millénaire) a traversé une période de doute marquée par la présence d'une volonté d'associer notre archéologie à la politique du pays et d'appliquer une terreur, un patriotisme aveugle et un chauvinisme mortifère. Cette idéologie

archéologique politisée a eu des conséquences négatives sur notre action qui se sont traduites par le triomphe de l'« archéologie de la violence ».

A partir de 2000, c'est la quatrième génération qui se place à la tête de la DGAM avec un retour rapide à la politique d'ouverture et de la collaboration internationale. À cette époque, Abdal-Razzaq Moaz commença à appliquer une orientation liée à la formation d'une nouvelle génération d'archéologues et surtout à envoyer les étudiants brillants en Europe et particulièrement en France. Cette politique visait à former des conservateurs pour les musées syriens et des archéologues pour diriger des projets de fouilles. Moi-même j'étais lié à cette action avec mon collègue Maamoun Abdulkarim pour créer des groupes de recherches afin d'assurer la réalisation des fouilles importantes et de lancer les publications scientifiques par la création d'une nouvelle collection (Documents d'Archéologie Syrienne = DAS) et d'un nouveau périodique (*Studia Orontica*).

Ce qui a été le plus favorable pour notre archéologie c'est cet esprit de confiance et de collaboration avec les archéologues, les équipes et les institutions étrangers. L'idée que cette archéologie qui porte les valeurs humaines de nos ancêtres appartient uniquement aux Syriens est complètement fausse, la DGAM a toujours misé sur le caractère universel de cette archéologie et c'est là, à mon avis, le point fort de notre démarche.

La cinquième génération (depuis 2017) a un comportement désastreux qui se reflète directement dans la noble application de l'archéologie. C'est l'« archéologie de la soumission » née de la rencontre de l'« archéologie de la propagande » et de l'« archéologie de l'impossible » qui conduira à des conséquences dramatiques qui vont rendre caduque le sauvegarde de l'héritage millénaire de la Syrie (des exemples sont clairement visibles à Palmyra, à Amrith...).

Question : Et au niveau des publications scientifiques ?

Partout dans les pays arabes du Levant (Liban, Syrie et Jordanie) et en Irak, les mêmes problèmes subsistent. Rarement une action archéologique nationale de fouilles (pour donner un exemple) passe par les étapes normales : de l'action sur le terrain à l'étude pour aboutir à la fin à des publications définitives. Plusieurs tentatives ont avorté pour des raisons diverses. Je cite à titre d'exemple le site de Tyr fouillé par l'Emir Maurice Chéhab, le site de Palmyre fouillé par Adnan Bounni et Nassib Saliby, les deux sites d'Eridu et d'Hatra étudiés minutieusement par Fuad Safar et Muhammad Ali Mustafa, le site de Pétra prospecté et fouillé par Fawzi Zayadine. Sur ces chantiers, il y avait des grands savants qui ont mené des travaux de grande envergure sans pouvoir concrétiser à terme des publications finales qui s'inscrivent dans une série de volumes thématiques.

Cette situation m'a préoccupé énormément ! C'est pour cette raison que j'ai poussé le regretté Antoine Souleiman [1943-2012] à collaborer avec Philippe Quenet afin de publier la totalité les résultats obtenus lors de ses fouilles à Tell Abou Hujeira sur le Khabour dans quatre fascicules édités par la DGAM dans la collection des DAS. C'est une première pour la Syrie !

Ce que je viens de présenter ne signifie pas l'absence de monographies. Plusieurs archéologues syriens ont publié des études sur des ensembles architecturaux fouillés à Palmyre (A. Bouanni), à 'Amrith (N. Saliby), à 'Ain Dara (Ali Abou Assaf) et à Tell 'Abr (Hamido Hamadeh).

Je précise à ce propos que moi-même j'étais piégé par la lourdeur de mon travail administratif sans pouvoir boucler la publication finale de mes différents travaux. J'ai réussi parfois à trouver du temps pour la rédaction des rapports préliminaires, mais pas une seule étude définitive. En ce moment, je profite de mon séjour à Paris pour boucler un rapport final sur mes travaux dans la Plaine de Jablé. Le manuscrit est presque terminé, il me reste à compléter des planches de poterie et les illustrations auxquelles je ne peux pas accéder, simplement parce qu'elles sont à la DAGM de Damas.

Il y a un autre projet en cours de réalisation sur les premières fouilles (1954-1976) de N. Saliby à 'Amrith, mais mes engagements avec le Musée du Louvre pour la publication des archives du Levant et plus spécialement les travaux de Robert du Mesnil du Buisson, R. Dussaud, J. Chamorad et E. Pottier m'empêchent d'avancer, ce qui m'a conduit à charger ma collègue, Eva Ishaq, de finaliser ce dossier dans le cadre de ses études à l'Université de Paris I Sorbonne.

Quant aux résultats des fouilles de Mishirfeh-Qatna, un rapport final est loin d'être en cours de réalisation. En effet, l'équipe que j'ai chargée de cette tache m'a compétamment trahi par un comportement équivalant à une « archéologie de haine ».

Mais le plus important, c'est que la totalité de ma documentation est entre les mains de l'actuelle équipe de la DGAM qui refuse de me communiquer une copie !

Question : Du point de vue de la préparation technique des archéologues syriens, quelle comparaison peut-on faire entre l'archéologie syrienne et d'autres archéologies des pays de la même région, la Jordanie, le Liban... ?

Pour répondre à cette question, il est important de dire que la préparation d'une génération d'archéologues compétents demande une vision d'ouverture envers les courants de pensée archéologiques mondiaux, qui devait provoquer un changement radical de nos structures et de nos habitudes. L'action de l'archéologue doit, selon mon point de vue, être un engagement en faveur des valeurs humaines pour bien défendre des notions nobles de la société de nos ancêtres. C'est une démarche difficile qui demande un esprit d'ouverture et une vision raffinée de la collaboration scientifique. En somme, c'est un combat, un combat réel entre une interprétation ouverte à l'« archéologie des valeurs », telle qu'elle existe en Syrie depuis la génération des pionniers, et celle d'une « archéologie agressive », hostile à toute collaboration scientifique. L'application d'une « archéologie de tolérance » demande des sacrifices afin d'arriver à la formation d'une génération d'archéologues normaux qui admettent l'autre et respectent ses valeurs scientifiques.

La Direction des Antiquités de Jordanie qui se trouve directement face à l'archéologie israélienne a bien structuré une génération de jeunes archéologues capables de mener une

action correcte, tandis que le Liban a traversé, après la fin de la guerre civile, une phase marquée par une « archéologie de décadence » caractérisée par une rupture avec les valeurs de l’« archéologie de noblesse » et une montée en puissance de l’« archéologie de l’intolérance ». Cette situation a engendré des conséquences dramatiques sur le développement d’un processus normal de formation d’une génération cohérente et solide des jeunes archéologues.

Question : Avant la guerre de 2011, il y avait plusieurs jeunes Syriens qui étudiaient en Europe, particulièrement en France. C'est le début de la cinquième génération ?

Je me souviens à la fin d’une rencontre avec Bounni, autour d’un petit déjeuner à l’Ecritoire de Paris, immédiatement après la soutenance de ma thèse en 1994, qu’il m’a surpris par une attitude ferme vis-à-vis de la formation des jeunes chercheurs. Il m’a bien dit : « j’ai réussi malgré les difficultés à te mettre sur les rails, maintenant si tu reviens au pays, pense sérieusement à la formation des jeunes, nous avons loupé une génération de chercheurs et j’ai peur que cela ait des conséquences dramatiques pour notre identité archéologique ». A cette époque, la situation à la DGAM était vraiment dramatique et notre marge de manœuvre était très limitée. Par la suite, les données vont changer, et comme je l’ai déjà indiqué c’est grâce à la vision profonde de l’« archéologie de collaboration » d’Abdurazaq Moaz que nous avons réussi à former le noyau d’une cinquième génération. Mais la guerre qui persiste depuis plus de cinq ans - maintenant plus de douze ans - a créé un grand mouvement d’exode à l’extérieur et la DGAM traverse en ce moment une période délicate dominée par une génération désastreuse.

Question : Vous avez été alors un des responsables de l’envoi de jeunes Syriens en France...

Oui, j’ai joué un rôle de soutien aux efforts d’Abdurazaq Moaz et j’ai assisté à des réunions surtout avec le service culturel français et les représentants du DAAD. À cette époque, ils nous proposaient pour les doctorants de la DGAM des bourses courtes d’un ou deux mois. Je me souviens, j’étais contre ce type de programme, car j’ai toujours insisté pour que la formation scientifique d’un jeune dans une ville européenne dure plusieurs années afin de permettre un contact presque permanent avec les différents aspects de la vie culturelle, artistique, sociale...

Question : Il y avait une stratégie, non le hasard, lors de l’envoi des étudiants ?

Comme j’ai déjà signalé, Abdurazaq Moaz voulait absolument former des jeunes conservateurs pour les musées syriens et surtout le Musée national de Damas et le Musée d’Alep. Alors la sélection était bien ciblée sur une stratégie à moyen et long terme.

Question : Quand et comment avez-vous commencé à travailler à la Direction Générale comme directeur du Service des Fouilles ?

C'est un épisode qui s'est passé au mois d'avril 2000. Bounni est resté à son poste jusqu'en 1999. Moi, j'étais en mauvaises relations avec le directeur des antiquités de cette époque qui m'a écarté de la DGAM et simplement m'a mis à la porte pendant un an et demi. Durant cette période, j'ai profité pour enseigner à l'Université Saint-Joseph [Beyrouth] l'archéologie orientale et la civilisation phénicienne et travailler sur le terrain avec Pierre-Louis Gatier, Lévon Nordigian et les étudiants dans la haute vallée de Nahr Ibrahim. Durant cette période, j'ai découvert que les vrais problèmes de l'archéologie libanaise sont liés à un chauvinisme et un mépris de l'autre alimenté par un groupe de dinosaures qui empoisonnent profondément les jeunes archéologues. Malgré tout, j'ai tissé des relations équilibrées avec le monde archéologique et la société libanais.

Pour revenir à votre question, au moment du départ de Bounni, son poste est resté vacant. Un changement ministériel a amené une nouvelle équipe. J'ai donc été convoqué pour rejoindre de nouveau la DGAM afin de diriger le Service des fouilles et études archéologiques. J'étais secondé par Bassam Jamous qui va passer rapidement à l'administration pour occuper successivement le poste du directeur des affaires administratives puis il va diriger la DGAM durant presque huit années. Au moment de ma nomination, le directeur par intérim m'a donné pleinement le pouvoir. J'avais une liberté absolue dans le choix de mon équipe et surtout d'une politique archéologique d'action.

Question : C'était facile d'être à la fois archéologue et responsable de l'archéologie en Syrie ?

Les deux tâches sont incompatibles. En effet, le jour où j'ai commencé à diriger le Service des fouilles, ma présence sur les chantiers a diminué sensiblement. J'ai essayé de former des équipes et j'avais deux assistants qui étaient très compétents. Je cite ici Massoud Badawi de Jablé qui est l'un des meilleurs archéologues syriens. Il a l'esprit très ouvert et maîtrise parfaitement la fouille stratigraphique et plusieurs séquences céramologiques depuis le troisième millénaire av. J.-C. jusqu'à la période islamique. Il était mon étudiant à l'Université de Damas et nous avons travaillé ensemble d'abord à Palmyre puis à Tell Sianu, à Mishirfeh-Qatna et à Tell Toueini. En plus, j'ai collaboré étroitement avec Ahmad Firzat Taraqji qui m'a impressionné par son esprit d'organisation et sa patience à supporter mes gaucheries. Enfin, j'ai collaboré avec Antoine Souleiman à Tell Iris et à Palmyre durant cinq campagnes dans un merveilleux climat de sérénité et de paix. Il était une personnalité calme, douce, fidèle à ses convictions. Il était chaleureux et attentif, disponible, prêt à donner de son énergie pour l'archéologie de son pays et à transmettre à tous les valeurs nobles de notre action.

L'actuel directeur des Antiquités du Liban, Sarkis al-Khoury m'a proposé de diriger une mission de sauvetage à Beyrouth avant de brouiller avec lui par suite des travaux à Tell

‘Ardeh, j’ai énormément hésité car au Liban ce type d’action n’est qu’un piège. En réalité, je préfère rester archéologue/architecte libre afin d’avoir le plaisir d’être lié à la terre, aux tessons et surtout de réaliser des plans et des sections, prendre des notes et exécuter des photographies. J’ai dirigé durant ma vie plus que cinquante missions et cela me suffit.

Question : Quels sont pour vous les sites archéologiques les plus importants en Syrie ?

Il est important de préciser qu’il y a des sites-clés sur lesquels on doit compter pour tracer notre vision sur l’archéologie et le développement historique de la Syrie. Et il y a encore des régions qui pourraient constituer un potentiel archéologique unique pour comprendre des problématiques de types variés (économique, commercial, social, architectural...).

Personnellement, j’ai une admiration profonde pour ‘Amrith où, à chaque fois que j’entame une recherche sur ces monuments fouillés par Saliby, je dégage une grande unité symbolique qui m’amène toujours à un discours harmonieux sur l’aspect humain de mes ancêtres. Si l’on examine les éléments successifs dont est composée sa surface sculptée, on voit que l’esprit de l’homme phénicien est formé d’images symboliques éclatantes, de sorte que chacune des expressions décoratives donne naissance à une sorte d’autobiographie de différents moments de l’éternel esprit humain auquel nous appartenons tous.

Il y a plus d’un an (2022), une mission italienne a cambriolé ce site sous prétexte d'aider la DGAM. Je préfère ne pas parler ici de cette situation, dont je considère l'application parfaite de l’« archégone de la délinquance ».

De même, Ougarit occupe une place importante dans ma pensée, là-bas au pied du Mont Saphon (aujourd’hui Gabal el-’Aqra’), la ville et sa production artistique sont orientées vers une rupture avec le « classicisme » amorrite, et dévoilent le vrai visage d’un art suspendu à un fil de sentiments qui trouve son origine dans le discours humain des Ougaritiens. Cette ville mystérieuse me rappelle après chaque visite la personnalité attachante de Gabriel Saadé [1922-1997], le Cananéen admirable et le Lattaquiot parfait. Cette vision joyeuse sera malheureusement abîmée dès que j’aborde la ville de Qatna . Sur ces ruines, j’ai travaillé plus que vingt années. J’ai toujours senti une hostilité étrange. Ce sentiment, je l’ai senti à chaque fois que je suis dans ces ruines, c’est comme une scène qui se déroule dans une chambre envoûtée, au beau milieu d’une tempête de cauchemars. J’essaie toujours en face de ses chantiers d’ouvrir les yeux, et malgré tout je ne parviens jamais à bouger. Mon corps reste immobile et ne répond plus, il est rempli d’une boule brûlante qui m’étouffe. Ce site m’a toujours rempli d’une émotion faite de terreur et de confusion. Je sens en permanence l’« archéologie de la trahison ». L’inhumain est inlassablement présent, je l’ai vu depuis ma première campagne en 1994 sous la forme d’un tyran qui a accepté de livrer le site et j’ai continué à le sentir avec des étudiants remplis de rancune et d’animosité. Ce site est le symbole parfait de l’« archéologie de la haine ».

Question : Nous savons que vous êtes très inquiet par rapport à la conservation du patrimoine et nous connaissons votre discours un peu philosophique et humaniste sur l'archéologie. Quel est votre avis sur le concept d'archéologie ?

L'archéologie, c'est une mémoire remplie d'événements. Un archéologue, c'est un lecteur assidu de la terre, il doit aborder un nombre étonnant de questions sur le développement de la nature humaine, il doit agir et penser comme destinataire de la mémoire de l'humanité. En même temps, il doit enrichir sa réflexion sur les rapports entre l'aspect matériel de la mémoire humaine et l'histoire par une remise en question perpétuelle des notions et des connaissances afin d'affirmer toujours sa vision sur la succession des différentes séquences de l'espace humain de nos ancêtres.

Dans ce contexte, l'archéologie est le souffle qui alimente ma pensée, elle est continuellement mon combat dans le but de dégager à travers les époques le message noble de mes prédécesseurs.

Avant de commencer la présentation de ma carrière et les différentes étapes de mon action archéologique, il me semble nécessaire de rappeler que les conditions générales étaient très favorables à la DGAM au moment de ma nomination. A cette époque, j'ai commencé à déchiffrer les différentes formes de la production céramologique exposées au Musée National de Damas à l'aide d'un guide et de plusieurs études réalisées par Muhamed Abu-Faraj Al-Ush [1916-?]. Ensuite, j'ai aidé N. Saliby dans ses fouilles à Damas (Souk al-Sagha et Miskiyeh) par la réalisation des plans et des sections. A cette époque, j'ai affronté avec A. Bounni les problématiques de la fouille sur les deux chantiers différant de Ras Ibn Hani sur la côte méditerranéenne et de Palmyre au milieu de la steppe syrienne.

De même, la DGAM m'a chargée de deux fouilles de sauvetage à Mléha à l'est de Damas et à Mtouné à la lisière orientale du Lejda. Durant mes travaux en Syrie du Sud je découvre, après une aventure très étrange, le site de Laboué daté du troisième millénaire av. J.-C. avec ses remparts et ses structures colossales en basalte, ses *birkeh* et ses abris souterrains.

C'est un moment magique dans ma carrière qui me rappelle toujours une chanson du Gilbert Bécaud :

« Il y a des moments si merveilleux
Qu'on voudrait que le temps s'arrête
Et que les horloges de sept lieues
Se taisent un peu, se taisent un peu
On cherche, cherche émerveillé
La petite fleur de l'impossible
Sitôt que tu l'as dans la main
Elle est fanée, le lendemain »

Ensuite, j'ai participé à des missions variées sur la côte et à l'intérieur de la Syrie. En effet, pour vous dire la réalité, je peux dévoiler que durant plus de vingt-cinq ans, je n'ai pas réussi à hiérarchiser ce qui est important de ce qui ne l'est pas, j'ai toujours hésité entre l'étude céramologique et l'analyse architecturale. Un tournant décisif au moment du dégagement de l'hypogée royal à Mishirfeh-Qatna en 2002 va me conduire à fixer enfin mon destin archéologique. Au-delà de la grande découverte, **il y avait un message à retenir, celui de l'homme face à son destin.** C'est à travers les objets trouvés *in situ* au moment du dernier enterrement (ou de la dernière cérémonie funéraire) que j'ai percé l'énigme de la valeur de l'humain par le déchiffrement de l'homme enfoui en l'homme. C'est l'âme vivante de ce matériel funéraire qui me conduit vers la voie de l'humain et des aspects nobles de son esprit. L'homme de l'antiquité va m'orienter rapidement sur le chemin de mes ancêtres à travers des réflexions profondes dans le but de retrouver les notions de l'« archéologie de noblesse ». Après plusieurs mois de réflexion, j'ai décidé de réorienter mes lectures sur des textes littéraires puis historiques et enfin artistiques. Durant toute cette période, je devais à mon père de m'avoir fait connaître son univers philosophique en particulier avec Saint Augustin d'Hippone, Martin Heidegger, Jean Guitton et Paul Ricœur, qui m'a profondément marqué. La mort de mon père au début de 2005 va avoir des conséquences sur la poursuite de mes réflexions. J'ai vécu sa maladie et son décès avec douleur, un sentiment amer d'une séparation définitive m'a bloqué presque trois années dans mes recherches sur l'humain. En 2008, une retrouvaille chanceuse va redonner à mon action une force nouvelle, c'est « un visage heureux qui va me sauver de l'archéologie de déclin », il changera radicalement, par gestes à la fois fermes et doux, mon destin archéologique vers une « archéologie des paix » heureuse et joyeuse :

« Dans une petite phrase, je recommence un passé rempli de rêves. Le visage tourne sur le chemin, sur une route avec deux couleurs : Blanc et Blanc. C'est une petite histoire, l'histoire d'une vie qui déchire les souvenirs d'un départ vers le ciel de l'éternel destin. Elle est une flamme blanche, une flamme mûre, une flamme pour le chemin éternel. Judicieusement, je recommence mes petites histoires »

Durant cette période, j'ai réussi à organiser avec succès les activités archéologiques de « Damas, capitale culturelle du monde arabe » et surtout à terminer la publication à Damas de mes *Petites Histoires, réflexions anormales d'une métropole antique-Qatna*. Ensuite la guerre civile va imposer ses malheurs, ce qui va m'obliger de prendre le chemin de l'exil.

A la fin de la première année de mon séjour en France, j'ai regroupé dans *Archéologie et humanisme, essais syriens*, grâce au soutien généreux de Dominique Parayre, mes réflexions sur l'archéologie de mon pays sous la forme d'un appel de détresse et de souffrance autour de notre héritage archéologique.

A la fin de 2013, j'ai organisé en collaboration avec Eva Ishaq une exposition à l'Hôtel de Lauzun (Institut d'études avancées de Paris) intitulée : *Archéologie syrienne et les premières lueurs de l'aube* ; « *de l'exaltation à la tragédie* ». Des centaines de photographies regroupées dans seize panneaux destinés à sensibiliser le public parisien à notre drame archéologique.

Enfin, en ce moment, je suis en train de terminer mes quatre réflexions sur le destin d'une ville syrienne. C'est l'histoire de trois archéologues qui se baladent dans un immense champ de ruines bouleversé par les bombardements, et où chacun raconte son amertume et sa déception³.

Question : Ce sont des textes littéraires ?

C'est de la littérature mêlée à des impressions archéologiques emmagasinées dans ma mémoire.

Question : Textes de fiction ?

C'est plutôt un récit qui trace le destin d'une ville syrienne, rédigé avec beaucoup d'émotion. Un avertissement qui vise à sauvegarder les valeurs humaines de notre archéologie.

Question : Revenant à l'archéologie, vous estimez qu'on a fouillé trop en Syrie ? Qu'il faut avoir une raison et un projet pour fouiller ?

Je pense, au contraire, qu'il faut fouiller et même intensifier les actions sur le terrain. Ma politique à la DGAM était claire : dégagement dans des délais raisonnables du potentiel archéologique enfoui dans la terre dans le but d'apporter des réponses à des questions essentielles qui touchent à l'âme profonde de l'identité de notre patrimoine.

Quand on est jeune, il est important d'aller sur les chantiers pour mener des actions qui révèlent les secrets de nos ancêtres. À un certain moment, il faut essayer de mener des réflexions au-delà de la publication d'un objet ou d'un sujet archéologique. Il faut voir au-delà de la matière, révéler le sens profond de l'archéologie et essayer de retrouver derrière la matière archéologique l'âme de l'homme qui l'a façonné, son humanisme et ses valeurs humaines.

Avec tout ce qui se passe comme malheur en ce moment au Proche-Orient, je ne regrette jamais que j'aie autorisé autrefois cent quarante missions à agir sur tout le territoire de mon pays. Presque tout le monde alors m'avait critiqué !

Maintenant, après plus que cinq années – maintenant plus de douze années – de désastre, je peux justifier mes décisions et même, j'insiste pour dire que nous pouvons qualifier ces travaux comme une sorte d'action de sauvetage préventive !

³ C'est pratiquement *Studia Orontica*, XIV, 2016.

Question : À votre avis, on doit fouiller pour répondre à une problématique précise ?

Notre politique était basée sur les deux axes suivants : archéologie programmée et archéologie de sauvetage préventive. Dans ce contexte, il est absolument important de poser des questions à plusieurs niveaux afin de formuler une problématique qui justifie la fouille d'un site ou la prospection d'une région. Une problématique pourrait être d'ordre historique, économique, sociale, architecturale, céramologique, écologique ou bien d'autres perspectives encore. Le plus important dans le choix d'un projet consiste de répondre à l'une des priorités que la DGAM qualifie de stratégique : intérêt national, valeur touristique, menace par un projet d'aménagement urbain...

Question : Quelle est la situation actuelle du patrimoine archéologique en Syrie ?

C'est une situation dramatique qui suscite une inquiétude énorme. C'est la destruction de notre mémoire ancestrale dans un champ de bataille marqué par un discours destructeur. Incontestablement, le patrimoine archéologique a subi des dommages matériels irréparables par la violence de la guerre. Il est la cible de profanations, de pillages, de pilonnages, de bombardements...

Question : Vous êtes en contact avec vos collègues en Syrie ?

Je garde les contacts avec les collègues de la DGAM et j'essaie d'apporter à chaque rencontre un message de soutien et d'espoir. Il faut dire qu'ils ont des tâches délicates au milieu des actions militaires des deux camps de l'opposition et du régime.

Le domaine archéologique syrien est dominé en ce moment par les actions de l'État islamique, les groupes de fouilleurs clandestins, les trafiquants d'un côté et l'armée syrienne régulière et surtout le développement de pseudo- « projets immobiliers » de l'autre. Là, j'attire votre attention sur un type de destruction silencieuse que certains établissements liés au pouvoir politique exercent dans des régions épargnées par les affrontements militaires. Il s'agit de manœuvres pour perpétrer dans des sites archéologiques des modifications radicales dans le périmètre de la zone archéologique et de ses structures construites. Le site phénicien d'Amrith avec son projet immobilier apporte l'exemple d'un comportement bas où les agents d'une société appliquent une pression sur la DGAM pour libérer des zones archéologiques. Cette société de Tartous soutenue par la Municipalité exerce un chantage sur la DGAM. A ce propos, ma réaction était très forte, d'abord, j'ai présenté vers le milieu de 2014 ma lettre de démission à Mme la Ministre de la Culture. Malheureusement, je n'ai pas eu de réponse, ce qui m'a poussé à rédiger une petite notice dans *Archéologia*⁴ intitulée « 'Amrith, où l'archéologie de la

⁴ Al-Maqdissi « 'Amrith, où l'archéologie de la peur» *Archéologia* 536, (2015) : 38-39

peur ». En effet, la DGAM n'a pas une grande marge de manœuvre, elle est obligée d'obéir et de réduire la zone archéologique au minimum.

C'est justement une situation idéale pour que les missions italiennes interviennent, au milieu de ce chaos : l'incapacité des autorités archéologiques à faire face à la pression de l'entrepreneur d'une part, et à l'intérêt personnel des hommes de pouvoir.

Ainsi, en plus des destructions et des anéantissements de sites comme Palmyre, Apamée, Doura-Europos ou Mari, nous assistons au démantèlement de la plus grande agglomération phénicienne de la côte syro-libano-palestinienne sous les yeux des autorités archéologiques.

Question : À votre avis, quelle est, dans ce sens, la contribution que nous pouvons apporter pour arrêter cette destruction ?

Disons les choses clairement, c'est une mission impossible. Je regrette réellement l'inefficacité de l'Unesco. C'est une organisation parfaite quand il n'y a pas de problèmes. Elle est très bien pour organiser des colloques sur Marx, sur *Senghor* ou éditer des recueils d'articles sur l'histoire mondiale de l'humanité ou les courants artistiques en Europe. Mais dès qu'il y a un problème, elle panique. Il faut dire que l'Unesco devrait être plus efficace au-delà des discours de protestations et de condamnations. Elle devrait mener une action concrète sur le terrain. La DGAM essaie de sauver ce qu'elle peut sauver, mais elle est limitée par ses moyens et surtout par les zones d'actions sur le terrain.

Pour revenir à votre question, dans un premier temps, l'unique action réalisable durant la période actuelle est la publication des résultats accumulés des travaux menés sur le terrain et en même temps, la formation des jeunes cadres syriens. Ensuite il est primordial de penser sérieusement à la préparation méthodique de la période post-conflit. Cette action pourra garantir que cette période, très délicate, puisse, le jour venu, assurer les meilleures stratégies en matière de sauvegarde et surtout continuer de nourrir le lien qui relie les scientifiques et les spécialistes dans le domaine de l'archéologie syrienne.

Question : Cette prévision et cette préparation pourraient être le rôle de l'Unesco ?

L'Unesco, qu'est-ce qu'elle va faire ? Elle va organiser des rencontres improductives et des réunions inutiles, elle va réunir les archéologues autour d'une discussion stérile, elle va envoyer ses experts. Ils vont rédiger des rapports qui seront bien rangés dans des tiroirs dorés. D'ailleurs ce sont paradoxalement toujours presque les mêmes experts, c'est la corruption culturelle. Je me souviens des experts envoyés après la restauration de la Mosquée des Omeyyades de Damas, leurs rapports rédigés avec des orientations très fermes n'a été lu que sommairement à la DGAM. Inutile, car le projet était dans sa phase finale. De même, les réunions pour l'aménagement touristique de Palmyre ont révélé l'échec total des experts. Ils sont là uniquement pour lancer des avertissements et des menaces de retirer le site de la liste du patrimoine mondial de l'humanité !

L'UNESCO, l'ICOM, l'ICOMOS et bien d'autres ne savent plus sur quel pied danser quant à l'enjeu patrimonial actuel en Syrie. Ces actions se limitent à un baroud d'honneur à l'image de qui s'est passé jadis en Afghanistan, au Mali, en Iraq, au Yémen et bien d'autre pays.

Question : Quelles sont les mesures et les décisions que l'on a prises sur le terrain pour protéger le patrimoine ?

Il n'y a pas eu de mesures concrètes. Je peux qualifier le travail mené comme des actions dictées uniquement par le développement de la situation sur le terrain.

Question : Et la DGAM ?

La DGAM a réalisé un travail héroïque en ce qui concerne les collections des musées. Elle a réussi à récupérer les objets de plusieurs musées menacés afin de les regrouper à Damas. Désormais, la majorité des collections des musées de Homs, de Hama, de Deir ez-Zor et de Palmyre sont conservées dans des réserves sûres. En même temps, le service des musées à charger des équipes de documentalistes de compléter la base des données. Pour les monuments historiques, à ma connaissance, il n'y a eu aucune action concrète sur le terrain à l'exception d'une action très politisée pour le Crac des chevaliers où les autorités du régime ont exigé, après sa libération, une réhabilitation en quelques mois !

Question : Dans le contexte politique actuel, comment est-ce qu'on peut voir l'avenir de l'archéologie syrienne ?

Parler de l'avenir archéologique de la Syrie, c'est évoquer la notion du temps et surtout le processus qui se manifeste à travers la succession des événements qui formeront l'avenir. Dans *L'être et le temps*, Heidegger présente une démarche qui conduit l'homme attaché à son passé à préparer l'avenir à travers son existence. Il place l'existence de l'homme dans un phénomène d'agitation universelle. C'est le *Dasein* qui dessine la quête de son destin lié profondément à son futur. Temps et existence sont deux notions-clés qui dessinent l'attachement de l'archéologue à son « archéologie du futur ».

Ainsi, le temps en archéologie nous oblige à pousser notre action sur le chemin de l'« archéologie de l'avenir », en menant une action énergique que devrait se répéter à l'infini afin d'arriver à créer l'« archéologie de la noblesse », l'unique voie pour sauver la Syrie de la destruction de son patrimoine.

Le jour de mon départ de la DGAM, j'ai rédigé la lettre/circulaire de nomination du nouveau directeur en lui disant : « j'ai terminé ma tâche, je te confie la Direction et je m'éclipse dans mon exil archéologique ». Je pense que Maamoun Abdulkarim est mieux armé que moi pour gérer cette période cruelle (j'ai été toujours plus habile en coulisse que sur scène). Espérons que les choses vont tourner autrement, et que le pays redeviendra le paradis des archéologues.

Une catastrophe nous est arrivée fin 2017, lorsque des idées étranges remplies de considérations politiques au service du régime ont été mises en œuvre, pour passer, depuis peu temps, à des actions qui servent des intérêts personnels. Tout cela rendra notre institution nationale incapable d'agir objectivement.

En ce moment, les plupart des équipes qui ont travaillé en Syrie se précipitent en Irak du Nord, nous assistons à ce que j'appelle le « néo-colonialisme archéologique » ! Chacun et chacune dessinent, réservent et protègent farouchement son domaine. C'est un démantèlement systématique de notre chère notion de l'« archéologie des valeurs ».

Pour donner un dernier mot à notre dialogue, j'essaie de fixer mes regards vers l'horizon lointain qui se cache derrière l'éénigme *Praça do Comércio*, dans l'espoir d'y percevoir un espoir pour notre drame archéologique. D'un regard triste, je constate l'ampleur de la catastrophe, je me réveille en sueur, car je risquerai de ne pas pouvoir vivre ce retour, alors je marmonne pour mes adieux une autre chanson du Monsieur 100 000 volts :

« Et maintenant, que vais-je faire
Je vais en rire pour ne plus pleurer
Je vais brûler des nuits entières
Au matin, je te haïrai
Et puis un soir, dans mon miroir
Je verrai bien la fin du chemin
Pas une fleur et pas de pleurs
Au moment de l'adieu
Je n'ai vraiment plus rien à faire
Je n'ai vraiment plus rien ».

Merci Michel pour ce moment marqué par ces réflexions cruciales sur l'archéologie de votre pays.

Lettre de Démission

Michel Al-Maqdissi
Musée du Louvre – Département des Antiquités Orientales

Madame le Ministre,
Ministère de la Culture
Damas - Syrie

Les Récollets, 8 juillet 2014

Madame le Ministre,

Donnant suite à ma lettre en date du 27 décembre 2013, je vous serais reconnaissant de bien vouloir faire connaître au Comité d'Archéologie que je me démets des fonctions que j'exerçais au Service des Fouilles et Études Archéologiques à la Direction Générale des Antiquités et des Musées de Syrie.

Je me suis efforcé, pendant presque trente-cinq ans, de servir la cause archéologique de mon pays dont les différents directeurs généraux ont bien voulu me confier la responsabilité, et de toujours respecter les exigences, non seulement scientifiques, mais aussi déontologiques, au nom de la grandeur, de l'honnêteté et de la fidélité.

L'archéologie n'est pas à mes yeux une action cloîtrée. Elle est un intermédiaire formidable pour réveiller l'ensemble de la nation et l'amener à penser objectivement aux réalisations de ses ancêtres. Elle force donc l'archéologue à révéler la moindre vérité et à respecter à travers son parcours le principe de la transparence pour défendre fermement la souveraineté de sa discipline et surtout l'honnêteté de son message. C'est pourquoi le vrai archéologue s'oblige à interpréter impeccablement le passé, dans toutes les étapes de sa carrière, par un jugement juste et correct. Il valorise ainsi les communautés antiques qui ont créé et développé les notions élevées de respect de l'humain et de la société, comme œuvre de raison, nullement réductibles aux notions basses de l'existence humaine.

Ainsi, pendant un parcours mouvementé, j'ai été soutenu par le sentiment lumineux d'exercer un métier serein et audacieux. En même temps, j'ai défendu la préservation des intérêts de ma Direction et les valeurs élevées de notre action aux niveaux nationaux et internationaux.

Les événements ont pris récemment une tournure différente, car depuis quelques mois, je suis la cible d'attaques publiques dans les coulisses de la DGAM à Damas et au Service des Antiquités de Tartous, qui visent à créer la suspicion par des contre-vérités et des amalgames à propos de mon action pour protéger et préserver le site d'Amrith, la dernière grande agglomération phénicienne de la côte orientale de la Méditerranée.

Cette campagne n'entrave en rien mes activités scientifiques en Europe ni ma capacité à remplir mes obligations de défendre ce site merveilleux, comme chacun a pu le constater récemment à l'Académie des Inscriptions et des Belles Lettres à Paris

¹ou hier encore dans le cadre de l'exposition de la Villa Romaine de Pully (Suisse)².

J'ai une trop haute idée de l'archéologie au service pour mon pays pour accepter de servir de prétexte à une telle opération organisée par les partisans d'une discipline qualifiée d'« archéologie de spéculation »³ qui malheureusement disqualifie notre discipline. Bien plus, ils veulent que l'« archéologie de la grossièreté, du néant et de l'absurde » prennent la place de l'« archéologie de la noblesse ».

Nous avons remarqué que l'« archéologie du néant » n'est pas une archéologie parce qu'il lui manque la noblesse du cœur. Le drame de cette archéologie est qu'elle est le fond de la pensée de plusieurs représentants qui se trouvent toujours en activité en ce moment dramatique de notre archéologie nationale⁴.

De même, l'« archéologie de l'absurde » illustre le désarroi de l'archéologue, qui se sent comme étranger face à un site aussi extraordinaire qu'Amrith et à sa très haute antiquité dont il ne saisit plus le sens. Il n'est plus en harmonie avec le réel.

Cette dernière remarque montre la nécessité urgente d'une intervention réfléchie capable de redresser l'action menée à Amrith, car c'est précisément le retour aux valeurs de notre « archéologie de noblesse » qui permettra de fonder en dignité notre future archéologie.

Ainsi, ce comportement anormal est-il l'application d'un raisonnement complètement illogique. Ce sentiment de l'absurde archéologique peut surgir de la « nausée » qu'inspire le caractère bas de l'existence, il peut encore naître d'un sentiment hostile au monde de nos ancêtres auquel on se sent tout à coup étranger.

Aujourd'hui, Madame le Ministre nous devons forger une archéologie adaptée à un temps de catastrophe, pour voir le jour une seconde fois, et batailler par la suite contre l'« archéologie de la décadence » afin de sauver notre passé et notre histoire.

Cette situation m'a permis de comprendre que ces archéologues qui mènent au désastre Amrith n'ont pas le réflexe ni l'habitude d'exercer l'archéologie, mais simplement envie d'exécuter les ordres des promoteurs. Ces anti-archéologues vont commettre bientôt les crimes les plus effroyables sans le moindre regret. Ces destructeurs de la mémoire ancestrale de nos prédecesseurs se révèlent bourreaux : des opportunistes qui délaissent la

¹Communication de synthèse présentée le 21 mars 2014: «Amrith dans la Pérée d'Arados, nouvelles recherches sur la période phénicienne tardive».

²Il s'agit de l'exposition 'Fragments du Proche-Orient, la Collection archéologique de René Dussaud' et particulièrement ma contribution intitulée: «Amrith (Marathos, côte syrienne)», *Fragments du Proche-Orient, la collection archéologique de René Dussaud*, Catalogue de l'exposition de la Villa romaine de Pully, Musée cantonal d'archéologie et d'histoire, Palais de Rumine, éd. Patrick Maxime Michel, Lausanne, 2014, p. 66-73, 122-125.

³Cf. M. Al-Maqdissi: «Homo archaeologicus et homo dollaricus», *Archéologie et Humanisme, essais syriens*, Damas, 2012, p. 33-37.

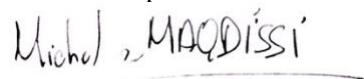
⁴Cf. M. Al-Maqdissi: *Archéologie et Humanisme, essais syriens*, Damas, 2012, p. 17-25 et M. Al-Maqdissi: «Archéologie syrienne au cœur de l'humain, essai d'interprétation», *Travaux et Jours*, 86, 2012, p. 73-81.

part exaltante de notre archéologie et démantèlent l'étude scientifique scrupuleuse et honnête de l'évolution culturelle des sociétés antiques de notre très chère terre syrienne. Cette conclusion montre la nécessité urgente d'une intervention réfléchie capable de redresser la situation de ce site, car c'est précisément le retour à la discipline et aux exigences des premiers pionniers⁵ qui permettra de refonder en dignité notre future archéologie.

La grande aventure de notre archéologie nationale doit être renforcée par des décisions courageuses, et je fais appel à vous car j'ai énormément de respect pour votre personne et de confiance dans votre action, qui sert notre cause archéologique avec fidélité, afin d'éviter cette manipulation déplorable.

Je vous prie de croire, Madame le Ministre, en mes sentiments très respectueux et fidèlement dévoués.

Michel Al-Maqdissi

A handwritten signature in black ink, appearing to read "Michel Al-Maqdissi". The signature is fluid and cursive, with "Michel" on the first line and "Al-Maqdissi" on the second line.

⁵ Cf. M. Al-Maqdissi (éd.): *Pionniers et protagonistes de l'archéologie syrienne 1860 – 1960, d'Ernest Renan à Sélim Abdulhak*, Damas, 2008 (= Documents d'Archéologie Syrienne XIV).